

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 9
Montreal, 28 Juillet 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



ANXIÉTÉ ET INSOUCIANCE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 28 JUILLET 1900

UNE TUILLE



M. Gatien. — Comme on est bien ici, au frais, loin des villes, des affaires, de ma femme et... (Surtient un télégramme de sa femme qui se lit: "J'arriverai par le train de midi avec maman et les enfants.")

CAUSERIE

Maxim, l'inventeur du canon de ce nom, croit que nous sommes à la veille d'une grande guerre, la plus horrible que l'humanité aura vue, entre des nations nombreuses et puissantes, guerre qui changerait la mappemonde universelle. Maxim publie à ce sujet un long article dans le *Home Magazine* de juillet.

L'Europe continentale augmente ses armements depuis quelques mois. Salisbury supplie les Anglais qui n'appartiennent pas à l'armée de s'exercer au tir. Il a demandé à Roberts de lui renvoyer 100,000 hommes avant le 1^{er} octobre. La Russie pousse nuit et jour la construction de ses chemins de fer transcaspien et transsibérien. Le Japon, quo la Russie gêne dans l'Est, comprend la folie d'attendre que son ennemi ait massé ses forces contre lui. C'est le temps, ou jamais, de frapper. Le Japon possède une puissante flotte, capable de transporter en peu d'heures un demi million d'hommes à Port-Arthur. Le soulèvement des Boxers peut lui offrir le prétexte nécessaire.

Les États-Unis ont sur les lieux des représentants qui observent la marche des événements. Le généralissime russe Sakarov est en Mantchourie où il surveille la construction de six forts.

M. Maximo estime que la Russie et les États-Unis seront les forces déterminantes dans la prochain conflit. Avec la Russie et la France d'un côté et l'Angleterre, l'Allemagne et le Japon de l'autre, les Américains auront une occasion sans pareille de fournir aux belligérants les approvisionnements de toute nature. Leurs manufactures y trouveront le milliard. Si, d'un autre côté, les Américains prennent part au conflit, leur position les sauvera de tout dommage matériel et ses établissements industriels n'en seront que plus actifs. D'une façon ou d'une autre le profit sera énorme.

La Chine est condamnée à adopter les idées modernes. Si elle ne les accepte pas de bon gré, elle lui seront imposées. Et le soulèvement des Boxers donne une excellente occasion à ses ennemis. En apparence le conflit aura pour but la civilisation des Chinois, mais ce sera en réalité un règlement de vieux comptes entre d'autres puissances.

Le célèbre discours de Salisbury, toujours d'après Maxim, trahit la faiblesse de la Grande-Bretagne en face d'une attaque venant du continent européen. L'Angleterre est faible. Depuis trop longtemps elle est aux mains d'une bureaucratie pourrie et elle ne connaît pas toute l'étendue de son impuissance. La guerre avec les Boers a prouvé que le lion britannique est malade, et pourtant, il n'avait à abattre qu'un petit peuple non militaire. Or, dans une lutte avec des puissances considérables, ce lion pourra bien n'être plus que la peau enpaillée du terrible animal (*stuffed skin of the fierce beast*) du temps de Nelson. Les pires ennemis de l'Angleterre sont chez elle et non au dehors. Ce sont les "imbéciles bureaucrates" de la catégorie de Landsdowne qui se sont toujours opposés au progrès, c'est une horde de "titled imbecile officials".

Un bon nombre de vaisseaux anglais sont en bois, brûleraient comme des allumettes. La plupart ont un armement démodé, des canons se chargeant par la gueule. Or le salut de l'Angleterre est dans sa marine. D'autant plus que les puissances continentales n'ont cessé d'augmenter et de perfectionner la leur.

La Russie préférerait obtenir ce qu'elle veut par la voie de la diplomatie russe dont elle use si magistralement. Elle a, sans le concours de personne, soustrait les Balkans chrétiens à la domination turque; les autres faisaient de l'éloquence sur la question tandis qu'elle la réglait. Dans l'extrême Est elle couvre maintenant la Mantchourie, la Mongolie et la Corée et veut attirer à elle toute la vie commerciale de la Chine. Elle possède déjà Port-Arthur et d'autres avantages de beaucoup supérieurs à ceux que le Japon a retirés de sa victoire sur les Chinois.

L'indemnité de guerre payée par ceux-ci aux Japonais a toute été consacrée à des armements de marine. Cette marine est considérablement plus forte que celle des Russes. Ce qui fait qu'en frappant immédiatement, la Russie, si elle est sans allié, aura vraisemblablement le dessous. Le Japon a cet autre avantage, d'être plus près de la Chine. Si la France prête son aide à la Russie, il est plus que probable que le Japon recevra celle de l'Allemagne, de l'Angleterre et des États-Unis. Ce sera même inévitable. Dans un autre cas si la France a le concours de la Russie contre l'Angleterre ou l'Allemagne, ces deux puissances s'uniront contre elles.

Deux pays peuvent aujourd'hui, grâce à leur population, à leurs richesses et à leurs ressources naturelles, tenir tête aux forces combinées du reste du monde: la Russie et les États-Unis. Ces deux pays seront dans l'avenir les deux piliers du monde entier. Les États-Unis sont dans une position exceptionnellement avantageuse.

MISTIGRIS.

RÉCOMPENSE TROP HATIVE

Après la classe:

Toto. — Je ne suis plus sur le dernier banc, maintenant.

Le père. — Ah! c'est bien cela. Tiens, voici 10 cents pour ta récompense. Comment as-tu fait pour monter en place?

Toto. — Ils ont "peinturé" le dernier banc ce matin.

ENTRE HOMMES

Biff. — J'ai remarqué qu'une femme baisse toujours la voix quand elle demande une faveur.

Biff. — Oui, mais comme elle l'élève quand on la lui refuse.

SON EXCUSE

Le constable. — Vous l'avez repêché, c'est parfait, mais c'est vous qui l'aviez poussé dans la rivière?

Le sauteur. — Dame, il faut bien s'entraîner pour le prochain concours de sauvetage.

DANGER IMMINENT

Madame Laflite. — Vos voisins me paraissent être de grands emprunteurs.

Madame Laflite. — Je m'attends de jour en jour à les voir venir nous emprunter notre piano.

ALORS ?...

Biff. — Vous pourriez bien me porter un peu de respect...

Toff. — Est-ce que je ne vous en porte pas aussi peu que possible?

CONFIDENCES

— Votre mari sort-il beaucoup? demande une voisine qui aime à savoir tout.

— Oui, répond l'autre, mais je dois ajouter qu'il rentre aussi souvent qu'il sort.

JALOUSIE

Emma. — M. Alphonse dit qu'il me trouve plus belle chaque fois qu'il me voit.

Féline. — Tu devrais le recevoir trois fois par jour.

UN ADEPTE SÉRIEUX



Le bon monsieur (membre de la Société pour la protection des animaux). — Je ne dérangerai pas la mouche que j'ai sur le nez. Qui sait... C'est peut-être une mère.

LA CRISE EN CHINE



SCÈNES DEVANT PÉKIN.



SCÈNES DANS PÉKIN.

LE VICE ENCORE TRIOMPHANT



I
Le cambrioleur. — Il n'y a pas à dire, c'est un des meilleurs coureurs de la "forco". Il se rapproche terriblement...



II
... Voilà une boîte à charbon comme qui dirait providentielle. Houp ! dedans.

A L'ANGLAISE

*Je suis un jeune homme accompli,
D'une distinction extrême,
Mon plastron ne fait pas un pli,
Ma cravate est tout un poème.
Sur nos bons voisins, tant raillés,
Je me règle en vous déplaçant,
Et mes favoris sont taillés
A l'anglaise.*

*Amateur d'équitation,
Au bois, chaque jour, je me montre
Et je fais l'admiration
De tous les gens que je rencontre.
Sur mon cheval, solidement
Etabli, n'étant pas obèse,
Je trotte fort élégamment
A l'anglaise.*

*D'un charabia peu correct,
Il faut aujourd'hui faire usage.
Si l'on veut paraître select
Après des dames du "Pestage".
Un gentleman a du succès,
— Simon, il vaut mieux qu'il se taise —
S'il arrive à parler français
A l'anglaise.*

*Chez ce peuple ce que surtout
L'admire, c'est le sens pratique,
Que l'on retrouve un peu partout,
En amour comme en politique.
Ses officiers en mission,
Mangent du nègre, sans malaise,
C'est la civilisation
A l'anglaise.*

*Quand je trouve, sur mon chemin,
Un camarade, je m'empresse
Après de lui, je prends sa main,
Énergiquement, je le presse,
Je le tiens, malgré son effort,
Et, que la chose en soit, lui plaise,
Je secoue et serre très fort,
A l'anglaise.*

CHAPEAU NEUF

M. Manillou va sortir pour ses affaires, il fait un soleil superbe.
— Donnez-moi mon chapeau neuf, dit-il à sa femme.
— Ton chapeau neuf ! s'écrie Mme Manillou ; pourquoi faire ?
— Pour sortir, pardieu ! Si j'ai acheté un chapeau, c'est pour m'en servir.
— Le vieux est encore bon.
— Il est hors d'usage ; les poils sont rougis par le temps, usés par places ; je ne peux plus le mettre.
— Le soir, à la lumière, cela ne se voit pas, dit Mme Manillou
— Il est deux heures de l'après-midi.
— Prends ton chapeau neuf, dit Mme Manillou avec un soupir. J'espère que tu en auras soin.
— Jo ne suis pas un enfant.
— Les hommes sont si peu soigneux ; un chapeau de quatorze francs !
— Les tiens coûtent davantage.
— C'est cela ! reproche-moi ce que je dépense, moi, pauvre esclave, qui me prive de tout.
— Tu te privas de quoi ?
— Pendant que Monsieur gaspille l'argent en absinthes, en cigares.
— Un cigare le dimanche. Enfin, veux-tu me donner mon chapeau, oui ou non ?
— Fâche-toi ; prends-le ton chapeau.
M. Manillou sort son chapeau de son carton et le brosse soigneusement.
— Si tu prenais un parapluie ? dit sa femme
— Par ce soleil : ce serait ridicule.
— Il peut survenir un orage.
— Jo me mettrai à l'abri.
M. Manillou sort, sa femme l'accompagne.
— Fais attention à ton chapeau ! lui crie-t-elle pendant qu'il descend les escaliers.
M. Manillou hausse les épaules et gagne les boulevards. Il ne fait pas dix pas qu'il entend un bruit sourd, comme le bruit d'un objet qui tombe sur son chapeau.
Il retire sa coiffure et regarde : c'est un oiseau qui s'est oublié sur son gibus.
— Sale bête ! s'écrie M. Manillou, cela n'a aucune rete-

nue. On devrait expulser les oiseaux de la capitale. Mon chapeau est dans un bel état.

M. Manillou entre dans un café, se fait servir un bock et une carafe d'eau. Il prend son mouchoir et, avec d'innombrables précautions, il enlève les excréments déposés par le malencontreux pierrot ; il a beau frotter, il reste une tache. M. Manillou songe à la scène que sa femme ne manquera pas de lui faire. Pour sécher son chapeau, il le pose sur une chaise ; un garçon affairé bouscule la chaise et le chapeau va rouler sur le plancher, au milieu de la sciure et des crachats.

— Faites donc attention, imbécile ! s'écrie M. Manillou.

— C'est moi que vous appelez imbécile, demande le garçon.

— Espèce d'idiot ! reprend M. Manillou, qui ramasse son chapeau tout souillé.

— Idiot ! s'écrie le garçon, répète le donc, vieux melon gâteaux !

Une dispute s'engage, le patron accourt ; M. Manillou, pour avoir la paix, donne quarante sous de pourboire au garçon et lui fait des excuses.

Il s'en va furieux.

Vers quatre heures, le ciel s'assombrit, de gros nuages noirs s'amoncellent, un orage éclate ; la pluie tombe à verse.

— Il ne fallait plus que cela ! s'écrie M. Manillou qui se sauve dans un café.

La pluie tombe toujours et M. Manillou a un rendez-vous d'affaires auquel il ne peut manquer.

Passé un marchand de parapluies, il l'appelle.

— Combien vos pépins ?

Le marchand comprend à l'impatience de son client qu'il en a un pressant besoin.

— Quinze francs, dit-il.

— Quinze francs ! s'écrie M. Manillou, plus que le prix de mon chapeau ; je n'en veux pas.

Le marchand lui cède à treize francs.

M. Manillou sort, il s'aperçoit qu'il va manquer son rendez-vous : cinq cents francs au moins qui vont lui échapper. Il se décide à prendre un fiacre. Il monte sur un refuge, il attend ; il pleut toujours, toutes les voitures qui passent sont retenues.

Il aperçoit un fiacre libre ; il hèle le cocher.

— Psit ! Cocher, ici, vite !

— A qui que tu parles ? cria le cocher : ici ! comme un chien, alors.

— Soyez convenable, dit M. Manillou.

— Convenable ! reprend le cocher, marche à pattes, paué, purotin. Ça prend une voiture quand il pleut à seaux et ça se donne des airs de prince.

— Voulez-vous me conduire oui ou non ?

— Va donc, canard !

— Je vais vous apprendre à vivre ; conduisez-moi chez le commissaire.

— Oh ! la, la, tu ne m'as pas regardé ! Barbote, je voudrais te voir noyer !

Le cocher fouette son cheval et s'éloigne au galop.

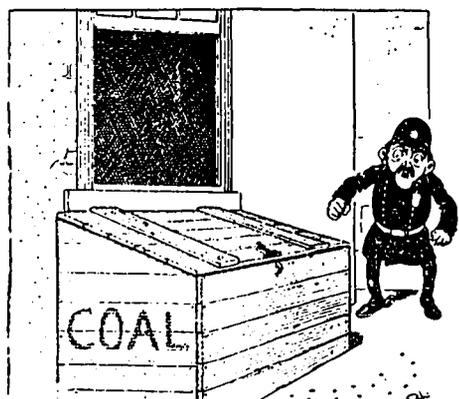
M. Manillou se précipite sur un tramway. Il est complet. Il se rend dans un bureau d'omnibus ; après une demi-heure d'attente, il peut enfin trouver une place. En montant dans le tramway, il écrase son chapeau contre la plateforme. C'est un désastre : ce n'est plus un chapeau, c'est un soufflet.

M. Manillou est de plus en plus furieux ; pour comble d'infortune, il manque son rendez-vous : son client, las de l'attendre, est parti. Il revient pélelement, par une pluie battante ; pour se sécher, il entre dans un café : il y trouve des amis qui se moquent de sa mine déconfite et de son chapeau. On lui propose une partie de poker, il accepte ; inattentif à son jeu, il perd constamment. Huit heures et demi sonnent, il a déjà perdu cinquante francs ; il ne sera chez lui qu'à neuf heures et sa femme qui l'attend pour dîner à sept heures !

Elle va lui faire une scène épouvantable.

Il entre chez lui tout mouillé.

LE VICE ENCORE TRIOMPHANT — (Suite)



III
Le policier. — Bâche ! où est-il ? Je parie qu'il s'est mis dans la boîte...



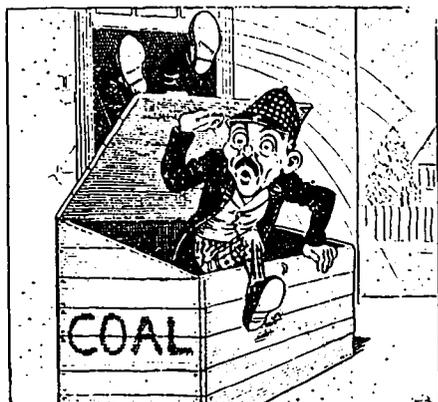
IV
...Oui... Jo l'entends respirer...

LE VICE ENCORE TRIOMPHANT — (Suite)



V

... Je n'ai qu'à m'asseoir et à reprendre haleine, moi aussi...



VI

Le cambrioleur.—Ça doit être le temps de sortir. Où est donc le policeman?...

—En voilà une heure pour rentrer ! s'écrie Mme Manillou.
 —Quand on est en affaires, on rentre quand on peut.
 —Dans quel état es-tu ? Mais je ne me trompe pas, ton chapeau neuf est complètement abimé ! Tu n'as pas honte de rentrer avec un chapeau pareil !
 —Il m'est arrivé un accident.
 —Tu n'as pas voulu m'écouter ; je t'avais dit de prendre un parapluie.
 —J'en ai acheté un.
 —Acheter un parapluie ! s'écrie Mme Manillou, quand nous en avons cinq qui dorment à la maison ! Tu n'y vas pas de main morte. Où est-il ? Montre-le !
 M. Manillou va chercher son parapluie qu'il a déposé à la cuisine.
 —Combien l'as-tu payé ?
 —Treize francs.
 —Treize francs, un parapluie en coton de trois francs.
 —Le marchand en voulait quinze francs.
 —Il t'a volé. Oh ! les hommes, quelles nullités ! Où as-tu été pour mettre ton chapeau dans un pareil état ?
 —D'abord un oiseau a hienté dessus.
 —Un oiseau ! On fait attention ; on ne passe pas au-dessous.
 —Je suis entré dans un café.
 —Pour dépenser ton argent.
 —Pour le nettoyer.
 —Ton argent ?
 —Mon chapeau ; tu ne comprends rien ! Je l'ai déposé sur une chaise, un imbécile de garçon l'a culbuté ; bref la pluie est venue ; en montant dans un tramway, je l'ai aplati. Comme la pluie tombait toujours, j'ai dû me réfugier dans un café ; j'ai joué au poker.
 —Et tu as perdu.
 —Une vingtaine de sous seulement.
 —Montre ton argent, dit Mme Manillou qui s'empare du porte-monnaie de son mari ; tu avait soixante-dix francs, il ne reste plus que cinq sous !
 —C'est pour ne pas abimer mon chapeau.
 —Un chapeau de quatorze francs !
 —Tu m'ennuies à la fin ; tu dépenses bien davantage pour ta toilette.
 —Il faut bien que je m'habille. Je ne dépense pas mon argent au café moi !
 —Il ne faudrait plus que cela !
 —Tu oublies que j'ai apporté une dot.
 —Parlons-en.
 —Vingt-cinq mille francs.
 —Une belle affaire !
 —Tu ne disais pas cela quand tu me faisais la cour ; tu étais à plat ventre devant ma dot.
 —En voilà assez ! s'écrie M. Manillou dont la patience est à bout.
 —Je divorcerai.
 —Tout de suite si tu veux ; tiens, le voilà ton chapeau ?
 M. Manillou applique son couvre-chef sur la tête de sa femme ; d'un coup de poing, il le lui enfonce jusqu'aux oreilles.
 —Au secours ! A l'assassin ! s'écrie Mme Manillou pendant que son mari gagne la porte et s'enfuit.

EUGÈNE FOURRIER.

AU GUICHET DU C. P. R.

Une dame.—Un billet, monsieur, s'il vous plaît.
 L'employé.—Où allez-vous, madame ?
 La dame.—Chez ma tante Jacqueline.

PLUS SUR

Monsieur.—Puisque tu trouves le ménage insupportable, va rejoindre ta mère !
 Madame.—Tu sais bien qu'elle est morte.
 Monsieur.—Raison de plus !

IL AVAIT DÉMÉNAGÉ

Il s'en est passé une bonne l'autre nuit. M. X..., en revenant de son club, rencontra un de ses amis qui patageait horriblement dans les vignes du Seigneur. Il fit ce que vous et moi aurions fait : il reconduisit le nocœur à la résidence qu'il lui connaissait. Arrivé à l'endroit, il sonna, puis s'étant éloigné quelque peu, il vit la porte s'ouvrir et une grosse et grande femme s'emparer de l'ami et le rentrer sur un bon train. Il s'en allait donc, heureux du devoir accompli, quand il fut rejoint par l'autre, qui eut juste la force de murmurer :

—J'ai déménagé au mois de mai...

BANG !

Madame.—On l'entend toujours vanter l'esprit de sacrifice et de dévouement. J'aimerais bien à savoir ce que tu as fait dans ce genre-là ?

Monsieur.—J'ai fait ma part : je l'ai épousée.

NOS BONS DOMESTIQUES

Mme B... trouve Jean, son nouveau domestique, en train de couper en trois les bougies neuves.

—Que faites-vous donc là ? demanda-t-elle interloquée.

—Madame m'a commandé d'utiliser les bouts de bougie. Et alors, comme il n'y a pas de bouts, j'en fais.

IL Y A ENCORE PROFIT

Le docteur X... est furieux : un étranger logé à l'hôtel et qu'il soignait, vient de quitter Paris sans lui régler ses honoraires.

—Que de bruit pour un malade qui se sauve sans vous payer ! lui dit quelqu'un, en riant, il y en a tant d'autres au cimetière qui vous ont payé sans se sauver !

DE L'INCONVÉNIENT DE SE RAJEUNIR

Le fiancé.—Remarquez, chère Juliette, que ce collier a juste autant de perles que vous comptez de printemps.

Elle (en aparté).—J'aurais mieux fait de lui avouer mon âge véritable.

Y A ÇA...

—D'où vient ce désaccord entre votre femme et vous ?

—Nous avons le même caractère... elle veut commander et moi aussi.

OUI ! OUI !

—Oui, s'écria le conférencier, ils sont innombrables les moyens de gagner sa vie en Chine. Il y en a qui se font un joli salaire rien qu'à se louer comme substitués aux condamnés à mort...

LA COUTUME

Un congressman désigné pour faire l'éloge d'un collègue décédé alla demander conseil au speaker Reed.

—Dites le contraire de la vérité, lui conseilla Reed, c'est la coutume.

LOGIQUE

(A trois heures du matin)

La polier.—Pourquoi stationnez-vous ici à cette heure indue ?

La noctambule.—J'attends le tramway, quoi ?

La police.—Vous savez bien qu'il n'en passe pas à cette heure-ci.

La noctambule.—Je le vois bien, parbleu ! S'il en passait, pensez-vous que je serais encore ici.

BON CONSEIL

Philidor.—Avant de demander la main d'une jeune fille, je voudrais être sûr de moi-même.

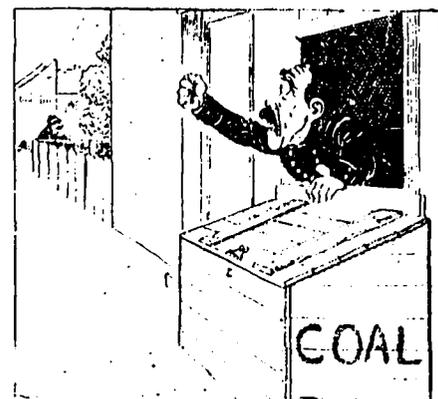
Célestin.—Peut-être serait-il mieux d'être sûr de la demoiselle.

LE VICE ENCORE TRIOMPHANT — (Suite et fin)



VII

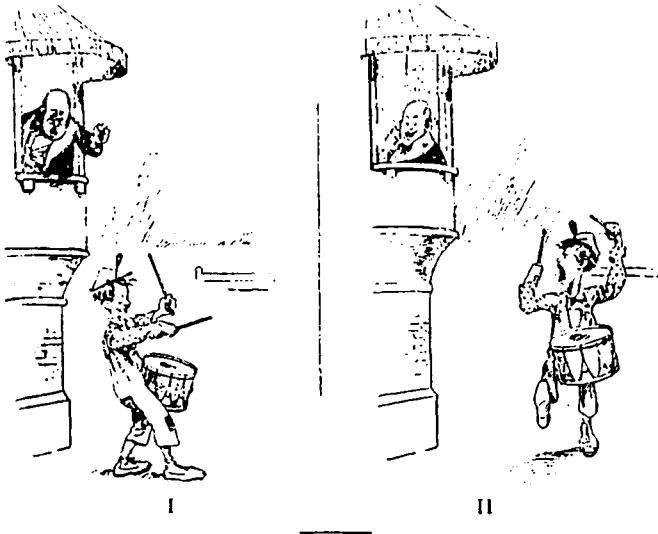
... Étrange ! Je le pensais assis sur la boîte.



VIII

Le policeman

UNE IDÉE LUMINEUSE



IMPROMPTU

...Pour contenter votre désir,
Que n'essayerais-je pas ma belle ?
—Or, donc j'accorde ma crécelle
Pour rimer des vers en "mourir",

C'est un sonnet, ma douce oiselle,
Que vous voulez me voir jallir ?
...Mais je n'aurai qu'à le cueillir
Dans la carosse de votre aile.

Scrit-il galant ou bien laid ?
Ce n'est pas moi qui l'aurai fait :
Vous ne pourrez pas en médire.

Et votre cœur pardonnera
Car mon mérite, à moi, sera
D'avoir fait éclore un sourire...

PIERRE VULCAIN.

COURRIER FEMININ

Quelques mamans trouvent peut-être que je néglige trop leurs chers petits qu'elles veulent beaux et parés comme elles avec toutes les recherches et les coquetteries de l'élégance moderne.

Il faut bien le dire, la mode pour enfants n'est pas encore sujette aux variations, comme la mode pour les grandes personnes : elle la suit de loin, dans ses détails ; mais, elle ne s'y astreint pas aveuglément.

De six mois à deux ans, les bébés portent la robe droite montée à fronces ou à plis sur un empiècement rond ou carré. Cet empiècement peut-être uni, ou bien garni. Le plus souvent, lorsqu'il est uni, on l'entoure d'une berthe formant volant en carré ou en rond ; cette berthe est en broderie anglaise, en dentelle, ou elle est brodée en couleur assortie comme ton à la couleur de la robe. L'empiècement peut être travaillé à petits plis alternant avec des entre-deux en étoffe brodés de points riches ou de points anglais. Quelquefois l'empiècement uni est complètement caché sous une collerette simple ou double en broderie ou en dentelle.

Ces robes sont garnies dans le bas d'un simple ourlet, marqué au bord par un point riche ou par des petits plis. Souvent l'ourlet est remplacé par un volant de broderie. Ces robes sont longues, descendant jusqu'à la cheville ; elles tombent ou en plis droits sans aucun arrêt à la taille, ou elles sont retenues par une ceinture faite de même étoffe que la robe. Pour rendre la robe plus élégante, on l'orne souvent de flots de ruban de satin prenant au bord de l'empiècement et retombant en longs pans par devant. Les étoffes employées pour l'été sont le plus souvent choisies parmi les étroites lavables, piqué blanc à grosses côtes, brillanté, nansouek, plumetis brodé, plumetis fantaisie, plumetis rayé, tussor, pongé. Pour les jours plus frais, on choisit du pacha écossais, du voile, des flanelles à disposition, de la cheviotte, de la côte de cheval, de la sicilienne, du surah ; ces deux derniers pour toilette habillée. Mais pour le plein été, la toilette habillée par excellence est la robe de nansouek à petits plis, alternant avec des entre-deux de dentelles valenciennes, Irlande, etc., posée en transparence sur un fond clair en soie.

Les vêtements sont de petits paletots sac, court à double rangée de boutons, en drap blanc, rouge ou beige ; on fait aussi de petits paletots en piqué sec ou piqué pelucheux garnis de broderie anglaise.

Comme chapeau, la cloche en paille d'Italie, ombrageant bien le front et la tête garnie de torsade de mousseline et de rubans piqués au hasard sur la culotte.

Pour petit garçon, on fait beaucoup le Jean-Bart, large canotier à bords plats et mobiles, s'avancant et se relevant à volonté. Relevé tout autour, il donne au garçonnet l'air martial qui le distingue de la fillette. Mais pour le rendre plus doux et plus soyeux, on le double d'un cou-

lissé de mousseline de soie blanche. Le dessus de ces chapeaux ne s'orne que d'un simple chou en ruban de faille, des taillétas ou de satin.

Pour l'été, les enfants portent la capoline en batiste, ou nansouek cou-lissée serrée par des brides autour du cou et formant bavolet derrière ; cette coiffe bonne femme très légère les protège très sérieusement du soleil ; de plus, elle est solidement fixée au cou et ne se déplace pas à chaque mouvement de l'enfant, comme le grand chapeau qui glisse à chaque saut brusque, tombe en arrière malgré le caoutchouc qui le retient. A propos de caoutchouc, je recommande de veiller très sévèrement à la manière de placer le caoutchouc, de façon à ne pas déformer les oreilles de l'enfant ; des oreilles déformées, décollées, proviennent souvent tout simplement de ce manque de soin. Les enfants de cet âge portent la bottine ou le soulier à talons très plats ; les bottines sont à boutons ou à lacets, elles se font en cuir jaune, en chevreau glacé à claque vernis, en veau, ou en daim blanc. Les bouts sont carrés, de façon que le pied de l'enfant puisse y jouer bien à l'aise ; les bas sont en fil, en coton, en soie noire, blanc ou tan. Les petits enfants portent généralement le gant de coton ou de filasse blanc, facile à laver : quelques-uns portent le gant de peau, mais c'est si chaud, si incommode pour leurs petites mains !

XXX.

TOTONNERIE

Toto.—Ce matin, ma sœur Laura a dit que vous aviez la plus jolie moustache au monde.

L'amoureux.—Il ne faut pas répéter ce qu'on entend dire.

Toto.—Mais c'est que Laura m'a promis cinq cents si je vous le répétais.

DÉFINITION

On dit d'un homme qu'il est une "scie" quand il parle tellement de lui-même qu'il ne vous donne pas le temps de parler... de vous-même.

ACTE D'AMITIÉ

Le commis.—Je n'attends qu'une augmentation de salaire pour me marier.

Le patron.—Vous ne l'aurez pas, car j'ai trop d'amitié pour vous.

LE RECORD DE LA GLOUTONNERIE

Le croirait-on ? les plus gros mangeurs, sous la calotte des cieux, sont les oiseaux. Il y en a qui font jusqu'à 600 repas par jour. L'homme n'a besoin que de quelques onces d'aliments secs chaque jour pour se soutenir, tandis que des oiseaux mangeront par vingt-quatre heures la grosseur de leur corps.

DÉFINITION

Toto.—Papa ?

Le père.—Quoi ?

Toto.—Qu'est-ce que c'est ça, la lune de miel ?

Le père.—C'est la seule époque de sa vie où un homme marié ne trouve rien à dire quand le dîner n'est pas prêt à son retour de l'ouvrage.

PAS SI LOIN

Amélie.—Ainsi tu t'es querellée avec George ?

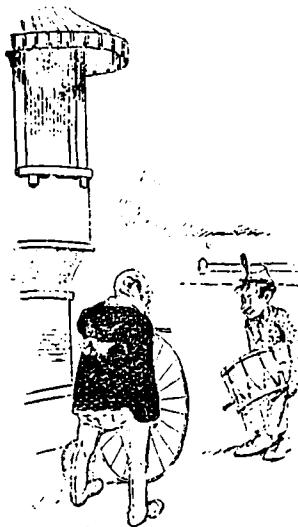
Emma (avec un soupir).—Oui, je lui ai dit que je ne voulais plus le voir et il m'a répondu qu'il me quittait pour toujours.

Amélie.—Alors, votre engagement est terminé ?

Emma.—Oh ! nous ne sommes pas allés si loin que cela.

RÉFLEXION DU BOULANGER

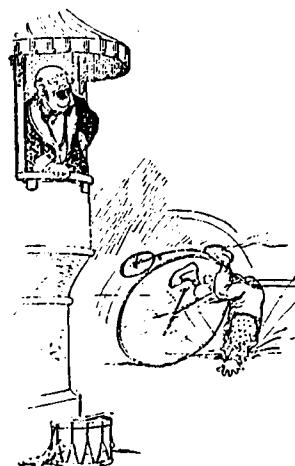
Si ce n'est pas un malheur de travailler toute sa vie et toujours dans le pétrin...



III



IV

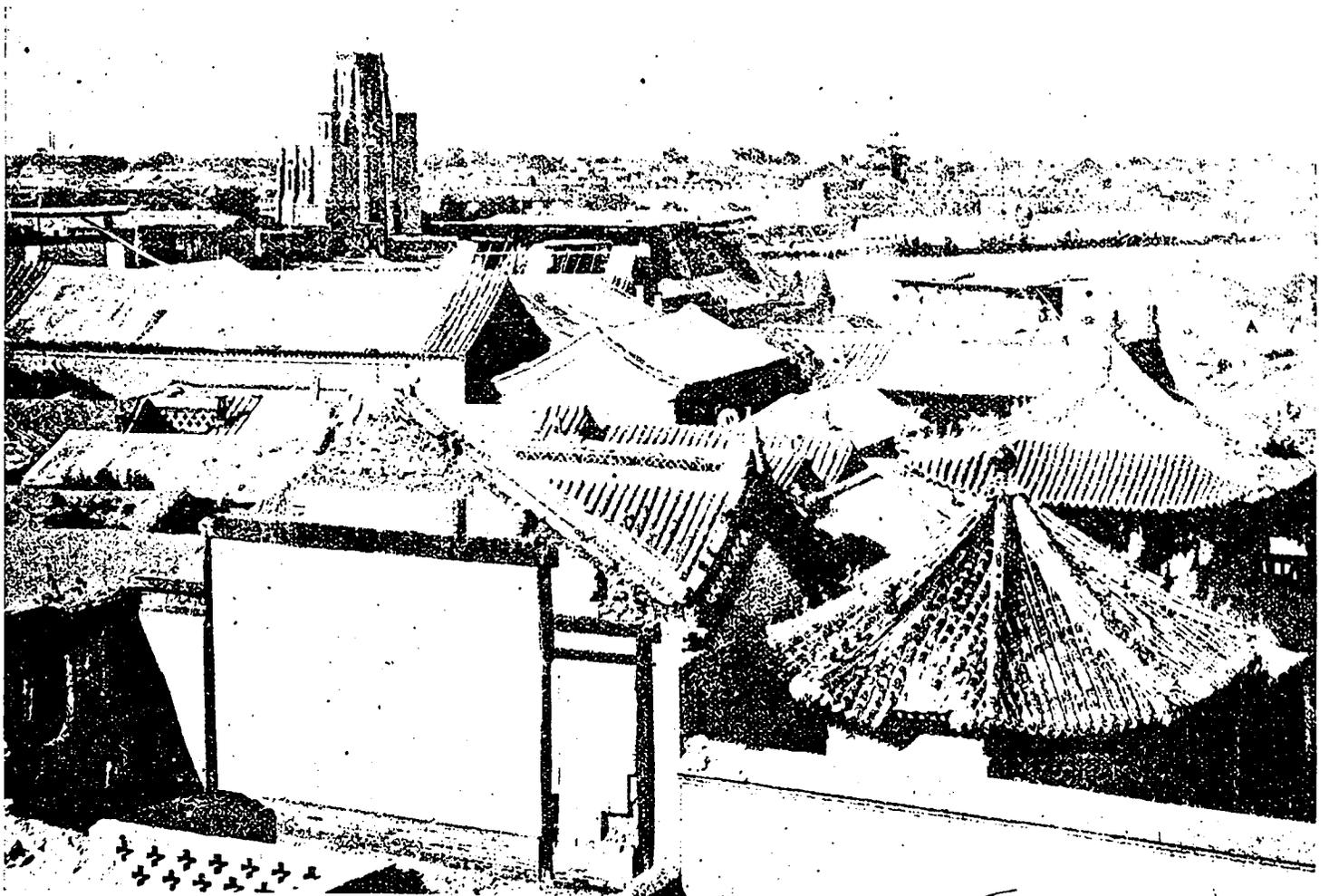


V



VI

LA CRISE EN CHINE



TIENTSIN.



LA RUE PRINCIPALE DE CHIEN-MEG.

UNE PERSONNE QU'ON NE TROMPE PAS



Galuchon.—C'est des menteries ce qu'ils racontent, tous ces journaux-là. J'en sais quelque chose, moi... ma femme en vend depuis vingt-cinq ans.

HIRONDELLE DE RETOUR

A la correctionnelle.

LE PRÉSIDENT, 45 ans.—L'air sceptique du magistrat fixé sur la valeur de la Justice.

L'ENFANT GRAS.—Un gaillard bedonnant et réjoui, tout de noir habillé.

LE PRÉSIDENT, à l'accusé.—Vous appelez Jean-Émile Paris, dit l'Enfant Gras.

L'ENFANT GRAS. Parfaitement, mon président. (*Le sourire sur les lèvres.*) Vous avez bonne mémoire.

LE PRÉSIDENT.—Je vous prie de garder vos réflexions pour vous. Vous avez déjà subi cinq condamnations ?

L'ENFANT GRAS.—Cinq condamnations ? Vous dites cinq ! Ah bien ! quel est le greffier qui tient ainsi à jour mon casier judiciaire ?... Il vole son argent... (*indigné.*) Cinq condamnations ! Mais j'en ai eu six, mon président, tout le monde le sait.

LE PRÉSIDENT.—Bon !

L'ENFANT GRAS.—Je ne demande pas qu'on m'ajoute des condamnations, mais je n'entends pas qu'on m'en ôte. Ce qui est dû est dû.

LE PRÉSIDENT.—Si vous avez de telles idées, pourquoi volez-vous ?

L'ENFANT GRAS, avec un air méprisant.—J'ai volé, moi ? (*Regardant l'auditoire.*) Comme les choses les plus simples peuvent donner naissance à de regrettables malentendus ! (*Au président.*) Mon président, j'ai eu seulement l'intention de faire une villégiature.

LE PRÉSIDENT.—En vous appropriant les vêtements d'autrui ?

L'ENFANT GRAS.—C'est Tabouret, mon président, qui n'a pas compris. Vous me permettez de m'expliquer ? C'est clair comme un éclair. Je suis zingueur, n'est-ce pas ? Alors, comme on arrivait au 15 septembre, je me dis : « L'Enfant Gras, tu as travaillé tout l'été. Tu as droit au repos ; tu as donné l'exemple du courage à tes concitoyens, tu dois leur montrer maintenant comment se comporte un homme qui a besoin de tranquillité. » C'est alors que je suis allé voir Tabouret.

LE PRÉSIDENT.—Ah ? nous y arrivons !

L'ENFANT GRAS.—Je lui dis : « Tabouret, un grand malheur vient de s'abattre sur moi. Anatole Bléhard est mort. » Il fait : « Anatole Bléhard ? Connais pas. » Je lui dis : « C'est juste tu habites à Ménilmontant, Bléhard demeurait aux Batignolles ; tu ne pouvais pas le connaître. Mais Bléhard était mon meilleur ami. » Il me dit : « Je croyais que c'était moi. » Je réponds : « Bléhard mort, c'est toi que j'éleve à ce poste envié ; tu n'as plus de rival ; tu es mon seul meilleur ami. »

LE PRÉSIDENT.—Et, voyant le trouble de votre ami Tabouret, vous profitez de son émotion pour lui emprunter ses vêtements ?

L'ENFANT GRAS, oui. Sa redingote et son pantalon noirs, oui, mon président. Il fallait bien être présentable pour aller à l'enterrement de Bléhard.

LE PRÉSIDENT.—Les témoins vous diront que Bléhard n'a jamais existé que dans votre imagination.

L'ENFANT GRAS.—Erreur, mon président, erreur ! Bléhard a tellement existé qu'il est mort il y a dix ans.

LE PRÉSIDENT.—Vous l'enterriez une seconde fois ?

L'ENFANT GRAS.—C'était l'anniversaire de sa mort, je rendais un culte à sa mémoire.

LE PRÉSIDENT.—Vous honorez curieusement vos amis défunts. Enfin, aussitôt vêtu des habits de Tabouret, vous êtes entré chez un restaurateur...

L'ENFANT GRAS.—Où j'ai bien diné, oui, mon président. Quand on a un sobriquet, il faut le justifier.

LE PRÉSIDENT.—Mais le diner terminé, lorsqu'il s'est agi de régler l'addition, vous avez déclaré que vous n'aviez pas un sou.

L'ENFANT GRAS.—C'est la vérité même, mon président. On ne vous a pas trompé. Je constate que, contrairement aux assertions de gens mal intentionnés la police est très bien faite en France et je retrais ce que j'ai dit au début de mon interrogatoire, à propos de mes condamnations.

LE PRÉSIDENT.—Puisque vous êtes en veine de constatations, sans doute reconnaîtrez-vous maintenant qu'emprunter des habits sans les rendre et diner dans un restaurant sans payer constituent deux escroqueries bien caractérisées !

L'ENFANT GRAS.—Non, mon président ; en agissant ainsi, je n'avais qu'un but : assurer ma tranquillité.

LE PRÉSIDENT.—Vous dites ?

L'ENFANT GRAS, solennel.—Quand vient les frimas, que fait l'hirondelle ?

LE PRÉSIDENT.—Vous n'allez pas nous chanter une romance ?

L'ENFANT GRAS.—Non, mon président. Mais, lorsque l'hirondelle a froid, elle émigre. (*Étendant le bras.*) Je suis semblable à cet oiseau. Quand vient l'hiver, je descends des toits que je couvre pour m'en aller vers ces asiles bénis que l'on nomme les prisons. Il y fait chaud ; tout y est admirablement réglé ; on y vit et on y dort tranquille. Vous savez bien mon président, ce qu'est la vie de Paris en hiver. Je pourrais aller comme d'autres au cabaret, au café-concert, gigoter dans des bastringues et m'offrir, oui, mon président, prendre de ces culottes qui ravalent l'homme et le mettent au rang des animaux. Je ne veux pas ça, moi. L'Enfant Gras aime le calme... Ah ! si j'avais vingt-mille francs !

LE PRÉSIDENT.—Qu'est-ce que vous feriez ?

L'ENFANT GRAS.—J'entrerais à la Trappe. Mais je n'ai pas pas vingt mille francs !

LE PRÉSIDENT.—Si tout le monde raisonnait comme vous, il n'y aurait pas assez de prisons.

L'ENFANT GRAS.—Si tout le monde était en prison, il n'y aurait pas de coupables et tout le monde serait heureux. C'est pourquoi, mon président, j'ai l'honneur de solliciter de votre bienveillance six mois de retraite pendant lesquels je me nourrirai de fayots. Monsieur le gardien-chef de la Santé, qui à l'habitude de m'attendre à cette époque de l'année, doit être étonné de n'avoir pas encore reçu ma visite.

LE PRÉSIDENT.—Et si, pour vous punir, le tribunal ne vous condamne qu'à quinze jours ?

L'ENFANT GRAS.—Je serais obligé de jeter mon soulier à la tête de monsieur le substitut, extrémité pénible à laquelle vous ne voudrez pas me réduire. Je risquerais alors d'attraper deux ans ; or, six mois me suffisent. Au bout de ce temps, je rapporterai à Tabouret ses effets et, avec ce que j'aurai gagné en travaillant à la maison, je rembourserai le digne restaurateur qui m'a fait arrêter. (*Se frappant la poitrine.*) L'Enfant Gras est un honnête homme.

LE PRÉSIDENT.—Vous envisagez l'honnêteté d'une façon particulière.

L'ENFANT GRAS.—Avant tout, je veux être tranquille. J'ai suffisamment travaillé, j'ai droit à un repos. Et si le tribunal voulait être tout à fait bon pour moi, je lui demanderais encore quelque chose.

LE PRÉSIDENT.—Allez !

L'ENFANT GRAS.—Si l'on pouvait me donner à la Santé la cellule où je travaille d'ordinaire, je serais tout à fait content. Quand on est habitué à dormir dans un endroit, n'est-ce pas ?

LE PRÉSIDENT.—C'est tout !

L'ENFANT GRAS.—Je n'en veux pas plus. En revanche, je fais très bien les abat-jour, et si Monsieur le président, Messieurs les assesseurs et Monsieur le substitut en désiraient pour leurs épouses ?...

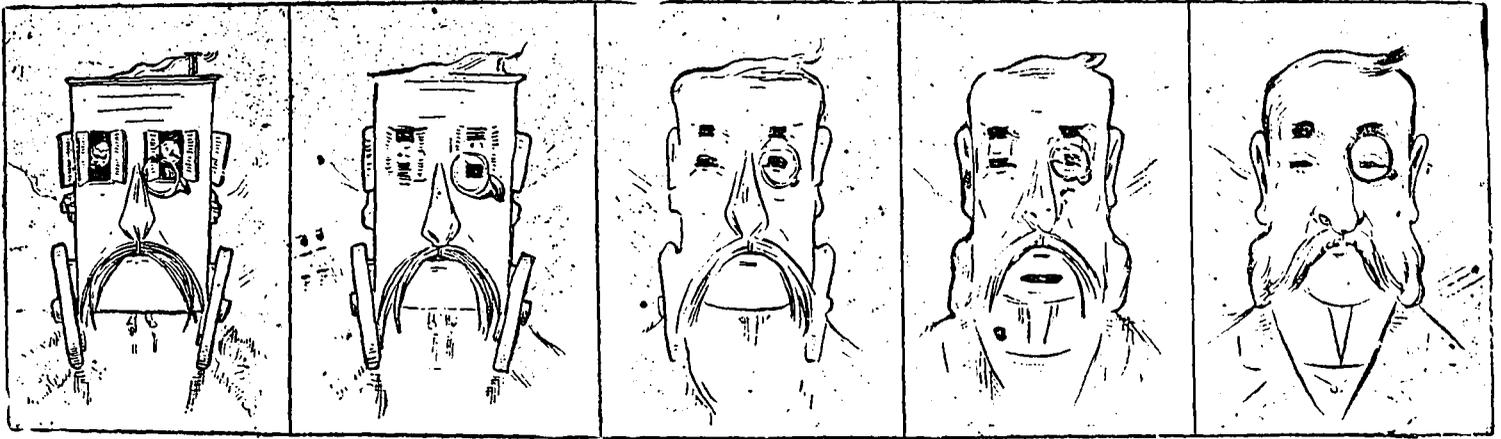
AUGUSTE GERMAIN.

APRÈS FORTUNE FAITE



Le mendiant.—J'espère que madame voudra bien continuer ses bonnes grâces à mon successeur, parce que je me retire des affaires.

LA DERNIERE ÉPREUVE DE MON CINÉMATOGRAPHE



L'HORLOGE

Naguère on m'a conté qu'un enfant du village,
Indiscret, étourdi comme on l'est au jeune âge,
Un jour qu'il était seul par un heureux hasard,
Voulut de ses loisirs profiter sans retard.
Dès longtemps une horloge antique et vénérable,
Que son père déjà tenait de ses aïeux,
Attirait les désirs du petit curieux.
Il y roie, poussé par un doute coupable :
Quoi ? mon père, dit-il, me croit donc incapable
De comprendre comment ce joujou merveilleux
Somme l'heure à l'oreille en la montrant aux yeux ?
Nous verrons ! A ces mots, grimpa sur une table,
Il ouvre lestement le meuble précieux.
Oh ! dit-il, des ressorts et de petits rouages
Qui tournent à la fois, grâce à leurs engrenages !
Vraiment, c'est très joli : mais je pense pourtant
Qu'avec quelques efforts on en peut faire autant.
Et si je démontais maintenant la machine ?
Pour savoir, m'a-t-on dit, faut qu'on examine.
Eh bien ! examinons. — Ainsi dit, ainsi fait.

Le travail à l'enfant coûte bien quelque peine :
Pourtant il réussit, car il était en reine.
Mais quand, l'œuvre achevée, il put en voir l'effet,
Le mal était affreux, le désordre parfait.
Démolir est aisé, refaire est difficile :
Notre gamin y prend une peine inutile,
Maints ressorts sous ses doigts sont faussés ou tordus.
Et longtemps il s'épuise en efforts superflus,
Puis, lorsque la machine est enfin remontée,
Sur son pivot tremblant l'aiguille est arrêtée.
Et le timbre ne sonne plus !

Philosophes du jour, grands faiseurs de systèmes,
Chrétiens en proie au doute, errant à sa merci,
Et vous, libres penseurs, qui courez aux extrêmes,
A cet enfant parfois vous ressemblez aussi.
Vos beaux raisonnements nous gâtent l'Évangile :
Il est bien tel qu'il est, refaire est inutile :
De grâce quittez ce soubri.

AVANT UNE REUNION

Lorsque que vous devez aller à une réunion : soirée, dîner ou réception, vous vous y préparez avec grands soins : dès le matin vous avez modéré votre travail habituel afin d'être plus disposé et moins assoupi.

Vous revoyez vos vêtements, donnez un coup d'œil aux moindres détails ; et, tout, de la pointe de vos souliers vernis au sommet de votre chevelure, a été l'objet d'une vive sollicitude. Pour cette fois-ci, je ne m'arrêterai pas à étudier quelle part, dans ces préparatifs, revient à votre vanité et à l'impérieux besoin d'éclipser les autres. Si vous le voulez même, j'admettrai, à priori, que vous vous êtes parée simplement pour le plaisir des yeux de ceux qui vous reçoivent.

Eh bien, quand vous avez ainsi orné votre beauté, quand vous l'avez rendue plus agréable, quand vous avez revêtu une robe qui rend vos mouvements plus gracieux, vous avez fait peu encore pour le bonheur de ceux avec qui vous allez passer quelques heures.

Ce n'est pas leurs yeux seuls qu'il faut charmer ; ils se laisseraient vite si vous n'offriez d'autres aliments à leur intérêt, et votre devoir est beaucoup plus étendu que cela.

Il faut une préparation morale et intellectuelle ; ne prenez pas ce conseil à la légère, il est très sage et vous vous trouverez fort bien de l'avoir suivi.

Cette préparation est assez délicate, quoi que vous en puissiez penser : elle demande de la pénétration et un vrai souci d'être agréable à tous. Voici comment il vous faut procéder ; dans le silence et le recueillement, vous songerez à tous les invités avec lesquels vous allez vous rencontrer.

Il y en a de riches, de pauvres ; d'autres ont des parents séparés ou divorcés, un tel a fait des mauvaises affaires, celui-ci a une sœur bossue, celui-là travaille depuis des années à une invention qu'il n'arrive pas à terminer. Telle personne a des filles laides et qu'elle ne peut marier, cette autre, après des revers de fortune, a dû cesser ses réceptions, etc. Jo n'en finirais pas si je voulais tout dire. Il me suffit de vous indiquer le sens de vos recherches et de vos méditations.

Que cet examen ne soit pas rapide, mais au contraire qu'il soit minutieux : qu'il porte non seulement sur ceux que vous allez rencontrer, mais aussi sur leurs parents, sur leurs enfants, afin que vous vous évitiez, par cette préparation, les causes de froissements.

Elles sont si multiples, si variées, et les hasards de la conversation vous offrent tant d'occasions de commettre des impairs.

Pensez aux vieilles filles, aux fonctionnaires qui n'avancent pas, aux vieux messieurs qui n'ont plus de cheveux, aux laideurs, etc., toutes sortes d'expressions maladroites qui peuvent atteindre et blesser un de vos interlocuteurs.

Je sais bien qu'à notre époque de causeries à bâtons rompus, de réceptions debout, de présentations hâtives, de propos échangés à la vapeur, à notre époque où les salons s'ouvrent facilement à n'importe qui, ces maladresses inévitables, ces gaffes sont devenues monnaie courante, et que

ceux qui en souffrent pardonnent aisément ces fautes qu'ils commettent eux-mêmes très souvent.

Mais si vous n'avez pas à redouter la rancune de ceux que vous avez blessés, redoutez au moins la peine qu'ils en auront, et la gêne qui planera sur la conversation, après la bévue que vous aurez faite.

Je vous recommande aussi de vous rappeler quels sont les goûts de vos interlocuteurs, afin de choisir les sujets d'entretien qui leur plaisent davantage.

Mais si vous savez que telle personne a une ten dance à médire de son prochain, à colporter les petits scandales, ne vous prêtez point à ce petit jeu ; résistez poliment et fermement de ce côté. Si vous savez être intéressante et aimable autrement, on vous pardon nera cette leçon muette et peut-être même en profitera-t-on.

M. R.

SON REVENU

E. MÉGIS.

Mme Gatien.—Je viens de voir l'oncle Toby qui vient justement d'entrer dans sa cent-quatrième année.

M. Gatien.—Sais-tu que je n'aimerais pas vivre si vieux, à moins d'avoir beaucoup d'argent.

Mme Gatien.—Oh ! l'oncle Toby se fait un joli revenu, chaque année, en écrivant des témoignages de bonne santé pour trois importantes maisons de médecine patentée.

PERLES DE CASERNE

—Vous... vous êtes taillé pour faire un soldat comme un hérisson pour un oreiller.

OUI ! OUI !

Mme Taupin.—Il a toujours, docteur, comme un chat dans la gorge !
Le médecin. — C'est parce que le malade s'est mis au lait.

IL LA EU

Lapince raconte sa dernière aventure à Lafitte :

— Il y a des gens bien durs de front dans le monde. L'autre jour, Lafitte m'emprunte mon habillement du dimanche. Je n'ai pas osé lui refuser. Puis voilà qu'il veut aussi que je lui prête mon parapluie. Et quand je lui ai dit que j'en avais besoin, il m'a répondu : "Comme tu voudras, mais c'est ton habit qui en souffrira." Il a bien fallu prêter le parapluie également."

UN NOM BIEN CONNU

Mme Parvenue. — Quelques-uns de vos ancêtres ont-ils occupé quel que haut poste ?

Laflemme.—Je vous prie de le croire, madame. Ainsi l'un d'eux fut le plus fameux amiral de son temps et commanda les forces alliées de l'univers entier.

Mme Parvenue (saisie d'admiration).—Est-ce possible?... Et quel était son nom ?

Laflemme.—Noé, madame.

SA SEULE IGNORANCE

X.—Il n'y a qu'une chose qu'il ne sait pas.

XV.—Qu'est-ce ?

X.—Combien il ne sait pas.

LA QUESTION SOCIALE

—J'ai soif, j'ai faim, j'ai sommeil, j'ai pas envie de travailler.

MÉDECINE ILLUSTRÉE

ICE CREAM
ALL FLAVORS



PRENANT FROID PAR LA TÊTE.

L'INDUSTRIE DES MONSTRES

Le savant Drexelius, s'inspirant d'articles parus récemment dans des journaux chinois, a publié une intéressante étude sur la fabrication des monstres humains en Chine.

On y voit que les enfants volés ne sont pas destinés, comme les petites victimes de nos saltimbanques européens, à disloquer leurs membres en vue d'exercices de cirque, mais à être transformés en monstres humains par une science occulte des plus effroyables. Les enfants volés sont soumis aux pires tortures, pendant de longues années, de manière à perdre les formes humaines et même les qualités spéciales de notre race, comme la parole.

On sait que certains animaux des cavernes perdent la vue à force de ne jamais voir la lumière ; de même, les victimes des infâmes industriels de la monstrosité humaine rendent muets leurs pauvres proies à force de leur interdire le langage. Une fois que les enfants sont privés du moyen de se plaindre et par conséquent de dévoiler les atrocités dont ils sont l'objet, les bourreaux commencent leur abominable œuvre physique.

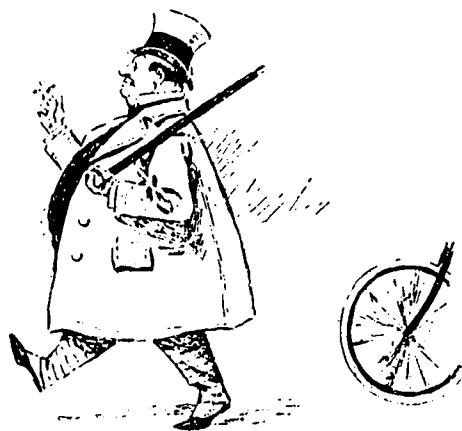
Patiemment, cruellement, ils enlèvent la peau, par lambeau, du corps des enfants volés, puis, sur les plaies saignantes, ils appliquent des lambeaux égaux de peau d'ours, de chien, ou d'un autre animal quelconque. Au bout de longs mois de souffrances, la victime a pris toute l'apparence d'une bête.

D'après le *Hupao*, journal chinois, un homme devenu chien a été ainsi montré dans toute la province de Kiang-si, au plus grand bénéfice de ses infâmes barnums. Bien entendu, on faisait passer le malheureux pour un monstre naturel.

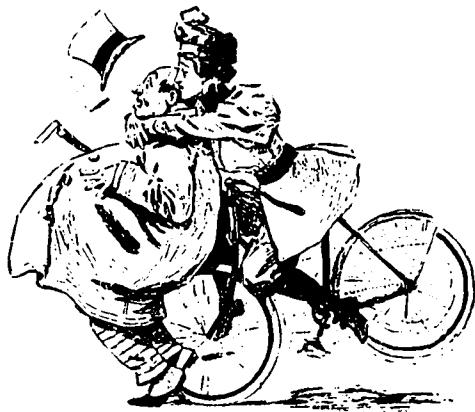
Par bonheur, un mandarin soupçonneux, ayant appris que ce monstre séjournait dans sa ville, demanda qu'on le lui amenât chez lui.

"Es-tu un homme ?" lui demanda-t-il.

LE SEXE FAIT LA DIFFÉRENCE



I



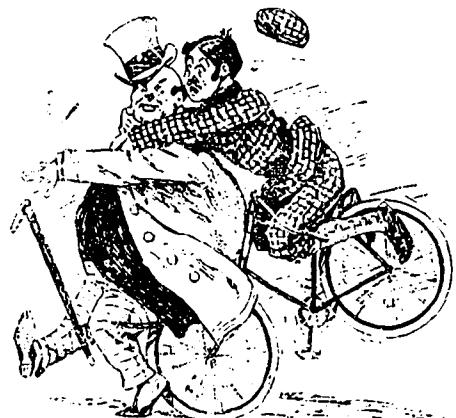
II



III



IV



V

Le monstre fit signe que oui.

"Sais-tu écrire ?"

Même réponse affirmative.

Mais ses mains étaient trop mutilées pour qu'il pût saisir le pinceau qu'on lui tendait. Il dut se contenter de tracer grossièrement sur le sable du sol cinq caractères, qui disaient ses noms et son pays. Une enquête eut lieu et le maître du monstre eut la tête tranchée. Avant d'expié ses crimes, cet homme révéla les tristes secrets son art.

On sait maintenant que les fabricants chinois de monstres humains excellent à souder deux hommes l'un à l'autre, comme des frères siamois ; l'union est telle que l'échange du sang se fait normalement par les voies circulatoires.

On cite le cas d'un enfant converti en Bouddha vivant ; son teint était devenu absolument blanc comme neige à force d'avoir été longtemps séquestré dans l'obscurité ; il avait perdu l'usage de la parole et ne pouvait plus faire le moindre mouvement.

Il avait poussé, selon l'expression de M. Drexelius, comme un champignon dans une cave. Il va sans dire que les Chinois vénèrent profondément cette miraculeuse incarnation de leur dieu.

On cite encore le cas d'un autre individu qu'on avait enfermé jusqu'au cou, dès le plus bas âge, dans une jarre, de manière à laisser la tête s'accroître, tandis que le reste du corps restait petit. La tête, ayant profité au détriment du corps, était devenue effroyablement grosse.

Hélas ! nous voilà loin des naturalistes qui s'occupent d'appliquer les théories de Darwin sur le transformisme et de ceux qui se contentent de créer des canaris à crête de coq et des souris à trompe !

GERVÉSI-MALISSOL.

LE TEMPS PASSÉ

*Les jours anciens, les jours récus
Dans la tristesse ou la misère :
Les jours qu'on maudissait naguère
Et que le présent a ruinés,*

*Et qui ne se lèveront plus
À l'horizon crépusculaire
Pour éclairer le dur calvaire
Où l'homme éprouve ses vertus ;*

*Quel souvenir ne leur fait fête !
Qui n'a dans son âme inquiète,
Un vague regret du passé ?*

*Ce qu'on a souffert, on l'oublie ;
Et le meilleur temps de la vie
C'est celui qu'on a dépassé...*

AUG. HUGUES.

LES FAUCHEURS

C'était un grand mur blanc dans un sentier fleuri d'orties ; la muraille blanche et nue, sans un lierre, courait depuis des lieues dans la campagne ; des moucheron vibraient dans l'air chaud et un pesant soleil de juillet faisait chuchotter la vie des insectes et des herbes.

Il y avait déjà des heures que Raymondin longeait cette vieille muraille de moellon et de plâtre. Elle avait surgi devant lui, comme il sortait de la ville, au faite même de la colline toute de luzerne et de sainfoin. Sur le plateau hanté de papillons bleuâtres (on eût dit des campanules errantes dans l'espace), il avait fait halte pour regarder en bas, à ses pieds, la ville avec ses toits, ses remparts, ses clochers et le ruban moiré de son fleuve dans l'orbe noir des vieux ponts, et il s'était appuyé contre le vieux mur pour revivre un peu de sa vie qu'il laissait là dans la vallée.

C'étaient vingt ans de son enfance, vingt ans qu'il avait dormis, comme ivre dans la claire gaieté d'un été d'or, et la ville amie lui étant apparue avec ses rues, ses carrefours, ses nuits de pâles rêveries, ses jours calmes et monotones, sa cathédrale au portail tendu de toiles grises, et son chemin de croix qui jaillit entre des haies en fleurs, et Raymondin s'était senti tout ému en se souvenant dans quel pré, à la lisière de quel bois fleurit, avant ou après les foins, telle primevère ou telle scabieuse préférée, et il avait pleuré au beau jour d'aujourd'hui comme au jour d'hier, debout contre le grand mur blanc, et sans voir un lézard gris endormi sur une pierre à la portée de sa main, du revers de sa manche il avait essuyé ses yeux en disant fièrement :

— Cette heure est la mienne, et je l'emporte avec moi.

Et il s'était mis à suivre le grand mur sous le pesant ciel de juillet. Et, tout à coup, par le sentier si touffu d'herbes qu'il ne l'entendit pas venir, Raymondin avait aperçu un vieillard, un vieil homme haut et droit, qui avait surgi là, dans la solitude, comme une vision de chaleur. Il se tenait debout, tête nue, et semblait un qu'on a déjà connu ; il avait comme une tristesse d'adieu dans son sourire d'accueil, et sourd et muet (car il ne parlait pas), d'un grand geste il montrait à Raymondin l'horizon, et cela avec une clé de fer forgé qu'il avait à la main.

Et, pour la première fois, Raymondin avait eu un frisson : un effroi lui était venu que ce mur blanc ne fût celui du cimetière ; mais aucune cime de cyprès ou de saule n'en dépassait le faite ; il s'était rassuré aussitôt et s'appretait à passer outre, quand, d'un geste familier le grand vieillard l'avait arrêté, et Raymondin avait vu qu'ils étaient tous deux au pied d'une petite tour.

Une petite tour enclavée dans le mur et qui ne le dépassait guère que de la hauteur de son toit de tuile, une petite tour ronde au ciment écorché montrant le rouge des briques, et le vieillard avait ouvert la porte de cette

POUR GAGNER DU TEMPS



Toto.—Comme tu es distraite, maman ! Tu ne vois donc pas que tu viens mettre ta brosse à cheveux dans la réserve aux confitures !

tour. Une pelle et une pioche y luisaient, dans la pénombre, jetées l'une sur l'autre en croix, et les poids d'une vieille horloge y balayaient presque le sol, descendus tous deux en bas, mais le balancier allait et venait dans l'ombre et, silencieusement, l'homme rencontré avait remonté l'horloge en manœuvrant les poids.

Soixante-dix : sept fois il avait ouvert toutes grandes ses pauvres vieilles mains avec un bon sourire ; soixante-dix ans, il avait soixante-dix ans, et chaque jour de sa vie, il était venu avec sa grande clé rouler la chaîne de l'horloge pour qu'elle vécût encore un jour.

Et comme, le cœur ému, Raymondin faisait le geste de prendre dans les siennes les mains du vieil homme, il s'aperçut qu'il avait disparu ; lui-même n'était plus dans le sentier d'orties, mais devant un immense champ de blé, de l'autre côté du mur.

C'étaient de grands épis roux dressant à l'infini leurs chaumes immobiles contre un ciel violacé de chaleur ; ils semblaient flamber dans l'ardeur intense et étendaient, sous l'œil du jeune homme, comme une nappe incandescente de métal, et, sur les épis, une faux volait, une faux luisante et moirée, comme l'aile d'un corbeau, et cette aile allait et virait aux mains d'un faucheur invisible ; mais les épis se couchaient par gerbes sous le vol de la faux, et Raymondin avait peur.

La faux travailla longtemps, silencieuse, et, tout à coup Raymondin vit qui la manœuvrait.

C'était, drapé de lumière comme dans un linceul, un squelette tragique, un agile et frétilant squelette au crâne miroitant couronné d'immortelles, et les bleuets et les coquelicots riaient gaiement entre ses deux fémurs ; l'or des blés encore droit derrière lui mettait, entre ses vertèbres, comme une lueur, et Raymondin reconnut la faucheuse.

La Mort, la bonne travailleuse, la Mort qui fauche sans paroles et dont la moisson est toujours belle, car elle fauche à larges coups.

Et une horreur avait étreint le jeune homme à la gorge de voir, tel un automate, la faucheuse se démenier au milieu des blés roux ; elle s'activait dans le silence ensoleillé de ces campagnes, quand tout à coup, près du squelette, avait surgi un bel adolescent nu.

Nu comme la beauté, nu comme le matin, nu comme l'ignorance, une faucille d'or à la main, l'Amour (car c'était lui) cueillait des fleurs, et une chanson gazouillait sur sa bouche, tel un chant d'alouette, et sa bouche rouge, d'un rouge humide d'intérieur de fruit, la bouche où les dents mettaient de la nacre, s'appuyait, de temps à autre, au calice d'une fleur.

L'Amour cueillait et baisait les bleuets, les bleuets qui sont bleus comme des regards de jeunes filles ; l'Amour glanait et baisait les coquelicots, les coquelicots qui sont rouges comme des blessures, et chose étrange, sous sa faucille d'or, les tiges des fleurs coupées pleuraient une sève plus vermeille et plus chaude que les épis fauchés par la main de la Mort.

La Mort fauche et l'Amour glane :
Elle dans son blanc linceul ;
Lui, jeune et beau comme une femme,
Sans épouvante marche seul ;
Il marche et chante sans épouvante,
Et la Mort fauche devant lui
Avec sa faux qui luit et luit.

Et comme, inconsciemment transi d'effroi, Raymondin annonçait la vieille chanson, voilà que le décor changea, les blés s'évanouirent et ce fut, sous un ciel gris d'automne, les interminables sillons d'un long champ de labours ; et, parmi les mottes de terre grasse déformant entre les touffes de chaume pâle, la travailleuse de tout à l'heure reparut, mais dirigeant cette fois une charrue.

Le squelette faucheur était devenu laboureur ; un blême crépuscule l'enveloppait d'une lueur triste, des oiseaux de passage fuyaient dans les nuées, et sur ses pas, le bel adolescent nu marchait encore ; il marchait avec des épis et des bleuets dans les chevoux, tout fier de la moisson derrière, le même chant aux lèvres, et, dans ce morne coucher de soleil, il semait à travers les vieux sillons, et son geste divin, son geste d'espérance, emplissait de courage et d'une foi nouvelle toute l'immense détresse de l'horizon.

Quand la Mort laboure, l'Amour sème.

Et comme l'Amour chantait, Raymondin comprit qu'il ne fallait plus pleurer, car aimer, c'est mourir et renaître ; qu'il ne faut redouter de connaître sa vie, mais la regarder bien en face et la faire selon la vision du jour ; que chaque minute vécue appartient à la faux de la Mort, comme chaque ivresse passée à la faucille de l'Amour, et que leurs instruments de meurtre ne sont, après tout, que leurs ailes.

L'Amour fauche avec son aile,
Avec son aile fauche la Mort.

Et Raymondin se retrouvait devant la petite tour, au pied du grand mur blanc ; l'horloge y bruissait encore, mais la nuit était presque venue, et Raymondin, écartant les orties étrangement poussées durant son rêve, reprenait le chemin de la ville et du vallon

JEAN LORRAIN.

PRESQUE UN COMBLE

Mme Furette.—Vous avez l'air bien occupée, ma bonne demoiselle.

Mlle Vieuxtemps.—Ne m'en parlez pas. Je fais tant de choses pour tant de gens que je n'ai le temps de faire rien pour personne.

SAGESSE DES NATIONS

Le mari vraiment sage ne dit jamais la veille ce qu'il veut avoir à déjeuner, se réservant ainsi le droit divin de trouver à redire sur ce qu'on lui servira.

DENTISTE INGÉNIEUR

Le dentiste X... a eu l'heureuse idée de placer un phonographe à côté de la chaise de torture, et pas une femme n'ose crier.

ÉVIDEMMENT

Gatien père.—Le *Réveil-Matin* annonce la mort d'un autre octogénaire.

Gatien fils.—Qu'est-ce que c'est des octogénaires !

Gatien père.—Ma foi, je n'en sais rien. Ce doit être toutofois des gens bien maladifs, car presque chaque fois qu'il en est question, ils sont morts ou mourants.

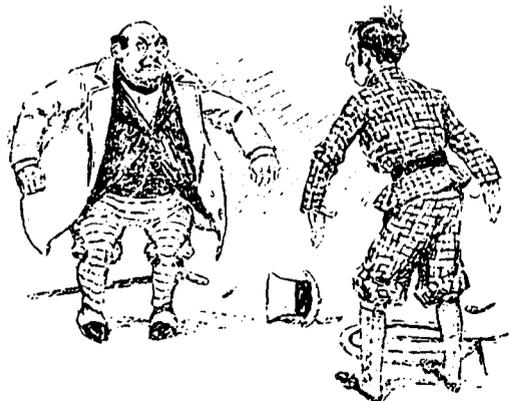
UN VRAI CITOYEN

Pat.—Callaghan a la réputation d'avoir le courage de ses convictions.

Tom.—Hum ! hum !

Pat.—Il n'hésite jamais à dire le prix de son vote.

LE SEXE FAIT LA DIFFÉRENCE — (Suite et fin)



VI



VII



VIII

POUDRE PARISIENNE POUR LES PIEDS

(En vente dans toutes les Pharmacies et les magasins de Chaussures ou par la maille sur réception de..... 25c)

GUÉRIT les Pieds BRULANTS, TENDRES, DÉMANGÉANTS, AMPHOLÉS, CIRVASSES, ENFLES, etc.
Agents : - ROWELL & BURY, 85 St-Jacques, Montreal.

UNE FAMEUSE FRICTION



Le client.—Qu'est-ce que cette eau noire qui me descend sur la figure? Ai-je vraiment la tête si sale que cela!

Le coiffeur.—Oh non, monsieur! ne vous inquiétez pas, c'est moi qui ai les mains sales!

UNE GRANDE DOULEUR

*Comme il rit de porter sa pauvre femme en terre
Et qu'on est d'honneur noire un jour d'enterrement,
Au prochain cabaret, il entre sans mystère :
Car les morts sont bien morts! C'est là son sentiment.*

*Il se prouve, en jurant, que la vie est sévère,
Et, vu que le bonheur ne dure qu'un moment,
Il regarde fuir mélancoliquement
Le tabac dans sa pipe et le vin dans son verre.*

*Deux voisins, ses amis, sont là-bas, chuchotant
Qu'il ne surviendra pas à la défunte, en tout
Qu'elle était au travail aussi brève que quatre.*

*Et lui, songe, les yeux d'une larme rougis,
Qu'il va rentrer ce soir, être mort au logis,
Bien chagrin de n'y plus trouver personne à battre.*

JOSEPHIN SOUTARY.

Le Prince de Bismarck et son Avoué

« Et le flot montait toujours! » Nous voulons dire qu'il paraît constamment en Allemagne des volumes nouveaux dont le chancelier de fer fait les frais. Pour peu que cela continue, — et il n'y a pas de raison pour que cela cesse, — la littérature bismarckienne sera bientôt le pendant germanique de la littérature napoléonienne. Il n'y a rien là, d'ailleurs, qui doive étonner. Bismarck a dominé son temps comme avait fait jadis Napoléon. Il est dans l'ordre qu'on écrive beaucoup sur les hommes qui ont accompli de grandes choses. C'est la revanche des gens de « l'esprit », des « intellectuels », si l'on veut, sur les gens d'action. Il arrive parfois que cet embarras de richesse constitue un gêne pour l'historien. En présence d'un si grand nombre de documents, il hésite, ne sachant auquel accorder sa confiance. En ce qui concerne Bismarck, l'historiographe n'éprouvera pas pareil embarras. Les témoins, dont les dépositions ont été jusqu'à ce jour publiées, s'accordent généralement sur les traits de caractère essentiels de l'ex-chancelier.

Les *Souvenirs* du conseiller secret de justice, Gustave de Wilmowski, nous montrent encore une fois le Bismarck connu. Cet ouvrage n'en est pas moins le plus important qui ait été publié sur ce sujet depuis longtemps. M. de Wilmowski servait d'avoué au prince. Le chancelier le consultait dans tous les cas embarrassants, et pour cela il le faisait venir à Varzin. Après ces conversations d'affaires, le prince, amorcé par son interlocuteur, se laissait aller à lui conter les souvenirs de sa carrière et à l'entretenir des choses de la politique. Il est intéressant de les suivre sur le second. La brutalité, l'impatience du prince de Bismarck sont illustrés une fois de plus dans ce livre par plusieurs exemples. « On a raconté, dit un jour le chancelier à M. de Wilmowski, que j'avais vivement apostrophé le roi de Prusse sur le champ de bataille de Königgratz, en pleine action, parce qu'il s'exposait trop aux projectiles ennemis. C'est vrai. J'ai agi en cette occasion avec un sans-gêne des plus inconstitutionnels. La témérité du souverain m'avait mis hors de moi. J'étais exaspéré. Je poussai alors mon cheval de son côté et j'enfonçai ma botte éperonnée dans le flanc de sa monture. Son cheval se cabra et prit le galop. Mais le roi m'avait vu!... Je m'élançai à sa rencontre et, cet acte inconsidéré ayant soulagé ma bile, je m'excusai. » Pour homme d'état qu'il fût, le prince de Bismarck n'en était pas moins surtout un homme. L'anecdote qui précède en témoigne. Ce qui le prouve encore, c'est une certaine façon qu'il avait de voir la paille dans l'œil du prochain et de s'aveugler sur la poutre plantée dans le sien. Cela était bien d'un simple mortel. Croirait-on que le prince de Bismarck reprochait dès 1867, à la

diplomatie française, de manquer de formes? Il est piquant d'entendre le hobereau de Varzin s'exprimer ainsi: « Depuis quatre-vingts ans, il n'y a plus chez les Français, même dans leurs manières, même dans leur ton, aucune civilisation. Il n'est pas rare de les entendre à table se gargariser en faisant le plus de bruit possible, de les voir tirer un cure-dents d'un étui, et s'en servir, tout en causant avec la maîtresse de la maison. Toutes les fois que j'ai rencontré en voyage des Français, je n'ai jamais laissé ma femme seule avec eux... Si pourtant, une fois... Mais il y avait un marin anglais dans la pièce. Je dis à ma femme: « Rapproche-toi de celui-là. Il a du goudron à sa manche. N'importe: c'est le seul gentleman de la société. » Le prince de Bismarck ne s'exprima pas toujours en termes aussi flatteurs sur le compte des Anglais. En mainte occasion, ils reçurent, aussi, un coup de patte. Mais c'est aux Russes que le chancelier vouait l'exécration la plus sincère. Il est impitoyable pour tout ce qui touche de près ou de loin à l'empire des tsars. Le prince de Bismarck était, en somme, un grand « haïsseur ». Son esprit restait hermétiquement fermé à ce qui n'était pas le génie germanique, et nulle corde ne vibrerait chez lui qui ne fût essentiellement allemande. Nous savions déjà cela avant de lire l'ouvrage de M. de Wilmowski; mais ce livre nous apporte de nouveaux et curieux témoignages de l'étroitesse d'esprit de cet homme de génie. Il n'estima et ne comprit jamais que la Prusse, ou plutôt ceux qui la représentaient à ses yeux, c'est-à-dire lui-même et ses amis.

CES MÉDECINS

Mme Lafrousse.—Toto, le médecin est-il venu pendant que j'étais sortie?
Toto.—Oui, m'man. Il a tâté mon poulx, examiné ma langue, branlé sa tête, dit que c'était un cas grave, laissé un bout de papier et promis de revenir avant ce soir.

Mme Lafrousse.—Grande Sainte Apolline! Mais c'est pour le bébé que je l'avais fait venir...

FAITES DONC DES COMPLIMENTS

Le mari.—Tu es toujours plus jolie de jour en jour...

L'épouse.—C'est ce que tu me dis depuis plusieurs années. J'étais donc bien laide au commencement.

CONDITIONNELLEMENT

On suppliait un nègre qui se mourait de pardonner à un autre nègre.

—C'est bon, dit-il enfin, si je meurs, je lui pardonne, mais si non, il faudra qu'il attrape ce que je lui ai promis.

UN COMPROMIS

Mathilde.—J'aimerais bien vous épouser, mais il m'en coûte de quitter ma place de modiste qui me rapporte \$10, par semaine.

Flanchou.—Alors ne la quittez pas. J'abandonnerai la mienne qui ne m'en donne que six.

LA RAISON

Quelque temps après être entré en fonctions dans un asile de fous, le chapelain vit venir à lui un des patients qui lui dit:

—Je vous aime mieux que ceux qui vous ont précédés.

—Pourquoi?

—Vous êtes plus comme nous.

INSOLENCE

Elle (minaudant).—M'aimeriez-vous autant si mes cheveux étaient d'une autre couleur?

Lui.—Je ne sais pas? Quelles autres couleurs avez-vous en réserve?

AMOUR D'ENFANT



Toto.—Grand'mère, donne-moi une mèche de tes cheveux?

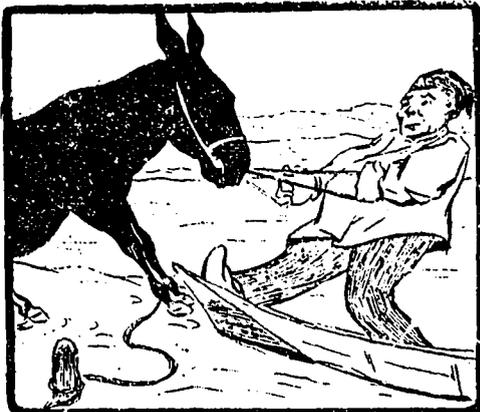
Grand'mère.—Ah! c'est gentil, et, mon enfant... et qu'en feras-tu?

Toto.—C'est pour remplacer la queue de mon cheval, que j'ai perdue.

UNE HISTOIRE SANS PAROLES



I



II

LE FOU

Comme je passais, avec mon ami Théodore et quelques autres vieux camarades, sur le boulevard des Italiens, nous rencontrâmes tout à coup cet excellent Florimond Poupette, celui que nous appelions familièrement "papa Florimond" tant c'était une bonne pâte d'homme, et, à mon grand étonnement, Théodore ne lui donna pas de coup de chapeau.

—Tu ne le salues plus ? demanda l'un de nous.

Théodore se pencha vers moi et, à voix basse, me glissa qu'ils étaient brouillés à mort, depuis trois mois.

—Tu lui auras fait encore quelque farce, grand misérable, suivant ta mauvaise habitude ?

—Oh ! une farce si petite, si minuscule vraiment que ce n'était pas la peine de s'en fâcher.

—Mais tu ne nous as jamais conté cela ! fimes-nous en chœur.

—Peut-être bien ! Que voulez-vous ? J'en ai tant fait et à tant de gens !

Mon ami Théodore était, en effet, le plus terrible farceur de France et de Navarre. C'était sa joie d'ahurir ses concitoyens et d'épouvanter son prochain. Il disait qu'il prenait ainsi sa revanche contre la vie.

—Et de quelle façon mystifias-tu papa Florimond ?

—De la façon la plus innocente du monde. Je l'avais fait simplement passer pour un fou !

—Pour fou ! clamâmes-nous ensemble, indignés...

—Mais ne serions-nous pas mieux, pour causer, attablés devant quelques vastes bocks ? ajouta Théodore en manière de parenthèse.

La parenthèse était fort juste et nous nous installâmes au premier café qui se présenta, celui où justement il y a une si jolie servante.

Quand la belle fille eut apporté tout un édifice de consommations des plus variées, Théodore bourra sa pipe, ajusta son faux col, se découvrit et commença :

—En ce temps-là, je me trouvais, l'âme vague, à errer mélancoliquement sur ce boulevard, aux environs du déjeuner. Une taverne, celle-là même où nous sommes, précisément, me tendait les bras, envoyant à mon odorat subtil les plus séduisants fumets.

—Étant seul avec mon désespoir, ce qui n'est guère mon habitude, je réfléchis longuement, puis je me décidai à entrer, ayant oui dire que Lise, la servante, possédait des yeux superbes.

—Messieurs, constatez plutôt.

—Nous constatâmes et nous nous inclinâmes, convaincus.

—Or, à peu près en même temps que moi, venait d'entrer Florimond Poupette en personne. Singulier hasard, n'est-ce pas ? Très expansif de ma nature, je m'apprétais à lui tourner quelques paroles de bienvenue, quand cet homme, messieurs, cet homme mal élevé ne daigna point m'apercevoir.

—J'étais pourtant de mise correcte et ma tenue était décente. Mystère !

—Peu flatté de ce dédain et le voyant s'installer à une petite table, en me tournant le dos carrément, je décidai qu'il payerait cela de belle façon...

—J'appelai Lise et, lui glissant une belle pièce blanche, je lui dis à l'oreille, une oreille qui est la plus rose du monde :



III



IV

presque avec son petit verre de chartreuse, il frappa un coup de poing sur la table, coup si violent que dans les soucoupes, les petites cuillères tremblèrent.

—Il s'était aperçu, en outre, que tout le monde le regardait.

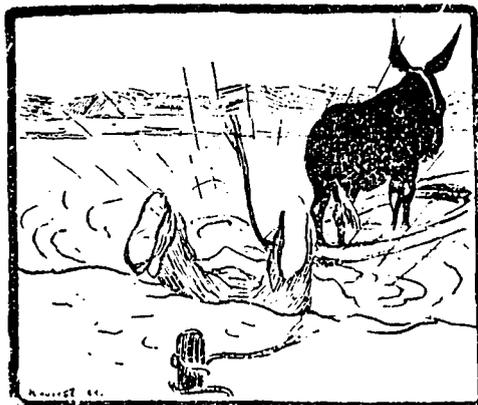
—L'addition ! gronda-t-il. Lise tourna les talons, soudain absorbée par le nettoyage d'une table déserte. Le patron s'engouffra dans sa cuisine et la patronne baissa le nez dans son registre. — La note, nom de Dieu ! reprit-il. Rien ne bougea. Ah ! ce fut un joli vacarme. Il apostropha ses voisins et traita Lise de drôlesse. Décidément, c'était la crise.

—Je jugeai bon de m'éclipser, laissant le prince royal en tête à tête avec cette addition qu'on ne voulait pas qu'il payât.

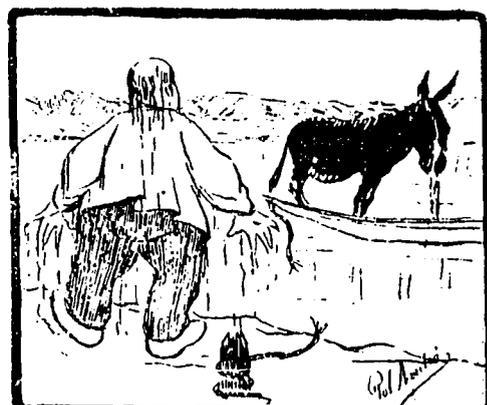
—Mais, au passage, je crois qu'il me reconnut et comprit. Nous ne nous saluons plus du tout depuis ce temps.

Et tandis que Théodore riait de son bon gros rire, au souvenir de cette mystification dont il avait été l'auteur, nous entendîmes un autre rire qui perlait en notes joyeuses.

C'était Lise qui avait tout entendu et se tordait, petite folle...



V



VI

—Vous voyez ce monsieur qui dine là bas... Eh bien ! ce monsieur est fou !

—Lise eut un sursaut.

—Ne craignez rien, jeune soubrette, il a la folie très douce, à condition toutefois qu'on ne le contrarie en rien. Je suis un ami de la famille, chargé de le surveiller et de le suivre discrètement partout, afin d'avertir ceux qui s'approchent et de ne pas le perdre de vue. Je vous recommande autant que possible de ne point lui parler : la moindre discussion amènerait des crises. Je payerai ce qu'il dépensera.

—Évitez surtout soigneusement de lui apporter sa note, quand il vous la réclamera : c'est ce moment-là qui est dangereux.

—J'ajouterai que c'est un très grand personnage, un prince de maison royale, qui est de passage à Paris. On ne saurait trop le ménager.

—Vous pensez si Lise fut intéressée par ce récit.

Elle s'empressa de le communiquer au patron, qui mit la patronne au courant.

—Cette respectable dame se dressa derrière ses piles de soucoupes pour voir la physionomie du malheureux prince fou qui dinait là. Elle craignait bien un peu la crise annoncée et se demandait si son établissement n'en souffrirait pas. Mais, comme c'était un honneur pour elle de recevoir un pareil hôte, elle donna des ordres sévères pour qu'on accomplît à la lettre ses prescriptions.

—Tout le restaurant bientôt fut prévenu. Les dineurs voisins, qui avaient entendu quelques bribes de ses paroles, regardaient "le fou" curieusement, et des marmitons venaient le considérer du pas de la porte.

—Un vieux professeur, mon voisin de la table, qui connaissait sans doute l'Almanach de Gotha, insinua qu'on avait peut-être affaire au prince régnant de Bavière.

—Pendant ce temps, papa Florimond dégustait un rosbif aux pommes. Mais il était énervé par cette servante qui s'obstinait à ne pas vouloir lui répondre et fixait sur lui des yeux égarés.

—Avec inquiétude il se tâta, rajusta sa cravate, s'assura des boutons de son gilet, craignant quelque oubli, dans sa mise, qui put le rendre ridicule. Moi, je le guignais du coin de l'œil et, ayant soldé, par avance, le prix de son déjeuner, soit 4 fr. 25, j'attendis l'heure décisive où il réclamerait sa note.

—Il était devenu furieux. Ayant avalé au galop un café qui l'avait brûlé et s'étant étranglé

avec son petit verre de chartreuse, il frappa un coup de poing sur la table, coup si violent que dans les soucoupes, les petites cuillères tremblèrent.

—Il s'était aperçu, en outre, que tout le monde le regardait.

—L'addition ! gronda-t-il. Lise tourna les talons, soudain absorbée par le nettoyage d'une table déserte. Le patron s'engouffra dans sa cuisine et la patronne baissa le nez dans son registre. — La note, nom de Dieu ! reprit-il. Rien ne bougea. Ah ! ce fut un joli vacarme. Il apostropha ses voisins et traita Lise de drôlesse. Décidément, c'était la crise.

—Je jugeai bon de m'éclipser, laissant le prince royal en tête à tête avec cette addition qu'on ne voulait pas qu'il payât.

—Mais, au passage, je crois qu'il me reconnut et comprit. Nous ne nous saluons plus du tout depuis ce temps.

Et tandis que Théodore riait de son bon gros rire, au souvenir de cette mystification dont il avait été l'auteur, nous entendîmes un autre rire qui perlait en notes joyeuses.

C'était Lise qui avait tout entendu et se tordait, petite folle...

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. — Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPEPSIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caire, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

BOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peut être employée avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

Les Filules O. T. O., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO., Montreal, P.Q.

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépot Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.**

A PARIS

— Impossible de jouer votre pièce, elle n'est même pas écrite en français! — Ça n'a pas d'importance au moment où il n'y a que des étrangers dans les théâtres.

PAS D'ENCEISE

Pourquoi laisser souffrir cet enfant de Enf. freuse coqueluche quand un peu de *Bonum Rhumal* le soulagerait? SS

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

Do première classe, garanties pour 15 ans, \$25
Machines à coudre à Louer
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
1686 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

Le Raisin de Corinthe, à petits grains mordorés, sans pépins, est désigné sous le nom de *Passoline*. Il est à remarquer que Corinthe en produit très peu et n'en a pas le commerce.

Il y a trois siècles, il fut apporté de Corinthe, qui appartenait alors aux Vénitiens, et il est surtout cultivé à Zante, dans les Iles Ioniennes et le Péloponèse (Morée)

L'Angleterre en fait une grande consommation pour son Plum-pudding. On en fabrique aussi un vin de liqueur très estimé, mais assez peu connu, qui s'expédie en Russie.

DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES,

En employant le

POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Blenry

A ce propos, saviez-vous qu'en certains salons très mondains une mode nouvelle est en train de naître: celle de fabriquer soi-même les bouquets qu'on envoyait naguère chercher chez la fleuriste?

La confection de la fleur artificielle est devenue un "ouvrage" d'agrément, et je sais plusieurs femmes charmantes qui y excellent. Disposer sur un coin de meuble une gerbe de roses en papier qui donnent, à deux pas, l'illusion de la fleur vraie, est devenu la plus élégante des coquetteries... On achète les pétales chez un papetier, les montures dans le premier magasin de nouveautés venu; et sous les doigts d'une femme artiste, cela donne d'extraordinaires résultats.

Jeunes Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" revêtu au moyen sûr et efficace. Envoyez sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.
Epouses The Regent Pharmaceutical Co., B. P. 1009, Montréal.

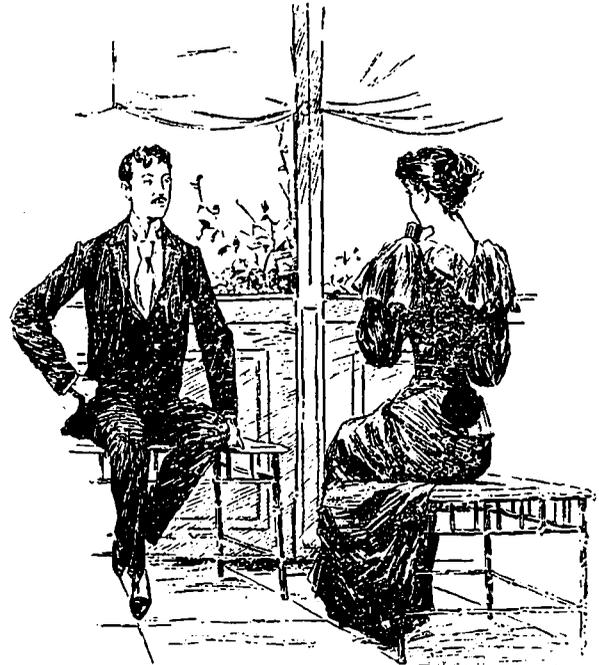
Before. After. Wood's Phosphodine,
The Great English Remedy.
Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry. Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1, six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address.
The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

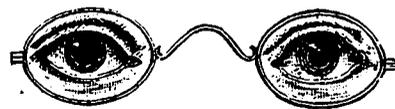
Le Coudrier est l'emblème du *Charme magique*, et il est aussi l'emblème de la *Réconciliation*.

C'est avec sa tige, à la fois souple et résistante, que les sorciers, les chercheurs de trésors et les trouveurs de sources faisaient leurs Baguettes divinatoires. Ils lui attribuaient la vertu magnétique de virer et de s'incliner sur le sol, aux endroits où filtraient des filets d'eau souterraine, et qui révélaient des métaux. La croyance à cette propriété du Coudrier remonte aux premières origines du monde.

AGUERRI



Geneviève. — Je me rappelle que vous aviez toujours grand'peur de mourir. Est-ce toujours la même chose?
Toby. — Oh! non; je suis marié depuis plus d'un an.



Institut d'Optique

... AMERICAIN ...

1856 Rue Sainte-Catherine, Montreal

(Coin rue Cadieux, 2e Porte à l'est.)

Seule maison à Montréal dans la FABRICATION de VERRES "Cristal de Roches, Diamants combinés", et de toutes couleurs pour Lunettes et Lorgnons, etc., taillés et ajustés à ordre et sur commande exclusivement, selon la FORCE de la VUE, guérissant les maladies d'Yeux, les inflammations de toutes SORTES, donnant l'ÉNERGIE et la VIGUEUR aux NERFS OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour bien VOIR de LOIN comme de PRES.
AVIS.—Tous nos merveilleux VERRES Optiques, Ophthalmiques, etc., sont importés des plus célèbres manufactures des Etats-Unis et d'Europe, et confectionnés à l'Institut par nos OPTICIENS SPECIALISTES pour la GUERISON D'YEUX.

Consultations et Examen de la Vue GRATIS.

Ouvert de 8 heures a.m. à 8 heures p.m. Le dimanche de 1 hre p.m. à 1 heures p.m.



2 dames recevront dans les salons privés les malades.

Toutes PRESCRIPTIONS d'OPTICULISTES seront SOIGNEUSEMENT employées.

NOTICE. — Nous sollicitons les CAS difficiles, désespérés et déjà abandonnés des Médecins de venir nous voir et d'essayer nos CÉLÈBRES VERRES d'Optiques, etc.
EN GARDE. — Si vous tenez à vos yeux, n'achetez jamais vos Lunettes ou Lorgnons des Pedlars, car les hôpitaux sont remplis de leurs victimes.

Pour les Jours de soif !

Un éventail vous rafraichira un moment et un verre de soda coloré de même, mais le Lime Juice de Stower vous rafraichit pour longtemps et fait disparaître la soif parce

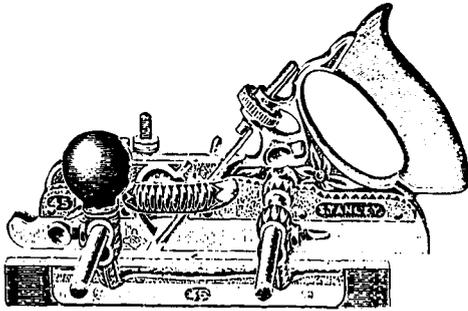
qu'il agit naturellement sur le système et rafraichit le sang qui est la source de toute chaleur.

Ayez soin que ce soit le Stower que vous vous procurez parce qu'il est absolument pur — le plus économique parce qu'il est de 50 p. c. plus fort que n'importe quel autre Lime Juice fabriqué — pas de goût aigre — se conserve parfaitement sous n'importe quel climat. *Vendu partout.*

Stower's Lime Juice

Les bons Outils font les bons Ouvriers

Et donnent aussi le goût du travail. Tout le monde connaît la qualité supérieure des Outils STANLEY. Assortiment complet acheté avant la hausse par



L. J. A. SURVEYER

6 Rue St-Laurent. Quincailler.

NOUVEAU PROCÉDÉ

Lxe.—Comme cela l'enlèvement en automobile de la bello Nina a raté.
Oxe.—Oui, le père avait caché la canistre à gazoline.

Notre Grande Vente de Liquidation d'Eté

Se continuera tout le mois de Juillet.

\$50,000 de beaux meubles pour être écoulés sans considération de ce qu'ils ont coûté. **Escomptes de 10 à 40 pour cent.**

78 modèles différents de magnifiques ameublements de Chambre à Coucher en Acajou, Erable piqué, Bouleau et en Chêne et une grand variété de Bureaux de toilette dépareillés, Chiffonniers et Table de toilette pour Dames.

55 Beaux ameublements de salon, 5, 4 et 3 morceaux avec décoration en feuilles d'Or, Dorure, Acajou solide et Bouleau. Quelques-uns magnifiquement incrustés de cuivre et de nacre. Morceaux dépareillés dans une variété infinie. Un assortiment immense de Berceuses et Chaises de fantaisie. Marchandises de toutes sortes en rotin.

Ameublements de salle à manger, nous avons l'assortiment le plus choisi qui ait jamais été exposé, en Chêne Flamand, Chêne Or et Acajou. Ceci est une occasion rare pour les **ACHETEURS AU COMP-TANT.** Ne la laissez pas passer inaperçue.

Marchandises emmagasinées jusqu'à ce qu'on en ait besoin.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 Rue CRAIG et 2442 Rue STE-CATHERINE.

Cook's Cotton Root Compound

Successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and Imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 3-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 gold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

L'orientalisme à l'Exposition. Dans la rue algérienne, un "indigène" procède au nettoyage de son échoppe.

Passo un visiteur, qui reconnaît l'Algérien, et l'interroge :

—Tu es tout seul ici ?

—Oui.

—Jo croyais que tu avais deux frères avec toi ?

L'Algérien sourit finement.

—C'est vrai, dit-il. Mais il y en a un qui est engagé au palais ottoman, et l'autre, là-bas... à côté... en Egypte.

Vos enfants

Mangez le pain et les gâteaux que vous faites. Faites attention au Soda dont vous consommez. Il vous fait un Soda pur, fort, toujours de force égale. C'est le

Dwight's Cow Brand

en paquets. Ce soda assure des gâteaux sains et digestes. Livre de cuisine gratis sur demande.



JOHN DWIGHT & CIE

84 Rue Yonge. TORONTO

PAS SI DIFFICILE



Colas.—Il y a quinze ans que je courtise votre fille et... et...

Mathurin.—Allons, lâche-le.

Colas.—Eh bien, je voudrais l'épouser.

Mathurin.—En voilà une grosse affaire à dire. On aurait pu croire que tu voulais avoir une rente ou quelque chose d'"inéquipollent".

"Intercolonial Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

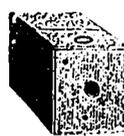
—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi".

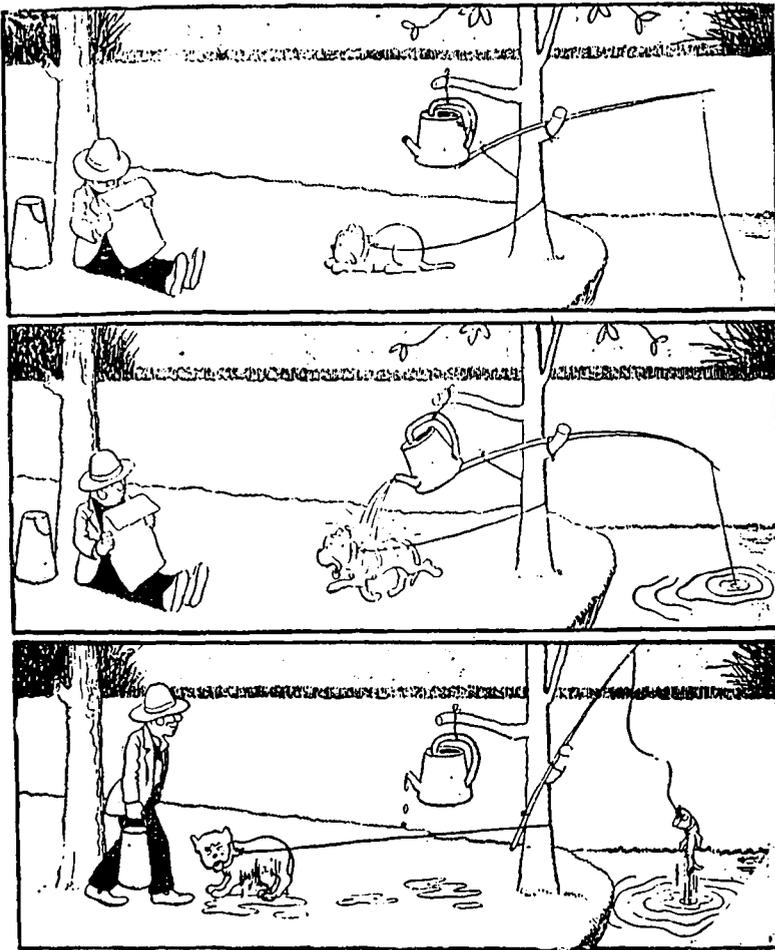
85 Rue St-Jacques, MONTREAL.



CAMERA GRATIS

Complètement gratuit et facile à faire. Prend un peu de temps de l'attente et de l'attente que je t'ai écrit que tu ne peux pas attendre seulement le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend le camera Yale, une boîte de plaques, un cache, un papier de "hypos", un cadre à imprimer, un plateau à développer, un papier de "developper", un tube de développement, un papier de papier argenté, un papier de papier rubis. Vous pouvez également le faire fonctionner avec des plaques positives ou négatives, et vous pouvez également le faire fonctionner en noir et blanc, et chaque chose est soigneusement expliquée dans un manuel de 100 pages. Envoyez votre adresse avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons le plaisir. Et quand vous le faites, envoyez-nous l'argent et nous vous le ferons par venir la camera tout frais payée. The Le Bon Company, 100 St-Jacques, Toronto.

LA DERNIÈRE MANIÈRE DE PÊCHER



SES YEUX

*Celle que j'aime a des yeux de rierge,
De l'or qui dort, de l'ombre qui luit :
On croirait voir la plume d'un vierge
Dans la chapelle où tremble la nuit.*

*On croirait voir un citrail mystique
Ou l'aube chaste allumer des fleurs,
Et qui promène aux murs du portique
Sa mosaïque aux vives couleurs.*

*Son regard d'ange délire les choses
D'une lueur qui les fait aimer :
L'air qu'il caresse est peuplé de roses
Ou mon amour se ricat parfumer.*

*Lorsqu'un reflet de sa longue plume
Daigne effleurer mon front abattu,
Je suis frémir au fond de mon âme
De la lumière et de la vertu.*

E. HARAU-COURT.

UN CAMBRIOLEUR A RENTE

Un cambrioleur qui a douze mille livres de rentes, voilà qui n'est pas ordinaire.

L'autre soir, des agents parisiens surprenaient deux individus en train de cambrioler une boutique : on conduit ces gaillards au poste, et l'un d'eux, très bien mis, raconte qu'il est rentier et que, s'il cambriole, c'est par goût.

On constate qu'il a dit vrai et que même, outre ses douze mille francs de rentes, il vient de faire un riche héritage qu'il n'a pas encore touché. C'est donc bien par vocation que cet individu va dévaliser les boutiques et cambrioler des appartements. D'ailleurs, et tout naturellement, il est chef de bande et laisse généreusement tous les gains à ses subalternes auxquels ils rend le service d'être, grâce à ses relations, un indicateur de premier ordre.

Voilà, certes, un beau cas psychologique, et il y a matière à philosopher sur un tel sujet.

On se plaignait déjà que la jeunesse pauvre, grâce à une mauvaise influence, fût une pépinière d'escarpes ou d'assassins. Mais cela s'expliquait encore par la misère et aussi par le dégoût du travail. Mais voici un jeune homme, riche, qui a le droit de ne rien faire si bon lui semble et qui va s'illiger le labeur du cambriolage ; car, enfin, il faut travailler dans cette partie. C'est un comble. Et, cependant, il y a dans ce goût d'aventures dangereuses une vague ressemblance avec l'héroïsme dévoyé. Si ce jeune homme, avide d'émotions et d'aventures, s'était engagé dans les commandos boers, il serait peut-être devenu un admirable capitaine. Quel hasard l'a mis en contact avec des cambrioleurs, ce serait intéressant à savoir. En tout cas, il y a là, pour un feuilletoniste, le point de départ d'un roman sensationnel.

Et voilà où l'on reconnaît que la fameuse loi de l'égalité est une pure fantaisie, en face de la nature qui crée des types parfaitement distincts les uns des autres. On a beau donner la même instruction, voire la même éducation aux individus d'une même génération, ils demeurent dissimilaires et n'ont aucun point de comparaison. Tel qui devient un très mauvais rond-de-cuir eût été un soldat admirable, et tel autre qui est devenu chef de bando eût fait un remarquable préfet de police. Mais presque personne n'est à sa vraie place. Je connais des poètes qui, au lieu d'écrire des vers, feraient bien de cirer des chaussures, et je sais un épicier qui possède un cerveau de philosophe.

Seulement personne, aujourd'hui, ne s'enquiert de cette vieille chose mystérieuse qui s'appelle la vocation. Les parents ne s'occupent point de cette question qui leur paraît oiseuse ; ils envoient leurs enfants à l'école où le maître, engoncé dans ses programmes, verse dans les âmes différentes la même liqueur fade et administrative. Le hasard décide ensuite quel sera le métier du jeune homme. Et c'est de la sorte que Louis XVI, pour citer un grand exemple, fut un roi malheureux au lieu d'être un brave serrurier.

Je sais bien que toute une école sociologique voudrait organiser la société sur les bases de la vocation, mais les chefs qui jugeront seront-ils aptes à deviner à quel fonction est destiné tel ou tel individu par la nature créatrice ? Et, d'ailleurs, qui acceptera jamais dans cet Eldorado futur, les fonctions de vidangeur par exemple !

COMBLE DE MALHEURS

La scène se passe dans le bureau d'administration d'une compagnie de gaz.

— Mon compte n'est pas ce qu'il aurait dû être.

— Le montant est de \$2.30. Combien était-ce le mois précédent ?

— Vous m'avez fait payer \$6.00.

— Vous êtes-vous plaint ?

— Non.

— Pourquoi ce compte-ci est-il si peu élevé ?

— Parce que ma maison a été inhabitée le mois dernier.

— Alors de quoi vous plaignez-vous ? Est-ce que le montant qu'on vous demande n'est pas réduit ?

— Oui, mais, fiche de fiche, j'avais parié \$10 que vous me chargeriez autant pour ce mois-ci que pour le précédent.

UNE RECETTE

Si vous voulez vivre heureux et prospère, vendez de la glace en été, du charbon en hiver, des grains de semences au printemps... et flânez en automne.

ENTRE AMIES

Julia.—Ne le dis à personne : Fred m'a mis hier cette bague au doigt.

Féline.—Elle est jolie, mais sois certaine qu'elle va te noircir la peau. C'est ce qu'elle m'a fait quand j'ai portée.

VÉRITÉ

Si chacun ne faisait que ce qu'il est capable de bien faire, la terre serait un endroit bien ennuyant et bien malheureux.

LA PREUVE

Le père.—Est-ce bien certain que toi et ta mère avez pensé à moi pendant mon absence ?

Toto.—Ce qu'il y a de plus certain, p'pa. Ainsi ce matin, à la table de l'hôtel, il y avait un homme qui tempêtait parce que le steak n'était pas à son goût, et maman a dit : "C'est si bien comme ton père."

QUESTION DE GOUT

POUR LES RECONNAÎTRE

L'aristocratie de l'argent ne fait que parler de ses... ancêtres et l'aristocratie de naissance vit au-delà de ses moyens.

???

Toto.—Je ne comprends pas cela.

La mère.—Quoi ?

Toto.—Avant son mariage tante Justine était une vieille fille, et maintenant que son mari est mort, c'est une jeune veuve.

BIEN JUIF

Le malfauteur.—La bourse ou la vie !

Goldstein.—Combien d'es-compte pour agent comptant ?

BONNE NOTE

D'éruditeur.—Avez-vous une idée de ce que vaut votre mari ?

Madame.—Non, mais je sais fort bien que je ne le donnerais pas pour \$20,000.



Emma.—Aimerais-tu être métamorphosée en oie ?

Nelly.—Non ; je préférerais une autre sorte de bête, un homme, par exemple.

MODES PARISIENNES



TOQUET ARLANE pour jeunes femmes et jeunes filles. La forme est entièrement en paille cousue à la main ; une jolie branche de fleurs orne la passe ; sur le côté, un nœud magnifique, laitonné, en belle taffetaline piquée, achève le cachet tout particulier de cette ravissante coiffure. La forme est noire, crème, or ou gris clair avec taffetaline en toutes nuances au choix. Ce même toquet se fait également en marine avec taffetaline crème ou ciel ; Nil avec taffetaline crème ou noire ; rose corail, grenat ou groseille avec taffetaline noire, rose, groseille, grenat ou crème ; héliotrope, mauve ou violet avec taffetaline assortie, noire, paille ou crème. Fleurs : lilas, églantine rose, violettes mauves ou blanches, mimosa, coucous jaunes, rouges ou violets, bruyère rose ou blanche, bleuets, mugnets, marguerites.

RENARDS CAPTIFS

Il est assez rare qu'on apprivoise le renard, pourtant, il se domestique sans peine, et comme tous les animaux que l'on observe de près et avec qui on vit, il se montre amusant et intéressant. C'est ainsi qu'un observateur relatait dernièrement dans un recueil anglais au sujet d'un trio de renards qu'il a conservés longtemps, des faits curieux que la *Revue rose* a fort bien résumés et que voici :

Les trois renards avaient été pris, tout jeunes, au nid. Durant l'été, ils vivaient dans un jardin, attachés à une chaîne légère, pourvus d'un terrier artificiel consistant essentiellement en une barrique enfouie sous le sol. La première année, ils avaient été installés sous un cerisier, mais on dut les déplacer : ils consommaient une telle quantité de cerises tombées qu'ils se rendaient malades. Le renard, semble en effet, avoir une grande prédilection pour le fruit en général ; en cela il se distingue nettement du chien, son cousin qui n'en mange que par exception. Ces renards dévoraient aussi des quantités prodigieuses de groseilles à maquereau, et tout le monde connaît la passion désordonnée de leur espèce pour le raisin.

En fait de chair, ces renards captifs aimaient tout particulièrement celle du rat, du rat faisandé surtout. Le rat mort, qui a été mis à "se faire" en terre et conservé pendant deux ou trois jours, par temps chaud, acquiert un fumet qui le rend délectable au goût des renards. Une singulière manie qu'avaient les trois captifs consistait en ce qu'ils changeaient sans cesse l'emplacement de leur garde-manger ; après avoir laissé quelque temps leur rat dans le trou, recouvert d'un peu de terre, ils le déterraient et l'ensevelissaient dans une autre cachette. Ils consommaient aussi des insectes de grosse taille, comme les hannetons. Dans la chasse au rat, ils faisaient preuve d'une grande dextérité.

De ces trois renards l'un était une femelle qui, à chaque printemps, mettait au jour une portée comprenant de six à huit jeunes, et c'était toujours une période fort critique. Il fallait, en effet, ne point déranger le nid, sans quoi la mère détruisait aussitôt toute la progéniture. Et il n'était pas besoin d'une intervention matérielle pour provoquer ce résultat ; si l'homme qui était chargé de porter leur nourriture aux renards avait seulement l'indiscrétion de s'arrêter devant le trou où se trouvaient les jeunes et de regarder à l'intérieur, la mère les supprimait sans retard. Les furets ont la même coutume, et, pour élever les furets et renards en captivité, il est indispensable de respecter absolument les manies de la mère.

Au reste, les petits de la captive s'élevaient fort bien et jouaient entre eux et avec de jeunes chiens, avec beaucoup de grâce et de vivacité.

Sur les trois renards adultes, il arrivait généralement à l'un ou à l'autre de s'échapper une fois l'an, à peu près ; profitant de quelque imperfection de la clôture, il prenait la clef des champs. Les voisins se plaignaient bien

vito ; car aussitôt on découvrait ça et là de petits tertres en terre fraîchement romuée d'où sortait le bout d'une patte ou d'une aile de volaille ; et souvent ce même tertre recouvrait trois ou quatre dépouilles.

Après quelques jours de pérégrinations et de déprédations dans les environs, le fugitif revenait toujours au bercail — ou à la prison — et rejoignait ses compagnons. Un seul d'entre eux ne revint jamais : c'était un des mâles, et il était de disposition particulièrement morose et sauvage ; la domestication ne lui avait pas conféré l'aménité du caractère. Ce renard s'échappa définitivement après sept ans de vie en captivité. Ses deux compagnons étaient très apprivoisés et familiers ; ils venaient fouiller dans les poches des visiteurs pour y trouver des friandises et se promenaient, en laisse, avec grand plaisir.

CHEZ LES CANNIBALES

Le chef.—Voici un journal qui annonce qu'il y avait 10,000 personnes à Ladysmith et rien à manger.

Le lieutenant.—Comment ! dix mille personnes et rien à manger ! Il y a quelque chose là dedans que je ne sais pas.

STATISTIQUE INCOMPLÈTE

On a calculé que deux millions d'oiseaux sont tués annuellement afin de procurer les ornements nécessaires aux chapeaux des dames, mais on ignore encore le nombre de queues de chevaux qui sont coupées pour la confection des faux chignons.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 860.—Le genre "Empire" est aussi populaire de nos jours qu'à l'époque où il fut créé. Cette robe est en taffetas de soie vorte à petits ronds avec yoke, revers et devant en soie de Chine. On peut aussi employer des cotonnades et des lainages. Revers, yoko et collet portent des bandes d'insertion écrue. Un nœud forme la réunion des extrémités du revers. La robe est sur doublure ajustée boutonnée sur le devant invisiblement. Pas de couture au dos ; la manche en a deux.

3 verges, 30 pouces de largeur, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 860 est coupé en dimensions de 32 à 44 pouces mesure de buste.

No 860.—Robe Empire.



NO. 860
LADIES' WRAPPER

No 877.—Corsage chemisette.



NO. 877 LADIES'
SHIRT WAIST.

No 877.—C'est un corsage simple, avec un simple ornement fourni par une bande d'insertion piquée posée en courbe. Le collet et la bande du devant doivent correspondre à la bande transversale. On doit adopter de préférence les flanelles et les cotonnades pesantes quand on ne met pas de doublure. Mais employez une étoffe transparente si vous adoptez une doublure en soie. Collet droit et manches de quelque ampleur.

3 verges, 37 pouces de largeur, avec 3 verges $\frac{1}{2}$ d'insertion suffiront pour personne de taille moyenne.

No 877 est coupé en dimensions de 32 à 42 pouces mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 1 centime chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

MÊME SUJET, TON DIFFÉRENT



Elle (assise dans l'herbe).—Voici mon bien aimé. Par un temps pareil, je suis sûre de le retenir longtemps près de moi.

Lui. Pas de chance ! Voilà bien ma vieille fille là-bas... Et dire que pour l'amour de ses écus je vais être obligé de lui faire la cour par un temps pareil...

MOSAÏQUE

On a souvent montré la résistance des animaux au froid, en rapportant des expériences où des poissons étaient revenus à la vie, après avoir été congelés au point de devenir cassants et durs comme un vrai bloc de glace.

Mais il n'en est pas ainsi de tous les poissons : il y en a qui sont réellement frileux, et c'est là un détail important à connaître pour ceux qui ont un aquarium ou un vivier. La tanche, le gardon, le goujon sont de ce nombre ; ils ne se trouvent bien que si l'eau où ils nagent est à une température d'au moins 5, et il semble qu'ils ne peuvent plus continuer à vivre si cette eau descend à 2°, ce qui n'est pourtant pas encore glacial.

* * *

Dans les pays neufs, les indigènes n'hésitent point à abattre les poteaux télégraphiques pour en utiliser le bois, et ils recueillent soigneusement les fils pour les usages les plus divers. Les animaux eux aussi savent parfaitement tirer parti du télégraphe ou du moins des poteaux et des lignes télégraphiques.

La *renne* du Natal suspend son nid aux fils, afin de mettre ses œufs et ses petits à l'abri des attaques des serpents. Les abeilles maçonnent souvent de bons godets des isolateurs pour s'en faire une habitation. L'oiseau du Mexique qui se nomme le *météorpe* pratique au bas du poteau un trou assez grand pour y loger toute sa famille, et plus haut, il installe un observatoire avec des orifices creusés un peu dans toutes les directions, afin de surveiller les différents points de l'horizon ; enfin, à un étage supérieur, il sait aménager une multitude d'alvéoles qui sont ses greniers.

* * *

Les dégâts que cause la mer par les tempêtes qui ravagent les côtes, disent assez sa violence ; mais il est curieux de chercher à se rendre compte effectivement de ce qu'on pourrait appeler la force de la lame qui vient se briser sur une jetée, une digue, etc. L'ingénieur Thomas Stevenson a installé, sur certains points du littoral, des dynamomètres qui lui ont permis de mesurer réellement, de peser cette violence, et il est arrivé à des chiffres éloquentes. La mer en furie, frappant une surface d'un mètre carré, y exerce un poids de 30 à 31 milliers de kilos : c'est comme si, sur cette surface pourtant bien restreinte, on laissait tomber une masse énorme pesant jusqu'à 31 tonnes !

Allez donc vous étonner ensuite que les monstrueux blocs de béton qui composent certaines digues soient constamment bouleversés et même enlevés pendant la saison hivernale !

* * *

On sait que la télégraphie sans fil présente le grave inconvénient de ne pas assurer le secret des communications transmises, car tout appareil récepteur placé dans la zone d'action des ondes électriques émises par l'appareil transmetteur peut être influencé par ces dernières et, par conséquent, intercepter les messages télégraphiques.

M. Tommasi vient de présenter un dispositif qui empêche qu'un message lancé par l'appareil transmetteur d'un poste télégraphique puisse être déchiffré par un appareil récepteur placé en un point intermédiaire.

Ce dispositif est basé sur ce fait que la distance à laquelle les ondes électriques peuvent parvenir, varie suivant que les sphères métalliques qui constituent "l'oscillateur" du poste de départ se trouvent plus ou moins rapprochées l'une de l'autre, et que, par suite, l'étincelle d'oscillation a une longueur plus ou moins grande. En faisant varier cette longueur, on pourra donc régler, d'une manière assez précise, la distance que les ondes électriques auront à franchir pour atteindre le poste d'arrivée.

Ceci posé, M. Tommasi établit au poste de départ un second transmetteur, combiné avec le premier, mais disposé pour que sa zone d'action s'étende sur une distance légèrement inférieure à celle pour laquelle le premier transmetteur est réglé. Alors, en même temps qu'il envoie par le premier transmetteur la dépêche destinée au poste d'arrivée, il lance, au hasard, par le second, des émissions longues ou brèves qui se confondent avec celles du premier dans tout l'espace placé dans la zone d'action de ce second transmetteur.

Il en résulte que tout appareil intermédiaire avec lequel on chercherait à surprendre le message envoyé, ne recueillerait qu'une confusion de points et de traits sans aucune signification ; tandis que le poste d'arrivée situé au-delà de la zone d'influence du second transmetteur, recevra seulement les ondes émises par le premier, c'est-à-dire la dépêche parfaitement claire.

Ce dispositif constitue donc en faveur des ondes de transmission de la dépêche, une enveloppe de sûreté qui règne sur tout leur parcours et dont elles émergent seules à l'extrémité pour aller s'enregistrer sur le récepteur du poste d'arrivée.

Il va sans dire, cependant, que tout autre poste situé exactement à la même distance du poste de départ pourra recevoir la même dépêche.

OMNIBUS.

BAIN DE L'ILE

Qu'on aille une fois aux intéressantes courses organisées par le Club de Natation de l'île Sainte-Hélène. On sera assuré de quelques heures de vif intérêt et quelquefois aussi de franc amusement. Ces courses sont organisées de main de maître.

PARC SOMMER

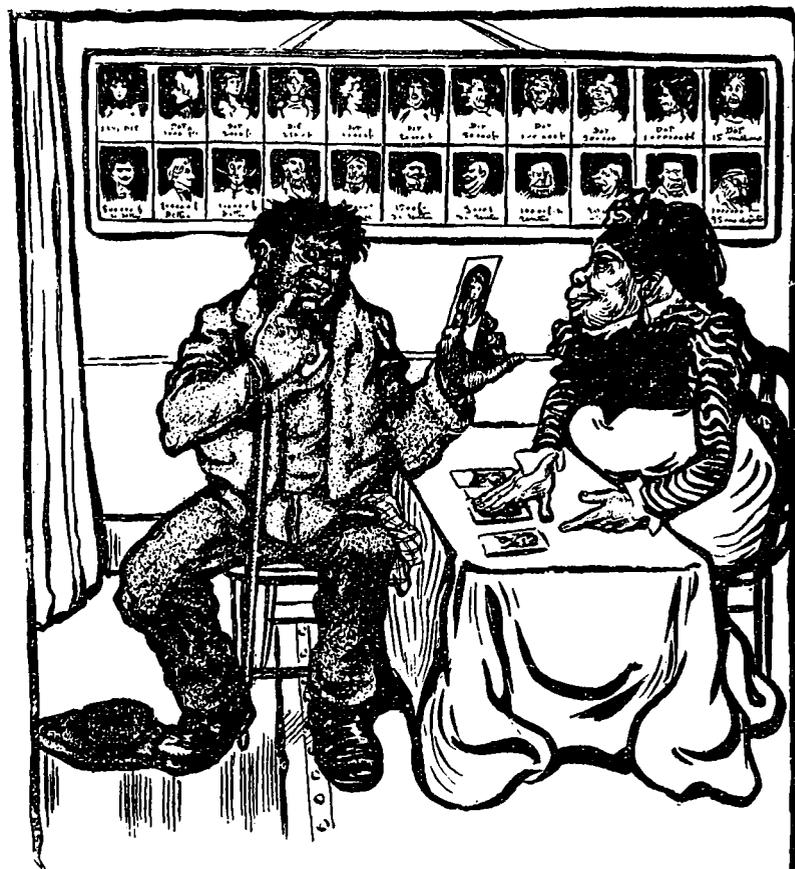
Grâce à l'activité de leurs agents à l'étranger, les directeurs de ce Parc pourront nous offrir cette semaine plusieurs spécialités que se disputaient les plus grands "summer resorts" américains. Cette bonne nouvelle sera bien accueillie, nous n'en doutons aucunement. Quant à la partie musicale, elle est comme toujours une attraction de premier ordre.

KLONDIKE MUSIC HALL.

Vif succès et grande affluence à ce théâtre la semaine dernière. De nombreux artistes en tous genres ont chaque jour tenu en grande gaieté des centaines de personnes confortablement assises et dégustant des consommations de premier ordre. M. Bleau, le directeur artistique, a chanté avec le brio et l'entrain qu'on lui connaît des choses originales et absolument renversantes ; Mlle Valti, une véritable étoile, a reçu des ovations et des rappels nombreux, ainsi que l'excellent Cartal. Bref, il nous faudrait nommer tous ceux qui étaient sur le programme, car la troupe de ce théâtre est admirablement constituée. Nous invitons très sérieusement nos lecteurs à assister à une représentation à titre d'essai ; après quoi ils deviendront assurément des habitués.

La mort est une grande rature passée sur la vie.—BOSSUET.

AGENCE DE MARIAGE



La directrice.—Voilà ce que vous devriez prendre... une jolie blonde... des yeux bleus.

Fouchtrin.—Bougrin, ben chûr qu'elle me plairait, mais des cheveux blonds, des yeux bleus, pour un charbonnier ch'est ben chalissant !...

LA SIMILITUDE



La mère.—Je me demande comment tu peux avaler une bouchée de plus.
Toto.—Je crois quasiment que je suis comme les combines : plus j'empilfro, plus j'en veux.

LES DOMINOS

On jouait autrefois à ce jeu dans les couvents, et le moine qui posait le dernier dé avait l'habitude de dire : *Domino gratias*, Merci, mon Dieu, d'où, par abréviation, *Domino*, mot final qui donna son nom au jeu.

Comme origine, on pourrait y trouver aussi l'analogie du *Domino*, en chène et en ivoire, avec le Camail noir doublé de blanc des anciens chanoines, d'où est venu le *Domino*, costume de Bal masqué.

Dans un petit poème sur le *Domino*, Méry rappelle son origine religieuse :

Le Domino nous vient de là, ce jeu charmant,
Au Seigneur délié par un moine allemand,
Qui, pour faire excuser son absence à Matines,
Prononçait en jouant trois syllabes latines.

Jean Bénédit, de Marseille, était un original passionné pour ce jeu favori. Par son testament, il exprima la volonté qu'on mit un *Double-Sic* dans son cercueil. Son poème didactique sur le *Domino*, publié à la fin du dix-huitième siècle, est d'une bonne facture, comme on peut en juger par ces extraits :

Abandonnez votre jeu franchement
Pour soutenir celui de votre homme, au moment
Où vous apercevrez qu'il a le plus de chance,
Baissez-vous avant lui même deux dés d'avance.

A ces conseils expérimentés, Bénédit en joint d'autres qui montrent sa sympathie pour le Double-blanc :

Vouloir du double-blanc supprimer la présence,
C'est commettre vraiment un acte de démence.

Puis viennent les noms des plus habiles joueurs de dominos marseillais :

Pour les résumer tous ici dans un seul nom,
La vérité m'oblige à désigner Brémont,
Boulangier par état, pompier par circonstance,
Lequel, du Domino reculant la science,
Pendant vingt ans au moins, chaque jour chez Briffaut,
A la table d'honneur ne fit jamais défaut.

Bénédit raconte aussi les péripéties d'une partie de dominos, perdue par lui-même :

Après avoir perdu dans la partie à quatre,
Avec mon partenaire il fallut me débattre.
Il pose le double as, je boude : il met un trois,
Je boude de relief. Alors prenant, je crois,
Un blanc, dont il avait un nombre confortable,
Il le place aussitôt au milieu de la table.
O malheur ! point de blanc, point de trois et point d'as.
Surpris et dépité, je poussais hélas !
A fendre le plafond, lorsque mon adversaire,
Doucement animé d'un sentiment contraire,
Ferme net et, coupant mon jeu sur tous les points,
Je resto avec sept dés et soixante-huit points.

L'Album des Dominotiers, imprimé en 1848 à 70 exemplaire, est de Henri Berthoud pour le texte et de Dantan Jeune pour les dessins.

L'Album débute par une *Épître* en vers de Jousserandot, Vaudevilliste, célébrant la victoire du Domino sur les Cartes.

LE DOMINO. *Épître* à Dantan Jeune et à Berthoud.

Impie est celui qui méprise
Le jeu sacré du Domino ;
Pour moi, je dis avec l'Église :
Benedicamus Domino.

UN HOMME D'ÉTAT.

Jousserandot était sans doute un collaborateur du *Charivari*, dont les trois principaux rédacteurs, Clément Caraguel, Taxilo Delord et Louis Huare, prenaient le titre d'*Hommes d'Etat* du *Charivari*.

L'*Épître* commence ainsi :

Je chante dans mes vers ces joueurs valeureux
Qui, par leurs longs efforts, leurs calculs glorieux,
Émules des savants dont s'honore la France,
Du jeu de Dominos firent une science.

Et plus loin :

Domino ! je te dis le roi de tous les jeux.
Que de combinaisons, de calculs merveilleux,
Et qu'il faut de sang-froid, de travail, de génie,
Pour fondre la pratique avec la théorie.

L'Album renferme les Portraits-Chargés des membres de la Société des Dominotiers, accompagnés de vers charivariques sur chacun d'eux, sans en excepter l'auteur.

Cette Société a réuni plusieurs célébrités de l'époque autour de ses tables de marbre, Louis Huart, Alphonso Karr, l'auteur des *Guêpes*, Duprez, de l'Opéra, Robert-Houdin, Gérard, le *Tueur de Lions*, etc.

Jusqu'à 1870, il y eut, au Café de Mulhouse, une Table de Domino à Quatre, où n'étaient admis que les joueurs impeccables, l'*Académie du Domino*.

PAUVRE FEMME !

X.

Ère voisine.—Mme Fabien est bien malheureuse.

Ère voisine.—Je ne vois pas ce qu'elle peut avoir.

Ère voisine.—Son mari est si bon qu'elle craint toujours qu'il cesse de l'être.

LA PLUS GRANDE FLEUR DU MONDE

La plus grande fleur du monde était la *Victoria Regina*, surnommée le *Grand Lys d'eau*, plante aquatique de proportions gigantesques, dont les fleurs ont un diamètre de 30 à 35 centimètres, et les feuilles, de forme ronde, de 1 à 2 mètres de diamètre. Elle croît dans les grands fleuves du Brésil et de la Guyane. Ses graines rôties, comme celles du Maïs, sont bonnes à manger. On est parvenu à l'acclimater en Europe, et à la faire fleurir dans des aquariums chauffés à 30 degrés.

Le *Rafflesia Arnoldi*, découvert en 1832, dans l'île de Sumatra, par le Docteur J. Arnold, est d'une dimension double et même triple, de 80 centimètres à plus d'un mètre de diamètre. La coupe de la fleur peut contenir douze pintes et pèse quinze livres environ.

Cette plante parasite est absolument privée de feuilles et exhale une odeur fétide, contraste tout à l'avantage de sa rivale, aux feuilles largement étendues comme celles du Nénuphar, et au parfum délicieux qui embaume l'air autour d'elle.

Une Foule de Préparations...

sont annoncées et offertes en vente, et plusieurs d'entre elles possèdent de précieuses propriétés,

MAIS

Abbey's Effervescent Salt

EST

LA PRÉPARATION MÉDICINALE LA PLUS UTILE.

Quand on le prend d'après les directions, il guérit : Excès de bile, constipation, indigestion, et tout le cortège de maux qui les accompagne, d'une manière naturelle et sans produire de mauvais effets. Abbey's est une préparation moderne scientifique composée par des chimistes experts d'après la formule d'origine anglaise.

Il est agréable au goût, agit doucement, sédatif pour l'estomac, et stimulant pour le foie et les organes digestifs.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. . . EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 60c la bouteille.

LA LIMITE



Aux "marbres" elle avait gagné ; aux barres elle avait battu le meilleur ; au moins elle avait été numéro un ; mais quand ces vilains garnements en vinrent aux somersaults et autres passe-temps de ce genre, elle... elle... elle ne joua plus, voilà tout.

DEVANT UN DÉBRIS DE STATUE

*Dans la cour d'un Musée, errant sous les portiques,
Mes yeux papillonnaient sur ces objets divers,
Et mon esprit, parmi les reliques antiques,
Cherchait un idéal sujet à mettre en vers.*

*Soudain, mon oeil surprit, sous quelques rameaux verts,
A l'ombre d'un massif aux ombres idylliques,
Un trou de marbre blanc qui gisait au travers
Du sentier que suivraient mes pas mélancoliques.*

*Ce n'était qu'un débris de pierre émasculé,
On l'artiste avait fait pourtant vibrer son âme.
Seul survivait encor, de l'œuvre, un bras de femme,*

*Mais si ferme et si tendre, en son pur modelé.
Cette ruine alors m'apparut noble et belle.
L'art n'avait-il pas mis son empreinte nouvelle !*

MICHEL BOCROS.

Causerie sur les Bébés

LE SOMMEIL.

Bébé dort trop, dites-vous ? A l'instant, je viens de quitter une mère désolée qui trouve que le sien ne dort pas assez ; d'après cette coïncidence, constatons, madame, qu'une maman sans soucis est un personnage très difficile à rencontrer. Cependant, je m'empresse de vous dire que, contrairement à vous, cette maman-là avait raison de s'inquiéter et de demander des conseils, car durant les trois semaines qui suivent leur naissance, les enfants bien portants doivent dormir et manger, dormir surtout. L'organisme humain est un véritable chef-d'œuvre, seulement ébauché dans le sein maternel et son développement normal exige un repos complet ; c'est pour cette raison que la nature a refusé à l'espèce humaine, la faculté de marcher et de courir dès sa naissance, faculté accordée à certaines espèces animales.

L'homme, le roi de la création, est celui de tous les animaux qui dort le plus dans les premiers temps de la vie et c'est aussi l'être le plus délicat, le plus fragile, ne possédant qu'à un très petit degré l'instinct de la conservation.

Le sujet de votre inquiétude devrait donc plutôt vous satisfaire, car il est une preuve que bébé est bien portant.

Si mon enfant dort plus de deux heures, dois-je le réveiller pour sa tétée ?

Je connais bon nombre de médecins qui vous répondraient oui ; mon opinion comme mère de famille ayant élevé ses enfants est que je considère cette façon de faire comme barbare. J'ai toujours respecté le sommeil des miens. Soyez sans inquiétude, votre bébé ne souffre pas de la faim pendant son sommeil ; surveillez seulement le début de son réveil et dès qu'il commence à s'agiter, à pousser de petits cris d'appel, bien vite, répondez-lui en lui donnant le sein. Vous pourriez, sans cette précaution, assister à une véritable scène de rage, il est vrai que cette colère est facile à calmer par l'allaitement.

Souvent les nouveau-nés prennent la nuit pour le jour ; il suffit, pour remédier à cet état, de les tenir éveillés pendant un jour ou deux.

Le manque de repos indique une mauvaise digestion ou une nourriture insuffisante et l'on voit alors, bon nombre de nourrices, voire même des mères de famille, faire absorber à ces petits êtres des narcotiques. Bien des enfants succombent à l'administration de ces dangereux remèdes.

Dans d'autres cas, le retard de sommeil vient d'une maladie ou du froid. Je vous l'ai déjà dit, le nouveau-né n'a que la chaleur qu'on lui donne ; il suffirait bien souvent de placer dans son berceau un cruchon d'eau chaude pour le voir se calmer et s'endormir aussitôt. Les nourrices le savent par expérience, mais, pour s'éviter un peu de peines, elles préfèrent placer l'enfant dans leur lit ; imprudence très grande car elles peuvent l'étouffer. Les journaux de la semaine passée ont relaté un cas de ce genre.

En ma qualité de correspondante du journal *La Mère et l'Enfant* ou

journal des mamans, j'ai tenu à voir les parents et, d'après notre conversation, j'en conclus que cet événement a été grossi par les voisins qui ont influencé la presse. Cet enfant est mort étouffé, il est vrai, mais par une bronchite capillaire. Je crois fort que le plus coupable est le pharmacien qui a délivré une potion, sans donner le conseil d'appeler un docteur.

— C'est donc aussi dangereux que cela une bronchite capillaire ?

— Mon Dieu, madame, cette maladie est cousine germaine du croup. Du reste, voyez quelle coïncidence : le jour même de la mort de ce bébé, son frère aîné, âgé de cinq ans, rentrait à la Charité avec le croup. Tout porte à croire que ces pauvres gens ne m'ont pas induite en erreur, en me disant que leur enfant, malade depuis quelques jours, avait seulement refusé le sein, la nuit de sa mort, et qu'au matin, ils l'avaient trouvé étouffé dans son berceau. D'ailleurs, je les ai trouvés affaiblis par le malheur qui les accable et ils me font l'effet d'être de très honnêtes personnes.

— Vont-ils être inquiétés ?

— Ils n'en savent rien eux-mêmes. D'après la plainte déposée par un voisin, il y a eu une descente de police et ils ont été obligés de faire de pressantes démarches. Espérons toutefois qu'ils ne seront pas inquiétés, car s'ils ont commis une grave négligence en n'appelant pas le docteur, lors de la maladie de leur enfant, ils expient cruellement leur faute, à cette heure.

Vous me demandiez, il y a un instant, s'il n'y avait pas d'inconvénient à bercer votre enfant. Il y en a un très grand, ces secousses ont une influence néfaste sur l'organisation du cerveau et changent le rythme du mouvement naturel de l'économie. De là un grand trouble dans les viscères, des vomissements bilieux peuvent en être la suite.

Déjà, du temps de Gallien, médecin du 11^e siècle, cet usage avait été aboli.

Prenons donc, pour endormir nos bébés, la manière des Grecs qui employaient de douces chansons, de tendres mélodies.

Si j'étais musicienne, je vous assure, madame, que je ne dédaignerais pas de composer un recueil de mélodies où chaque enfant ferait son choix ; car tel air doux plaît à celui-ci, tandis qu'un autre plus animé plaît à celui-là. L'éducation de nos sens y gagnerait et la maman puiserait, en cette observation, des notions sur le caractère et le penchant de son enfant.

Newton a été plus loin, il prétend que les sept tons de la lumière ont entre eux des rapports numériques avec les sept tons de la musique, c'est-à-dire qu'au réveil on pourrait donner aux yeux de l'enfant l'accord des couleurs.

En France, les quelques auteurs qui traitent de l'éducation, probablement prenant exemple sur nos bébés, dorment un peu trop. Espérons, cependant, que cette grande question recevra dans l'avenir son plein développement.

P. DUCARRE-COGNARD.

UN JEUNE HOMME D'AVENIR

Un jeune garçon de la campagne avait été placé par ses parents chez un épicier de la ville. Au bout de quelques semaines, sa mère écrivit à l'épicier pour savoir comment son garçon se comportait et où il couchait la nuit. L'épicier répondit par une lettre qui se terminait ainsi :

"Votre garçon dort le jour au magasin ; mais je ne sais pas où la nuit."

ENTRE GENS DE THÉÂTRE

Le gérant.—Le public est difficile. On ne sait jamais ce qu'il veut.

Le caissier.—Oh ! ce n'est pas si difficile que cela à savoir. Neuf fois sur dix, il veut ravoir son argent.

UNE PROPOSITION

Monsieur.—Oui, ma chérie, j'ai eu autrefois des amours ; mais ne scrutons pas le passé.

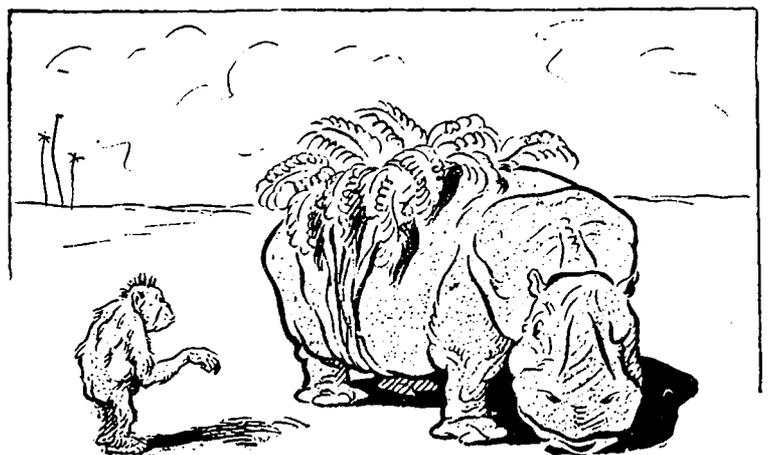
Madame.—Parfait, mais à la condition de ne pas scruter l'avenir.

ACCUEILLI SUR LA MAIN

Le poète.—Je désirerais que vous missiez ces vers...

Le rédacteur (irascible).—Mettez-les vous-même, voici le panier.

DÉGUISEMENT



Le singe.—Dites-moi donc pourquoi ces plumes sur votre dos ?

Le duo Hippopotamus.—Comme je voyage incognito, je désire être pris pour un autruche.

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'emploi d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez réglée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré: dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Une Recette par Semaine

PIQURES D'AGUILLES

Mesdames, vous qui occupez vos loisirs à faire de la tapisserie avec des laines rudes de Hambourg, méfiez-vous des piqûres de vos aiguilles: beaucoup de ces laines sont teintées avec des matières éminemment toxiques.

Si, par hasard, vous venez à vous piquer, plongez immédiatement le doigt soit dans l'alcool camphré, soit encore mieux dans de l'alcool additionné de quelques gouttes d'acide phénique.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps: un remède infailible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

Mad. Victoria P. GAGNÉ

de ST-EGUARD, Co. Lotbinière, écrit:

"Je suis heureuse de pouvoir recommander votre traitement et j'espère que d'autres femmes souffrantes suivront mon exemple et obtiendront une guérison aussi promptement que moi. Depuis quelques temps je souffrais de faiblesse, maux de tête, dyspepsie et perte d'appétit. Sur la recommandation d'une amie je commençai votre traitement et grâce à vos bons remèdes et à vos sages conseils, je suis maintenant en parfaite santé. Je vous remercie pour cette guérison et vous pouvez être certaine que je ferai tout en mon pouvoir pour faire connaître votre traitement."



Chères lectrices, combien de mois de souffrances avez-vous endurées inutilement! Pourquoi ne faites-vous pas comme Mad. Gagné et vous guérir quand il est encore temps. Ecrivez-moi et dites-moi d'où vous souffrez et quels sont les symptômes de votre maladie, je serai contente de vous donner des conseils gratuitement. Mon nouveau livre "Le Guide de la Femme" est envoyé sur réception de 10c. (frais de poste.)

Mad. J. C. Richard, Boite 998, Montreal

LES NOMS DE BAPTÊME

Souvent il arrive que Blanche Est noire, hélas! à faire peur, Aimable est un beau nom qui tranche Sur un fond de mauvaise humeur Célèste est un vrai diable à quatre, Modeste a l'air d'un grenadier, Angèle ne songe qu'à se battre, Félicité qu'à larmoyer. Rose a la peau de pain d'épice, Aimée est comme un laideron, Et le doux nom de Béatrice Est porté par un hérisson, Honoré n'est guère honorable, Marcel est très souvent peureux, Désiré toujours haïssable, Martial n'est point belliqueux. Parfait n'a que le vice en poche, Placide est un vilain rageur, Séraphin donne une taloche Quand il est de mauvaise humeur.

LE CYGNE

Cygnus ou Cienus, roi des Liguriens, pleura si fort le malheur de Phaéton, son ami, qu'il fut métamorphosé en Cygne, (Métamorphoses d'Ovide.)

Les poètes parlent encore de deux autres Cygnus qui furent changés en Cygne. L'un, fils de Neptune, fut étranglé par Achille au Siège de Troie: le second, fils de Nymphe Harie, désespéré par le refus d'un ami auquel il avait demandé un taureau, se précipita dans la mer.

Un quatrième, Cygnus, fils de Mars, fut tué par Hercule. Mars voulut venger la mort de son fils; mais lorsqu'il se préparait à attaquer Hercule, Jupiter qui choisit lui-même aussi la forme de l'oiseau sacré, les sépara d'un coup de foudre.

D'après Platon, Orphée mis en pièce, par les femmes d' Thrace, fut changé en Cygne par Apollon, et placé dans le ciel à côté de sa Lyre, deux Constellations voisines.

Les Trois Grâces de la Mythologie scandinave ne reprennent la forme humaine que sur la terre, et gardent celle de Cygne sur les eaux.

Horace, dans uno de ses Odes à Mécène, lui raconte le songe de sa métamorphose en Cygne.

Une Légende de Hongrie parle de la métamorphose en Cygnes des six fils de la reine Elioxe. Cinq redevinrent des guerriers; le sixième resta le merveilleux Oiseau, blanc comme la fleur de lys, qui lui la ses frères contre les Sarrazins. L'un d'eux, surnommé le Chevalier du Cygne, passait pour l'ancêtre de Godefroy de Bouillon.

On peut citer encore le frère d'Elsa, qu'une Sorcière avait changé en Cygne, conduisant la barque de Lohengrin.

La meilleure peinture pour la protection des ouvrages de fer.—Dans un mémoire présenté à la section de Newcastle de la Société de chimie industrielle, M. Harry Smith a exposé les résultats de nombreux essais entrepris pour déterminer le meilleur mode de protection du fer contre la rouille.

La conclusion de l'auteur est que la méthode suivie pour la protection du pont sur le Forth est la meilleure. Elle a d'ailleurs donné jusqu'à présent d'excellents résultats.

La suite des opérations a été la suivante: on a d'abord nettoyé tous les fers à vif avec des grattoirs en acier et des broches métalliques; puis ces fers ont été recouverts d'une couche d'huile de lin chaude. Aussitôt que possible après ces opérations préliminaires, le métal a reçu deux couches de peinture au minium, recouvertes à leur tour de deux couches de peinture à l'oxyde de fer.

Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne.

Pour arriver à toujours être bien mis et à ne pas trop grover sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soit fait avec la plus grande rapidité: c'est dans la nature humaine.

N. Léveillé, 138, RUE SAINT-LAURENT,

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs.

Habillements faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

PROVERBES ARABES

L'œuf d'aujourd'hui vaut mieux que la poule de demain.

Prince sans justice, fleuve sans eau.

Langue de muet vaut mieux que langue de menteur.

Tout ce que tu donnes, tu l'emporteras avec toi.

Informe-toi de ton voisin avant de prendre maison, et de ton compagnon avant de faire route.

Quoique la langue n'ait point d'os elle les brise.

Riche sans bienfaits: arbre sans fruits.

Lorsque tu visites un aveugle, ferme les yeux.

Si tu dis que le lion est un âne, va lui mettre un licol.

L'oiseau de race quand il est pris ne se plaint pas.

Le mot qui s'échappe est ton maître: le mot que tu retiens est ton esclave.

Sage qui étend son manteau, fou qui s'y assied.

Ne crains pas la justice: crains le juge.

Ne cherche pas ta destinée, elle court après toi.

L'œil du maître vaut pour le cheval un pansement.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

L. N. Béroumy. A. Giroux. J. E. Lalonde.

Royal Silver Plate Co

Plaqueteurs en Or et en Argent

VIEILLES ARGENTÈRIES

(De table et d'ornementation)

ARTICLES DE FANTAISIE,

ORNEMENTS D'EGLISE,

... Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure Une Spécialité

40 COTE ST-LAMBERT

Tél. Bell 1387.

MONTREAL

SAINT MATHURIN

L'expression proverbiale: *Devoir une chandelle à Saint Mathurin*, signifie être fou.

On brûlait des cierges à Saint Mathurin pour obtenir la guérison de la folie, qu'on appelait la *Colique de Saint Mathurin*.

Dans le *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac, un personnage dit: "Mon fils est fou; il doit une belle chandelle à Saint Mathurin."

Le nom de *Mathurins*, appliqué aux matelots, leur vient de la *mature* des anciens bâtiments à voiles.

On leur donne aussi le nom de *Loups de mer*, et celui de *Marsouins* aux soldats de l'infanterie de marine.

Qui médit auprès de toi médiera de toi.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert



HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrent d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impuissance, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente.

Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Les personnes souffrant de ces maux peuvent se procurer gratuitement ce remède en écrivant à M. J. G. A. Gendreau, 138, Rue Saint-Laurent, Montréal. Nous enverrons gratuitement une boîte de remèdes, le livre et les certificats nécessaires pour vous garantir la réception de 10 cents pour payer le frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne la laissez pas passer, cette occasion de recouvrer la santé est unique.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boite A, 947, Montreal.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

INTERCOLONIAL LIMITED MONTREAL à CHICAGO

Part de Montréal à 9 a. m., arrive à Cornwall à 10.20 a. m., Prescott, 11.21 a. m., Brockville, 11.37 a. m., Millie Isles Jet., 12.17 p. m., Kingston Jet., 12.40 p. m., Napanee 1.12 p. m., Belleville, 1.42 p. m., Cobourg 2.47 p. m., Port Hope, 2.57 p. m., Toronto, 4.25 p. m., Hamilton 5.25 p. m., Woodstock, 6.45 p. m., London, 7.20 p. m., Chatham, 8.55 p. m., Détroit, (temps de l'est), 9.30 p. m., Chicago, 7.30 a. m. le lendemain matin, et St-Paul et Minneapolis, le même soir.

SERVICE de MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD

Quitte Montréal à 8.00 a. m. et 8.45 p. m.
 Arrive à Portland à 5.45 p. m. et 6.40 a. m.
 Arrive à Old Orchard à 6.46 p. m. et 7.36 a. m.
 Quitte Old Orchard à 7.45 a. m. et 8.00 p. m.
 Quitte Portland à 8.15 a. m. et 8.30 a. m.
 Arrive à Montréal à 6.50 p. m. et 7.20 a. m.

* Tous les jours. Tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

Service de Convois Améliorés entre MONTREAL & OTTAWA

Dép. de Montréal	12.45 a. m.	Arr. Ottawa	11.30 a. m.
"	11.00 a. m.	"	11.25 p. m.
"	14.10 p. m.	"	17.35 p. m.
"	17.50 p. m.	"	10.15 p. m.
"	8.50 p. m.	"	8.10 p. m.
d'Ottawa	16.10 a. m.	Montréal	9.50 a. m.
"	19.00 a. m.	"	11.20 a. m.
"	14.20 p. m.	"	16.40 p. m.
"	17.05 p. m.	"	10.10 p. m.
"	8.00 a. m.	"	11.00 a. m.

† Tous les jours excepté le dimanche. ‡ Le dimanche seulement.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

The Ottawa River Navigation Co.

Ligne de Vapeurs pour la Malle Royale
MONTREAL ET OTTAWA

Excursion à CARILLON

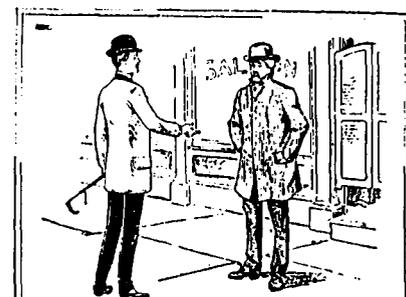
Par le vapeur-palais "SOVEREIGN," \$1 00 tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

EN COUR

Le juge.—Mais enfin... comment passez-vous vos nuits?

Le prisonnier.—Oh! très bien, M. le juge, vous êtes bien bon!



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire?

.. Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

Monsieur. — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. — 8...

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME,

Gérant de la Dixon Cure Co.

572 Rue Saint-Denis, Montréal.

— OU AU —

Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

LA GALETTE

L'origine du mot *Galette*, dans le sens d'Argent, est moderne; mais elle vient sans doute de l'expression plus ancienne du *Gâteau*, avoir part au *gâteau*, se partager le *gâteau*, c'est-à-dire, prendre sa part dans le bénéfice et le profit d'une affaire. On dit aussi: avoir du pain sur la planche, avoir l'Assiette au beurre, qu'on retrouve dans la Légende d'une caricature de Charlet: *C'est pas toujours les mêmes qui'auront l'Assiette au beurre*."

On peut voir aussi, dans la métaphore pittoresque, la comparaison de la Pièce de cinq francs, ronde et plate comme la Galette, qui a elle-même la forme d'un Galet.

Noble galette, que ton nom Soit immortel dans notre histoire.

Ces deux commencent les couplets de la *Chanson de la Galette*, traditionnelle à l'école de Saint-Cyr.

On appelait jadis *Galette* la simple patte qui tenait lieu d'épaulettes, considérée comme l'emblème de Saint-Cyr. La patte a disparu, et l'express on *Avoir de la galette* est restée le superlatif par excellence, de même qu'on dit *Avoir du galon*, *Prendre du galon*. Une sortie exceptionnelle est qualifiée *Galette*.

Trot et Amble

Les Grandes Courses au Parc Delorimier

Non moins de \$1,300 seront distribués en prix lors des grandes courses des 31 juillet et 1er et 2 août, au Parc Delorimier. En voici le programme:

1er Jour

Classes
 2.27 trot et 2.30 amble..... \$200
 2.15 trot et 2.17 amble..... \$250

2e Jour

2.18 trot et 2.21 amble..... \$200
 2.50 trot et amble..... \$150

3e Jour

2.29 trot et 2.32 amble..... \$200
 Ouverte à tous, trot et amble.... \$300

Les règlements de l'Association Nationale seront observés avec rigueur dans les courses. Privilèges de toutes sortes à louer.

AU PARC LÉPINE

Grandes courses les 24, 25 et 26, cette semaine, à ce Parc. Pour juger de l'attrait qu'elles donnent, on n'a qu'à lire les offres suivantes qui sont faites à nos propriétaires de trotteurs et d'ambleurs:

Premier jour — Mardi

No 1 — Classe 2.35..... Bourse \$150.
 No 2 — Classe 2.16..... Bourse \$250.

Deuxième jour — Mercredi

No 3 — Classe 2.27..... Bourse \$200.
 No 4 — Classe 2.20..... Bourse \$250.

Troisième jour — Jeudi

No 5 — Classe 2.40..... Bourse \$150.
 No 6 — Free for all..... Bourse \$300.

Comme on le sait déjà, les propriétaires du Parc Lépine sont MM. J. B. Lépine et Jones McVey, et M. M. Lépine en est le populaire secrétaire.

Avec des officiers de cette renommée et de cette expérience on est assuré de trois intéressantes séries.

LE CHOIX À FAIRE

Pour guérir le rhume, en général, les affections de la gorge et des poumons, le seul remède réellement efficace est le *Baume Rhumal*.

Pourquoi les Hommes sont faibles.



La faiblesse ou la perte de la vigueur, voilà un sujet digne de profonde considération. La connaissance que vous n'êtes pas à la hauteur des demandes de la nature—que votre force s'épuise—en est une qui devrait vous pousser à agir promptement; elle devrait vous forcer à utiliser le seul moyen scientifique de recouvrer votre force, votre vigueur.

Ce moyen vous est procuré par l'application quotidienne de l'Electricité aux parties faibles, par l'usage de la Ceinture Electrique du Dr Sanden. Elle tonifie, renforce et revivifie. Ses courants chaleureux donnent une nouvelle vie aux nerfs abattus et portent la virilité à son état complet.

Le livre du Dr Sanden "Trois Classes d'Hommes" devrait être entre les mains de tous ceux dont la santé n'est pas parfaite. Il est donné gratuitement. Demandez-le par lettre ou en personne aux bureaux où vous pourrez examiner et essayer la ceinture.

Dr B. SANDEN, 132 Rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau: de 9 a. m. à 6 p. m.: le dimanche, de 11 a. m. à 1 p. m.

LA DELICIEUSE

PEPTONINE

L'aliment par excellence des PETITS ENFANTS



qui croissent et se développent merveilleusement sous son influence bienfaisante. Avec LA PEPTONINE les mères n'auront aucunement à redouter, pour les bébés,

Les Maladies de l'Eté

En vente dans les Pharmacies et Epiceries: 25c la grande boîte.

Gros: F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

KLONDYKE MUSIC HALL

Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.
 L.S. BOIRÉ..... Propriétaire.

Vaudeville, Comédie, Opérette et Variétés.

LES MEILLEURS ARTISTES EN TOUS GENRES:

- BAN ROFF & WHITE Comédiens, Chanteurs et Danseurs
- BLANCHE VALLI, Chanteuse
- CHS. DELVILLE, Chantour Comique
- TERDIE, Chantour
- LES DONATOS, Enfants contorsionnistes
- DUNBAR & HARRIS, Equilibristes, Chanteurs et Danseurs
- BLEAU, Comique
- CARTAI, Comique

COMEDIE OPERETTE
 Deux Représentations par jour
 ADMISSION - - - 5 Cents.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI!"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Pour détails voir page 17.

Prêt à écrire très lisiblement.

COLONIAL HOUSE SQUARE PHILLIPS

Le magasin ferme à 1 h. p.m. les SAMEDIS durant Juillet et Aout.

ESCOMPTES POUR JUILLET

Département des Manteaux

Costumes en piqué blanc.....	Moins 50 p c	Costumes en serge et alpaga pour le bain.....	Moins 20 p c
Costumes en toile blanche.....	Moins 50 p c	Collerettes golf, drap pour dames.....	Moins 25 p c
Costumes en Khaki.....	Moins 50 p c	Costumes en drap pour dames.....	Moins 33 p c
Costumes en Mousseline.....	Moins 50 p c	Jupes en soie pour dames.....	Moins 33 p c
Jupes en piqué blanc.....	Moins 33 p c	Gilets pour dames et demoiselles.....	Moins 33 p c
Jupes en toile.....	Moins 33 p c	Reefers de bébés.....	Moins 50 p c
Jupes en Khaki.....	Moins 50 p c	Reefers d'enfants.....	Moins 20 p c
Peignoirs en Mousseline.....	Moins 33 p c	Imperméables anglais Mandelberg.....	Moins 50 p c
Costumes en soie pour le bain.....	Moins 33 p c		

Les Commandes par la poste reçoivent une attention toute spéciale.

HENRY MORGAN & CO., MONTREAL.

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquignons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. *Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.*

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

En 1779, Bonaparte entra comme élève boursier à l'École de Brienne, et il n'en sortit à seize ans que pour se rendre à Paris, à l'École royale militaire.

On lui donna, selon l'usage, une chambre qu'il partageait avec un camarade, Desmazis cadet, plus tard nommé Administrateur du Mobilier de la Couronne.

Cette cellule avait un aspect assez triste; il fallut monter, pour s'y rendre, 176 marches, et l'unique fenêtre qui l'éclairait donnait sur la cour de l'École. L'ameublement se composait de deux lits, ayant chacun un sommier de crin,

un matelas, deux couvertures et un traversin, qui occupaient les côtés de la porte d'entrée, d'une grande table placée à droite de la fenêtre, de deux chaises recouvertes de cuir, d'une armoire spacieuse à gauche de la fenêtre, et d'une planchette servant de table de toilette. La muraille n'était décorée que d'un grand crucifix noir. Le jeune Bonaparte accrocha au-dessus de son lit une vue d'Ajaccio, et les Portraits de ses trois sœurs qu'il avait faits de mémoire. Il crayonna en outre, ainsi que son camarade, des Sentences sur les murs; c'était la tradition de l'École.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 242



AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme W Desjardins, Mlle G Dussault, D Plante, L Warnault, MM J Desjardins, P O Richard (Montréal, Q), J S J Routhier (Ottawa, Ont), O Blais (Sherbrooke, Q), G Strois (St Hyacinthe, Q), M D'Arbès, M Dossat (Nouvelle Orléans, La) Mme Chenette (Woonsocket, R I).

B P 28 (Sherbrooke, Q), Mme A Chenette, 121 Cumberland (Woonsocket, R I).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle G Dussault, 87 Avenue Hotel-de-Ville, Mlle D Plante 133A Maisonneuve, M J Desjardins, 951 St-Dominique (Montréal), M O Blais,

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Les demi-masque de volours ou de satin noir était en usage à Venise au temps de son célèbre Carnaval. La mode en fut introduite en France au commencement du règne de François Ier.

L'origine de son nom ne peut être établie avec la même certitude et les versions suivantes n'offrent pas une explication décisive.

On a d'abord dit que le Masque vénitien avait été appelé *Loup* parce que sa couleur noire, tranchant sur la peau, faisait ressortir ce que les Orientaux appellent l'éclair de diamant des yeux et l'éclair d'ivoire de la bouche, signes caractéristiques de l'œil et des dents du loup.

On a supposé aussi que le masque effrayait les enfants, comme le loup dont on les menaçait quand ils ne sont pas sages.

Enfin, on a prétendu que le masque favorisait les crimes et les attentats des brigands, qui s'embusquaient et marchaient comme le fauve, à pas de loup, pour surprendre leurs victimes.

Comme le Masque de la toilette de ville contre la bise, on a pu lui donner son nom par association d'idées avec le froid de loup.

SOMMEIL PAISIBLE

La toux vous empêche de dormir. avec une dose de *Beune Rhumal* avant de vous coucher vous dormirez paisiblement. 89

10c
402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 35 rue St-Jacques, Montréal.

Les juges d'instruction, ça devrait être des femmes.

Le Gram-o-phone Berliner

La Meilleure des Machines parlantes faites au Canada.

Lisez les opinions de quelques-unes des personnes qui ont le gramophone, et pourtant ce n'est qu'une faible partie des centaines de témoignages que nous ont accordés de leur gré des citoyens éminents du pays.

WM CLAWSON, Guyon, Que. dit: "Les registres sont arrivés en bon état. Les sont supérieurs à tout ce que j'ai eu précédemment."

Le Rév. A. T. BOITRAVE, Collège St-Joseph, N. E. dit: "Nous avons reçu il y a quelques jours le Gramophone qui était en parfait état; il fonctionne très bien; tous ceux qui l'entendent sont surpris de la force de son timbre et je suis certain que beaucoup de gens à leur tour ouvriront des commandes."

M. FRED SOMMERSON, Pakonawa, Ont. dit: "Les registres que nous avons reçus sont splendides et de beaucoup supérieurs à ceux qui me sont venus des Etats Unis."

R. W. OWENS, Valleyfield, P. Q. dit: "J'ai reçu le Gramophone en excellent état. J'ai reconquis la machine et elle a dépassé mon attente. C'est réellement"

Demandez par lettre ou au magasin le Catalogue illustré et la liste des registres. Gratuit. Nous désirons avoir les noms et l'adresse de tous ceux qui ont des Gramophones au Canada afin de leur envoyer notre catalogue mensuel de registres.

E. BERLINER, 2315 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

Manufacture: 37-371 rue Apédué, Montréal.

EMANUEL BLOU, Grant general pour le Canada



PRIX \$15.

ce qui est imprimé sur un papier de 16 pouces et 1/2 de large, avec un beau catalogue mensuel de registres.

WM JAMESON, Rivière Claire, N. E. dit: "J'ai reçu le Gramophone et j'en suis très satisfait. Envoyez-moi une autre douzaine de registres, etc."

Le Rév. B. KILLENAS, Guyon, P. Q. dit: "Vos registres sont de beaucoup supérieurs à ceux que je recevais au début des Etats Unis. Veuillez m'envoyer les nouveaux catalogues mensuels après publication. Je vous envoie beaucoup de commandes à Montréal."

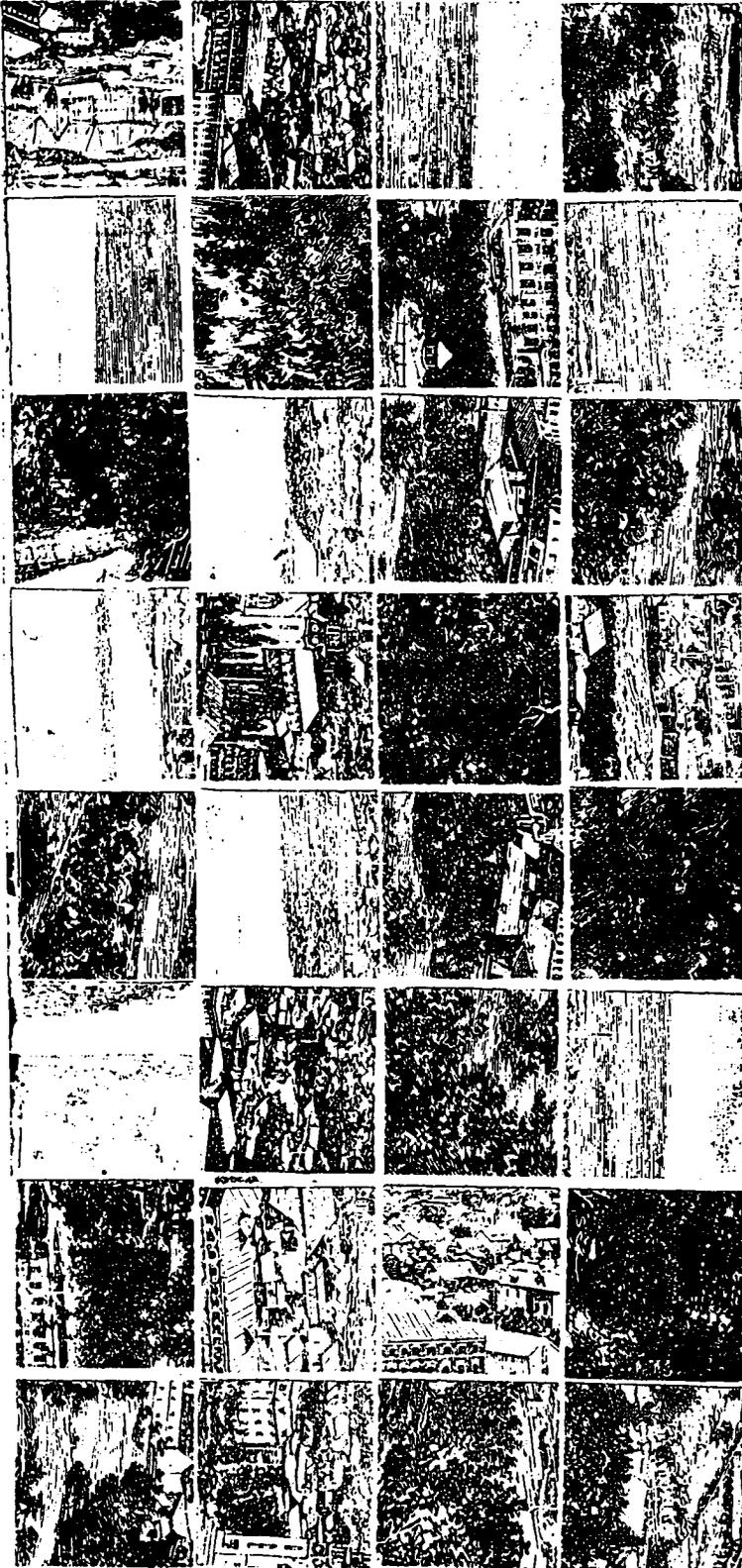
ERNEST SHERIDAN, Barkway, Ont. dit: "J'ai reçu le Gramophone d'un état très satisfaisant et j'en suis très satisfait. Veuillez m'envoyer les catalogues de registres mensuels qu'ils seront publiés."

Lisez ; ceci vous intéresse.

Les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de première classe, doivent nécessairement s'adresser à LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES, 1574 rue Ste-Catherine, près St-Denis. — C'est la SEULE place, à Montréal, où l'on est certain de trouver tout ce qui a rapport à un enterrement : embaumements, caskets, cercueils, corbillards, voitures doubles, crêpes de soie, gants de kid, bandoulières pour porteurs, etc. ; le bureau est ouvert nuit et jour, ainsi que le dimanche et les jours de fête. Les numéros des téléphones sont : Bell, Est 1235 ; Marchands, 563.

Pour plus de renseignements, demandez le nouveau pamphlet de la Société qui vous sera expédié gratis.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 244



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LA BASSE VILLE D'OTTAWA.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx", Journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 10 août, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,
1882 rue Ste-Catherine, Montréal
Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

Lorsque l'homme, dans sa maturité, s'éloigne du dogme, il garde la morale de sa foi détruite ; il coupe l'arbre, il garde le fruit.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE Noix Longues De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

L'histoire du travail a trois périodes : dans la première, il fut asservi ; dans la seconde, il est libre ; dans la troisième il sera despote.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 766 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui!

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre **LIVRE GRATIS** "Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.

The Dr. Wilson Medical Co., Box 171, Montréal.

Un philosophe témoin des longues et ardentes discussions qui souvent survenaient, même entre théologiens très orthodoxes, crut pouvoir définir la théologie "un bâton que Dieu avait donné aux hommes pour se conduire." Les théologiens qui, disait-il, s'en sont emparé, au lieu de le remettre entre les mains de chacun pour s'en servir au besoin et de la manière la plus simple, se sont avisés de disputer auparavant sur sa longueur, sur sa grosseur et ont fini par s'en servir essentiellement pour se battre.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

LA BEAUTÉ

La rose est belle et soudain elle passe, Le lys est blanc et dure peu d'espace, La violette est bien belle au printemps, Mais se flétrit en un petit de temps ; La neige est blanche et d'une douce pluie En un moment s'écoule évanouie, Et ta beauté, belle parfaitement, Ne pourra pas te durer longuement.

B.M.F.

Préparation merveilleuse !

La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engèlures, Cors aux pieds. Vrai Médicament de Famille.

50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 Sth Main St., Fall-River, Mass.



LE CAFÉSANTÉ

Breuvage délicieux comme Substitut au thé et café.

Recommandé par les Médecins

Dans les cas de Dyspsie, Constipation, Manque d'Appétit, Nervosité et Débilité générale. C'est un Nutritif et Fortifiant sans égal. En vente chez les Pharmaciens et Epiciers.

DÉPOT DE GROS POUR QUÉBEC :

W. BRUNET & Cie.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 28 JUILLET 1900

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCOSSE

XXXVI. — VERS LE CALVAIRE

(Suite)

A cette question formulée de la sorte, l'immonde et lâche coquin sortit ses jambes flageolées sous lui.

Walter avait certainement appris sa complicité dans le crime commis et il venait l'en châtier.

Son œil chasseur s'attachait avec affolement sur l'arme que le chevalier ne cessait de tenir à la main.

Et il eut besoin de toute sa force de volonté pour ne pas laisser se plier tout à fait ses genoux fléchissants et implorer grâce de la vie.

—As-tu entendu, John Robby ? reprit le chevalier.

L'abject personnage comprit qu'il lui fallait aborder quand même cette terrible question.

—Hélas ! oui, monseigneur, répondit-il d'une voix haroyante.

Et, recouvrant sa présence d'esprit devant la situation plus que critique indiquée par l'attitude et le ton du chevalier.

—Que vous dirai-je, monseigneur, qui puisse apaiser votre douleur de père ? C'est là certes un vœu, un lamentable souvenir. Votre brave et fidèle Clithili a dû vous apprendre les efforts malheureusement inutiles que j'ai faits pour sauver l'infortuné fils du chevalier d'Avenel, comme autrefois j'avais fait tout le possible pour sauver le père.

Et profitant de l'impression que ce commencement produisit sur le gentilhomme, il ajouta :

—Il est vrai qu'après la bataille de Pinky qui décida, malgré son courage, la fleur de la noblesse écossaise, j'avais été le plus heureux. Aussi quel fut mon désespoir de ne pouvoir arracher le pauvre enfant, monseigneur Julien, aux mains de son bourreau !

L'audacieux coquin profita même de l'humilité malative coulant entre ses paupières pour faire semblant d'essuyer une larme.

—J'aurais été si heureux de remporter dans mes bras l'innocent et déjà courageux petit-être, et m'agenouillant devant le noble châtelain de Melrose de lui dire : "Jeais j'ai pu connaître votre épouse à ses ennemis, aujourd'hui c'est le tour de votre enfant. C'est ainsi que nous nous attachons, dans notre humble famille à ceux qui ont été bons pour nous."

Et le hideux comédien laissa aller ses bras le long de son corps avec toute l'apparence d'un profond découragement.

Walter avait penché sa tête sur sa poitrine, toute l'amertume de son deuil ravivée en lui par ces paroles de l'ambassadeur.

Celui-ci espérait déjà avoir triomphé, lorsque le soldat vint tout à coup, sur le sien, son œil que la fureur et l'indignation enflammaient.

—Misérable, gronda-t-il en même temps, tu étais la créature et le complice de cet infâme Bolton !

Le cabaretier sentit la terre s'ébranler sous ses pieds : Walter savait tout puisqu'il lui parlait ainsi ; l'heure du châtiement était donc venue !

Il joignit ses mains dans une supplication.

—Oui, reprit le chevalier d'Avenel, créature et complice de l'acte infâme que j'ai nourri à mon foyer, exécuteur des basses œuvres dont vous étiez chargés tous deux.

Et touchant le misérable qui vacillait sur ses jambes, le manœuvrant du canon de son pistolet, comme s'il craignait de souiller sa main à son contact.

—Car le fils de lord Marcy m'a tout raconté. Elle m'a appris les sévices et les persécutions dont elle a été victime, la mort lente à laquelle elle avait été condamnée dans cette demeure de malédiction. Je sais comment cette mort, tardant trop à venir au gré de votre volonté, vous aviez décidé d'avoir recours au meurtre le plus odieux.

Il regarda plus implacablement, dans ses yeux verdâtres, John Robby :

—... Afin de faire disparaître celle qui allait mettre au monde le fils de Somerset, et ensuite l'enfant lui-même... comme vous vous êtes sans doute entendus pour faire disparaître, pour faire périr mon enfant !

Et terrible, solennel, implacable comme un justicier :

—John Robby, criminel et parjure... tu vas mourir de ma main !... lui dit-il.

Dans son épuvante, une lueur de joie, d'espérance frénétique passa à cette minute dans l'œil louche de l'ambassadeur.

Walter d'Avenel ne lui parlait pas de la façon dont il avait fait disparaître le petit Julien.

Walter d'Avenel ne le supposait coupable qu'en raison de sa précédente entente avec Bolton : Walter d'Avenel ne savait donc rien.

Il était sauvé.

Se jetant donc précipitamment à genoux, tant pour attendrir son juge que pour éviter le canon du pistolet dont il croyait voir déjà sortir la flamme ardente, il cria :

—Grâce ! monseigneur ! Grâce, je vous dirai tout !

Il fallait des mots expressifs pour retenir la main prête à presser la gâchette, arrêter la balle prête à sortir.

Cette promesse d'aveu devait produire et produisit son effet.

La poitrine du chevalier se dilata en une halotée terrible.

Le misérable allait donc parler, lui apprendre le secret qu'il ne savait peut-être pas, lui avouer la vérité touchant la fin de son fils.

Et qui sait, — l'espérance en passa de nouveau dans son cerveau, éblouissant, — peut-être allait-il apprendre qu'il n'était point mort, que son enfant existait encore ?

—Que veux-tu dire ? interrogea-t-il d'une voix halotante.

—Je veux dire, sire chevalier, que ma vie est aujourd'hui entre vos mains, mais qu'elle était hier à la merci d'un autre ; et que le sort des pauvres humains comme nous est bien malheureux, condamné souvent à accomplir des actes que notre conscience réproouve.

—Encore une fois, que veux-tu dire ? Que signifie ces préambules ? Ne vois-tu pas que ma main frissonne, la main qui tient cette arme !...

Les yeux de l'ambassadeur, tournés vers le canon du pistolet toujours dirigé vers sa poitrine, papillotaient.

—Monseigneur, ma modeste hôtellerie n'est malheureusement pas située en terre d'Écosse ; elle est en Angleterre, et je suis sujet anglais. Or, vous ne l'ignorez pas, le duc de Somerset est tout-puissant de ce côté-ci de la frontière.

—Et il ne l'est que trop aussi de l'autre côté, grâce à la félonie de quelques grands seigneurs ambitieux ! murmura le chevalier.

—Le duc de Somerset, voulant cacher à la reine Elisabeth sa liaison avec l'infortunée fille de lord Marcy, a envoyé miss Ellen dans mon auberge où il s'était arrêté un jour en passant.

Et corrigeant sa phrase :

—Longtemps du moins, j'ai cru que le hasard seul l'avait amené de ce côté. Mais je me suis convaincu depuis lors de mon erreur. Le sombre dieu voulait lui pour s'aboucher avec votre intendant, Stewart Bolton. Quelques propos que je parvins à saisir m'amènèrent à penser que le favori était décidé à satisfaire, par tous les moyens, une haine inextinguible.

Walter d'Avenel serra nerveusement le poing.

—Béni le jour qui nous mettra tous deux face à face, l'épée à la main ! murmura-t-il, se parlant à lui-même.

John Robby l'attendit, négligemment, et une luisance passa sur la toile humide de ses yeux.

L'attente de ce jour, l'espérance de voir les deux gentilhommes se porter des coups mortels venait de passer dans son esprit malade.

—Malheureux, pourquoi ne m'es-tu pas prévenu ? J'aurais étouffé dans l'herbe ce reptile vénimeux de Bolton.

—Hélas ! monseigneur, je suis sujet anglais, je vous l'ai dit, et j'habite en Angleterre ; j'aurais payé cher ma désobéissance ou ma défection. Et puis vous étiez au toit ! Vous réchauffiez pu me protéger efficacement contre le terrible favori d'Elisabeth, tandis que, instruit de ses projets sanguinaires, je venais plusieurs fois à les faire avorter.

Et son audace augmentant, avec l'effet que ses paroles produisaient sur son interlocuteur :

—Rappelez-vous jadis certaines sentences dirigées contre vos domaines, et que, instruit à temps, vous avez pu retourner. J'étais l'ami inconnu qui vous avait avisé.

—Serait-ce vrai ?...

—C'est ainsi encore que je pus essayer d'arracher votre infortuné fils aux griffes de votre intendant. Malheureusement j'étais désarmé, ainsi qu'il est de votre favori, votre chef d'armée, Christie de Clithili.

—Alors, aucun espoir ne serait donc possible ! Mon fils !...

Un silence d'une éloquence poignante suivit.

Le chevalier, croyant revoir la scène cruelle de l'agonie, du meurtre de son enfant, ressentit une douleur d'autant plus vive

(1) Commencé dans le numéro du 11 avril 1899.

qu'il se trouvait dans les lieux mêmes où le crime avait été perpétré !

L'aubergiste lui-même, affectant d'être atrocement troublé par la vue de cette affliction, semblait presque transformé.

— Mais si tu étais à ce point l'ami du châtelain d'Avenel et celui de sa famille, pourquoi as-tu laissé les scoundards de Somerset envahir à l'improviste mon château afin de s'emparer de moi, faire en un mot ce qui a amené la perte du cher petit héros, mort on voulant me sauver ?

John Robby trembla devant cette question.

Cependant, se remettant vite, appelant, sur son visage, le masque d'un désespoir trompeur :

— Hélas ! je n'avais pas suffisamment déguisé, au début, à cet infâme Bolton, l'horreur que m'inspirait sa trahison. Il avait prévenu celui qui le payait ; on se défiait de moi ; et, ainsi que vous pourrez vous en assurer par certains témoignages qu'il vous sera aisé de provoquer, mon auberge était occupée et moi-même gardé à vue durant cette attaque dont rien ne m'avait fourni l'indice préalable.

À la vérité, tandis que, cette nuit-là, Somerset et le gros des forces anglaises assaillaient à l'improviste le château de Melrose, John Robby, joyeux de l'aubaine, heureux des divers profits que ces événements devaient lui rapporter, versait avec empressement à boire aux cavaliers laissés par le lieutenant de Somerset à l'auberge pour protéger sa retraite s'il était nécessaire.

Mais sa réponse actuelle, son hypocrite assurance devaient en imposer à celui qui le menaçait un instant auparavant et qui, à cette heure, ne songeait plus qu'à son deuil.

Dans sa droiture et sa générosité d'âme, le malheureux père s'en voulait même d'avoir voulu tuer l'aubergiste.

Il lui demanda l'endroit précis où son fils avait disparu dans le gouffre...

L'ancien complice de Bolton, qui connaissait bien la contrée, lui désigna un rocher élevé, dominant le cours torrenseux de la Tweed.

— Je vous y accompagnerai, si voulez, monseigneur, à quelque danger que je m'expose de la part de vos ennemis pour vous avoir servi de guide, proposait-il.

Le chevalier d'Avenel refusa son offre.

Il ne connaissait que trop la rive escarpée dont venait de lui parler l'aubergiste.

Et profondément accablé par les souvenirs qu'il venait de remuer, il remonta à cheval, et, la désolation peinte sur son visage, se dirigea vers les rochers qui, lui avait-on dit, avaient vu la mort de son fils... pour y pleurer solitairement sur ses espoirs de père...

Pour pleurer sur son fils qui, au manoir de Kervien, au fond de la Bretagne, assis au bord de l'Océan, ou enfoncé dans les forêts profondes songeait à son pays, se demandant qu'elle pouvait être sa famille, quelle mère, ou vassale ou de race noble, lui avait donné le jour, quel était le nom béni de son père...

XXXVII. — CŒUR DE FEMME

John Robby, l'aubergiste du *Gué de la Mort*, regarda s'éloigner le chevalier d'Avenel.

Et osant la suer qui, maintenant, coulait sur son front glacé :

— Va là-bas, murmura-t-il, l'ombre du petit Julien ne vendra me tromper. Le *Forward*, le bateau corsaire du capitaine Harrys, n'a point reparu, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles depuis qu'il est parti pour les mers du sud, où il s'est assurément perdu corps et biens. Ce qui fait que je n'aurai menti qu'à demi, car dans ce cas ton fils est bien et réellement mort.

Il se détourna pour rentrer dans sa maison de crimes et se frotta les mains avec une expression de joie vivace :

— Ce traître de Stewart Bolton a besoin de veiller sur lui. S'il m'a empêché d'avoir ma part de trésor, de l'avoir tout entier, j'ai vu dans les yeux de ce chevalier du diable qu'il n'en jouira plus longtemps !

Walter d'Avenel avait repassé la Tweed après cette autre station de son calvaire, en visite aux lieux qu'on lui avait avoir été témoins de la mort de son enfant.

Le besoin de venger les êtres chers à son cœur, sur lesquels s'était abattue une haine injuste, le désir de frapper leurs bourreaux s'élevaient en lui plus ardents, plus impérieux au fur et à mesure qu'il faisait un pas de plus dans cette contrée où tout ravissait ces ferments.

Aussi hâta-t-il de tenter ses forces l'armement et l'exercice de ses troupes.

Sa résolution était maintenant prise : elle était irrévocable.

Mario Stuart remis en possession de toute sa puissance souve-

raine, Walter ayant accompli son devoir de sujet, confierait alors son épouse à la reine et se mettrait à la recherche des criminels, si haut ou si bas qu'ils fussent placés et que tout semblait lui désigner.

Une voix intérieure lui criait :

— Frappe !

Et sa main impatiente tourmentait la garde de son épée ; il n'attendait que d'avoir abattu les ennemis de sa patrie pour atteindre ceux de sa famille.

Laissons-le activer les préparatifs de son entrée en campagne à cheval depuis l'aube jusqu'à la nuit, cessons d'entendre le bruit sonore des marteaux forgeant chaque jour de nouvelles armes.

Gagnons la solitude.

Revenons auprès de Kitty, la fille du meunier.

On l'a vue, avec une résolution, un dévouement et un courage dont elle avait déjà donné plus d'un exemple, partir à la recherche de l'ancien serviteur de Walter d'Avenel.

Retrouver le blessé, malgré les signes laissés sur sa route par le chemin ne devait pas être chose facile au milieu des forêts.

Elle n'avait pourtant pas hésité.

Et montée sur Shagram, son vieux et intelligent grison, elle avait pris le chemin de ces solitudes malgré les menaces que la nuit pouvait renfermer pour une femme.

C'est qu'un blessé gisait sur la mousse, seul, perdu au milieu du désert, et que les minutes valaient des heures.

Aussi, coupant au plus court, abandonnant la route suivie au dernier moment par le chevalier, se dirigeait-elle par des chemins dont elle était sûre vers le chêne auprès duquel Walter avait enfin reconnu les lieux où il se trouvait.

Née au moulin, ayant passé son insouciance enfance à courir dans la campagne avoisinante et dans les bois, à y chercher des fruits sauvages et des fleurs, elle en connaissait admirablement les détours jusqu'à une distance assez grande.

— Pourvu que j'arrive au grand chêne avant la nuit, se disait-elle. C'est l'essentiel.

Et elle battait doucement, de son bâton, le flanc de son baudet, tandis que sa voix l'excitait à activer son allure.

— Allons, Shagram, plus vite. Un pauvre vieux comme toi nous attend dans la forêt, il est cloué à terre par la souffrance. Plus vite, bon vieux paresseux. Tu te reposeras demain au moulin où je te donnerai une abondante provende pour ta récompense.

Et le brave animal, semblant la comprendre, dodelinaut de sa lourde tête pelée, tandis qu'il trotteait gauchement, mais infatigable, quoiqu'il eût droit à sa retraite.

Ketty arriva en vue du grand chêne comme le crépuscule projetait, sur le bois, ses ombres victorieuses.

— Ouf ! fit-elle. Il était temps.

Elle jeta rapidement un regard autour d'elle, cherchant la direction par laquelle Walter d'Avenel y avait débouché.

— Voici la croix qu'il m'a dit avoir tracée avec son poignard.

Et arrêtant Shagram devant une brassée de rameaux morts jetée en travers du chemin.

— Et à côté les branches desséchées qui, à chaque coude, doivent jalonner la voie. Je n'ai pas à hésiter.

Malgré ces paroles, une inquiétude visible se répandait sur ses traits.

Ketty avait beaucoup de bonne volonté. Cependant l'isolement absolu de la forêt, la nuit dont l'opacité commençait à l'envelopper, l'inconnu de la route, ce n'était même pas un sentier, dans laquelle elle allait s'engager, l'impressionnèrent en dépit du brin d'héroïsme qui palpitait dans son brave petit cœur.

Au moment d'affronter les solitudes qui l'attendaient et qu'elle ne connaissait plus guère, au moment de s'y trouver engagée au milieu des ténèbres, elle commençait à regretter un peu sa décision téméraire.

Mais si elle l'avait prise, c'est qu'un infortuné, un homme qu'elle avait appris à estimer, à affectionner, râlait peut-être et qu'un secours absolument immédiat était indispensable.

Cette pensée ranima le courage de la jeune fille.

Elle fit le signe de croix pour se défendre aussi bien contre les dangers que contre ses propres terreurs.

Et lâchant les rênes à son baudet en train de faire provision de forces en broutant les jeunes pousses :

— Allons, Shagram, avançons. Pour l'amour de Dieu et de notre prochain !

Le baudet remua la tête, comme s'il comprenait.

D'un petit bond de chèvre comme en font ses congénères, il franchit l'amas de branches mis là exprès par Walter d'Avenel.

Et remuant paisiblement ses longues oreilles au dodelinement de la marche, il s'engagea dans la sente, n'ayant pas les mêmes raisons que sa modeste amazone pour appréhender le voyage...

Le crépuscule épaississait de plus en plus.

Ketty, ses prunelles agrandies par l'ombre et l'inquiétude, étudiait le dessous des bois autour d'elle et aussi loin que sa vue pouvait porter.

Au premier tournant du chemin presque impossible à suivre, tellement les indices en étaient peu saisissables, les sabots de son baudet heurtèrent les branches jetées en travers par le précédent voyageur.

—Mgr d'Avenel a eu là une précaution bien justifiée, pensa la fille du moulinier.

Et cherchant autour d'elle, sur l'arbre au tronc le plus épais :

—Avant quelques instants je ne pourrai plus discerner les croix gravées dans l'écorce. A peine si j'aperçois celle-ci. Où serais-je allée et que serais-je devenue sans cet autre indice ?

Elle continua à s'enfoncer dans le bois, son regard tendu vers l'autre amas de branches sèches laissées par le chevalier.

Graduellement tout se fonçait autour d'elle.

Bientôt une immensité noire l'enveloppa tout entière.

Elle cheminaît entre deux murailles sombre où elle ne distinguait plus rien.

Deux ou trois fois, le sabot de Shagram heurtant les branches sèches ou en franchissant le tas de son saut capricant l'avertit qu'elle continuait à être dans la bonne voie.

Mais ensuite un temps assez long s'était écoulé sans que rien ne lui eût signalé cet indice, ce temps était encore acéré dans son esprit par ses inquiétudes, elle eût soudain la terreur d'avoir abandonné le sentier, de s'être trompée !

Sautant à terre, elle prit le baudet par la bride, préférant marcher, tâtant, interrogeant le sol autour d'elle avec ses pieds.

Ketty sentit alors, contre sa main, le contact tiède et doux des naseaux de Shagram.

Le brave animal se rapprochait d'elle, la caressant, semblant vouloir la rassurer.

Elle lui rendit sa caresse ; mais elle n'en était guère plus courageuse.

Mais tout à coup la jeune fille manqua de tomber et poussa alors une exclamation de joie.

Elle venait de buter sur un des amoncellements de rameaux destinés à marquer le chemin.

Elle n'avait donc pas dévié

Était-ce hasard, ou bien n'était-ce pas dû plutôt à l'instinct de son vieux grison, à la faculté donnée à la plupart des animaux d'y voir au milieu des ténèbres ?

Les yeux phosphorescents de Shagram semblaient lui montrer le but, le chemin ouvert :

—Oui, conduis-moi, dit la mouinière. C'est moi la bête !

Et se tenant au bât, elle continua à marcher, ne touchant pas aux rênes, et sentant l'espoir renaître en elle chaque fois qu'elle retrouvait les marques laissées par le chevalier.

Son voyage durait depuis longtemps, et tous les sentiments qui peuvent naître dans l'âme d'une femme même courageuse l'avaient de nouveau angoissé lorsqu'elle s'aperçut que son compagnon activait son pas.

Craignant que la pauvre bête n'eût été effrayée par la vue de quelque fauve, et que son vieux grison ne se sauvât, affolée, effrayée elle-même à la pensée de se trouver seule, tout à fait seule, au milieu de ces solitudes, le bon vieux Shagram n'était-il pas une compagnie ? elle envoyait la main à la bride.

Mais l'animal tirait de toutes ses forces.

—Peut-être sent-il le blessé ? se dit Ketty.

Cette idée la ranima.

Il y avait, lui semblait-il, si longtemps qu'elle voyageait !

Elle achevait à peine de penser cela qu'un hennissement court et fatigué, mais argentin comme une voix d'espérance s'éleva, trouant la nuit.

A ce son, Shagram, rajeuni de dix ans, releva le pas, et une joie vivace l'emplissent sans doute, un *hikan* dont furent épouvantés, à deux lieues à la ronde, les hôtes carnassiers de la brousse, réveillés tous les échos de la forêt.

A cet appel, à cet réponse débaltante, un homme gisant sous des branches basses, unique et insuffisant abri, dressa péniblement sa tête alourdie par les vortiges précurseurs des agonies prochaines.

—Que signifie cela ? exhala-t-il. Ami, ou ennemi ?

Et rassemblant ses forces éteintes :

—Qui va là ?

Sa voix avait porté dans le silence de la nuit.

—Martin ! cria alors la jeune fille, qui venait de l'entendre.

Elle avait mis, dans la prononciation de ce nom, toute sa joie de retrouver le blessé, toute l'expression de délivrance qui éssait en elle d'échapper enfin aux criantes qui l'obsédaient.

—Mon nom ? murmura le vieillard en se cramponnant aux herbes pour essayer de redresser son buste. Qui a prononcé mon nom ?

—Martin ! répéta la jeune fille. C'est moi, c'est Ketty, la fille du maître moulinier de la Tward.

Et guidée par la voix, lâchant la bride du perspicace Shagram, en prononçant ces derniers mots, elle s'approchait du blessé.

—Ketty, la mouinière du Moulin-Joli ! exclama le vieillard en tendant les bras.

Elle s'agenouillait auprès de lui.

—Ketty, c'est Dieu qui t'envoie, pour recueillir mon dernier soupir.

—C'est peut-être bien Dieu, au effet, mais par la bouche du seigneur d'Avenel. Et non point pour recueillir votre dernier soupir, comme vous dites, mais avec l'intention de vous jucher sur Shagram et de vous ramener bal et bien chez nous.

Et le rire cristallin de la jeune fille, qui n'avait pas résonné depuis si longtemps à ses oreilles, égrena ses notes claires afin de reconforter le pauvre vieillard.

—Me ramener là-bas ? murmura le vieillard.

—Mais oui. Puisque c'est expressément pour cela que je suis venue.

Elle tira de son corsage un silex ou un briquet de fer, un morceau d'écorce remplaçant alors l'amadou dans les endroits reculés.

—Je vais d'abord allumer du feu, ce qui vous réchauffera et vous permettra de constater que c'est bien Ketty qui est auprès de vous, et non quelque esprit malicieux qui aurait pris son accent.

Ayant donc ramassé à tâtons quelques poignées de feuilles sèches, elle fit jaillir quelques étincelles de morceau de silex.

Et bientôt une flamme troua la nuit aux yeux irradiés, distendus, du vieillard, que l'espérance de tant de secours, et de tout lendemain, avait abandonnée, ayant entendu tourner, non loin de lui, les fanves courouts des bois, n'attendant que son agonie pour se jeter sur son corps et se renaître de sa maigre déposition.

La jeune fille, ayant ramassé des rameaux desséchés, alimentait le feu qui lançait, à présent dans l'air, sa flamme joyeuse et reconfortante.

Et le vieillard, la considérant, auréolé par les reflets s'imaginait presque voir en elle la Providence descendant sur la terre et lui présentant, au milieu des ténèbres soudainement illuminées, l'espoir et le salut !

—Ketty ! répétait-il. Ketty, est-ce bien toi qui m'apportes de nouveau la vie ?

—Je vous apporte mieux que cela, maître Martin, ou tout au moins ce qu'il faut pour la conserver. Je vous apporte le baume que fabriquent les moines de Saint-Joseph pour guérir les blessures et qui fait des miracles ; je vous apporte aussi un pâte de bécaffines préparés par mes mains et un flacon d'un vieux vin qui, en certaines occasions, sait faire des miracles lui aussi !

A la clarté du foyer qui claquait maintenant, brillant et lumineux, la fille du moulinier, ne voyant que le côté pieux de sa tâche, écarta, avec des attentions filiales, les vêtements qui couvraient le buste du blessé et mit la plaie à nu.

Elle la lava avec de l'eau de genévrier distillée, et avec la douceur qu'on voit seules les mains des femmes, ces douces sœurs de charité, elle la recouvrit de l'onguent fameux qu'elle avait annoncé.

Complétant son œuvre d'infirmité, elle la banda avec minutie. Puis :

—Maintenant, reposez-vous. Vous m'engerez ensuite, et nous repartirons. Vous n'aurez du reste, comme auparavant, que l'embarras du choix, entre un brillant pak-fan ou le bon vieux grison.

Et sa main montra au blessé les deux animaux.

Shagram et le cheval abâtardi se levèrent par le chevalier s'étaient rapprochés et fraternisaient.

Le vieux bûcheron, l'ancien serviteur d'Avenel, trouva la force de sourire.

Tout dans la création, n'était-elle pas pleine et violente ? la bonté existait aussi !

Et son regard humil le attaché sur la jeune fille signifiait que, pour lui, cette bonté radieuse s'était venue dans la courageuse enfant du peuple que rien n'avait fait reculer, que rien n'avait empêché de venir l'arracher au temps qui le guettait.

Lorsqu'il fut reposé, lorsqu'il eût absorbé quelque nourriture, Ketty appela Shagram. Le bon vieux baudet obéit à sa voix et vint le flatter.

—Shagram, tu as porté autrefois le châtelain d'Avenel sur le chemin de l'exil, et tu l'as fait de façon à lui éviter la souffrance et la fatigue. Aujourd'hui c'est un de tes serviteurs qui va se confier à toi.

Ainsi que dans la circonstance à laquelle faisait allusion, elle lui parlait comme elle l'eût fait à un être intelligent :

—Il est blessé ! C'est le bon Shagram, même le doucement, il y aura pour toi un pain de grain bien frais et bien parfumé de retour au moulin.

La mouinière du Moulin-Joli employa alors toutes forces à aider le blessé à se mettre debout, puis à l'installer sur le large bât plus commode pour lui que ne l'eût été une selle de cavalier.

La besogne fut plus facile que s'il eût agi d'atteindre à la taille élevée du bouillonnant cheval dont l'allure, du reste, aurait été moins douce.

Oeci fait l'on se mit en route.

Le cheval de Walter regarda le groupe s'éloigner.

Puis, prenant le trot, il vint le rejoindre et le suivit.

Le jour se levait.

Les oiseaux gîtés sous la feuillée s'ébrouaient avec leurs premiers pépitements, gentils saluts, gracieux appels envoyés d'une branche à l'autre.

Après le trouble qui l'avait précédemment assiégée dans sa marche, la forêt revêtait, aux yeux de celle qui portait l'anneau d'argent de Christin de Clinthill, tout le charme et toute la sérénité des aurores riantes.

Après être sorti du chemin dans le parcours duquel elle avait éprouvé des craintes si vives au milieu des ténèbres, on fit halte sous le grand chêne.

Il restait encore un peu de ce vieux vin dans lequel le blessé avait puisé un regain de vigueur.

Martin dut l'achever, ainsi que le pâté de béconnes auquel la jeune fille refusa de toucher.

L'on entreprit ensuite la seconde, la dernière étape.

L'Angelus de midi avait déjà sonné dans l'air ses dernières notes, lorsque la modeste et touchante cavalcade arriva à la porte du moulin.

— Ami Martin ! exclama le vieux menuisier.

— Merci, d'avoir laissé le bon ange du Moulin-Joli venir à moi, répondit le blessé, avec des larmes de reconnaissance dans les yeux.

— Le bon ange !... C'est peut-être bien vrai, fit le bon père en considérant sa fille avec attendrissement. Quand elle est là, on dirait que la farine coule plus blanche des meules et des blutoirs.

Secourant sa fille dans son pieux office, il aida le blessé à descendre.

Puis après que Kitty eût déposé un baiser sur la tête intelligente du fidèle Shgram, il scotint encore son nouvel hôte jusque dans la chambre rustique où un lit l'attendait, un bon lit bourré de fines bruyères, aux draps grossiers mais si blancs qu'ils semblaient porter encore le reflet azuré des eaux cristallines.

Durant ce temps, le valet avait mis à l'écurie, côte à côte, le cheval du grand seigneur et l'humble grison de l'homme du peuple.

Le soir, lorsque, après sa chevauchée de labeur et d'inspection d'armes, Walter d'Avenel revint au moulin, il eut la joie de trouver le vieux bûcheron, son ancien serviteur du temps de son opulence, et à son chevet, le prieur de Saint-Joseph que Kitty était allée quérir afin d'apporter au blessé les secours de son art, — ce que celui-ci n'avait pas cru devoir faire sans y mêler ceux de la religion.

Ce fut avec une véritable émotion qu'il serra la main ensievrée de Martin.

Et s'approchant de Kitty, il posa ses lèvres sur son front.

— Comment te remercier, cœur de femme si noble et si digne de la noblesse de titre ? Chère et bonne Kitty, j'en fais le serment, sitôt mon brave Clinthill retrouvé, ce seront les parchemins, vous ennoblissant tous deux, que je mettrai dans ta corbeille de noces... avec ce qu'y joindra la noble dame d'Avenel, mon épouse.

S'adressant au prieur :

— Mon père, en vous recommandant le blessé, je ne vous dirai qu'un mot : il m'a sauvé la vie !

Il se retira pour prendre un repos rendu nécessaire par ses fatigues précédentes et celles qui l'attendaient.

Mais, avant de s'y livrer, il voulut aller passer la main sur l'encolure lustrée de son cheval, compagnon fidèle avec lequel il allait bientôt encore braver de nouveaux et terribles dangers.

XXXVIII. — LE SALUT AU DRAPEAU

Tel qu'un géant un moment abattu se redresse, la tour d'Avenel renaissait comme par miracle de ses ruines.

Les créneaux des œuvres extérieures reparussent déjà, mur formidable à l'abri duquel les travaux intérieurs se continueraient, s'achèveraient dans un bref délai.

Les ouvriers occupés à sa réfection s'y employaient avec une ardeur infatigable : cette forteresse, c'était leur indépendance nationale, c'était leur refus de subir l'étranger et les traîtres, qui se matérialisaient, s'alliaient ainsi !

Un vent de guerre soufflait sur la contrée.

Autour des murs déjà redevenus puissants, un véritable camp s'était reformé.

Des clans voisins dont les chefs, trop indolents ou trop pusillanimes, n'osaient prendre parti, de nombreux volontaires accouraient chaque jour à Glendarg.

Walter d'Avenel convoqua toutes ses troupes pour une revue, un dénombrement général.

Non point une revue de parade.

Mais une inspection détaillée, attentive, où les contingents de chaque village, chaque hameau, les volontaires des lieux voisins, tous étant à leur place, comme pour une bataille, il étudierait la

force de chaque légion, l'équipement, l'armement de chacun des hommes.

Devant la tour, une autre cohorte était formée : des barbes grises, des fronts chauves même parfois, des visages hachés de rides, — et de cicatrices, — brûlés de soleil ; mais des traits rudes, des yeux résolus.

C'étaient les vétérans.

Ayant donné la mesure de leur valeur dans les guerres précédentes ou réputés par leur bravoure en d'autres circonstances, mais ne pouvant plus suivre leurs jeunes compagnons d'armes dans les longues et dures marches qui se préparaient, ils formaient le bataillon d'honneur chargé de garantir de toute nouvelle offense le drapeau au blason écartelé d'Avenel et de Melrose.

Il est parfois des jours d'un éclat saisissant pour certaines solennités.

Le ciel semble lui-même vouloir en être.

Tel était celui-ci !

Le soleil s'était levé resplendissant, fondant matinalement le givre attaché aux branches, réchauffant la terre et les cœurs.

Douze cents guerriers, résolus, énergiques, vêtus du pittoresque et hardi costume des highlanders, respirant la bravoure et l'audace, endurcis à la fatigue, soumis et confiants et méprisant la mort, — étaient rangés, face au soleil !

Walter d'Avenel commença sa lente et grave inspection.

Parfois un mot sortait de sa bouche, un ordre était donné et aussitôt exécuté...

Les soldats, en constatant son attention soutenue, se disaient :

— Nous serons invincibles.

Toutes les cohortes avaient leurs chefs hiérarchiques.

Seule, la cohorte d'honneur, ainsi que l'avait baptisée Walter d'Avenel, celle chargée de défendre, inviolée désormais, la bannière du clan, n'en avait point.

Le chevalier, ayant terminé sa revue, se dirigea vers la tour au pied duquel ce bataillon était rangé.

À ce moment, un vieillard sortit du seuil rétabli de la forteresse.

Il était armé en guerre, mais très pâle.

Pour affermir sa marche, affaiblie, aurait-on dit, par quelque blessure non encore guérie, il s'appuyait sur l'épaule d'une jeune fille ou d'une jeune femme, on n'aurait trop su le dire, à cause du chauve de ses traits et de leur gravité.

C'était Kitty.

Le vieillard appuyé sur elle, c'était Martin ; c'était le vieux bûcheron, l'ancien serviteur de la maison d'Avenel.

Confus, à cause de son ancienne timidité, de voir tous les regards converger vers lui, il s'avança vers le seigneur d'Avenel qui l'attendait.

— Guerriers ! s'écria alors Walter d'une voix retentissante, c'est au creuset que l'on éprouve l'or ; c'est dans le péril qu'on juge le vrai soldat.

« Guerriers du bataillon sacré, chargé de garder ici intact l'honneur du clan, un chef vous manquait, le voici. C'est un héros !

Et s'adressant au vieillard :

— Et toi, Martin, fidèle ami, reçois le commandement de ces soldats : reçois la garde de la tour d'Avenel. Puis-je compter que tu sauras la défendre de tout outrage ?...

Le vieillard abandonna l'épaule qui lui prêtait son gracieux appui, tira son épée, et, la tenant à deux mains étendue ainsi que pour un solennel, un formidable serment, d'une voix tranquille et forte, il prononça :

— Jusqu'à la mort... dont je n'ai plus peur !

Un frémissement courut parmi ceux qui, au loin même, entendraient.

Ils le comprenaient : ce vieillard, dont la simplicité naturelle cachait l'âme invincible, était de caractère à tenir son serment !

Walter d'Avenel prescrivit ensuite quelques mouvements d'ensemble à ses troupes.

Martin, appuyé de nouveau sur l'épaule de Kitty, considérait la forteresse qui venait de lui être confiée, se disant qu'elle serait peut-être son tombeau...

Le soleil, après avoir éclairé une journée presque entière de labeur guerrier, descendait vers l'horizon, inondant les remparts et la tour d'Avenel de l'or de ses derniers rayons.

Le chevalier d'Avenel massa alors toutes ses forces en éventail devant l'entrée principale de la forteresse.

Il contempla d'abord la houle humaine étagée devant lui, les milliers d'armes sur lesquelles l'astre du jour mettait un miroitement insoutenable, puis la haute tour encore inachevée, et tirant son épée :

— Hissez, sur le donjon, le drapeau d'Avenel et de Melrose ! hissez le drapeau de l'Écosse ! lança-t-il d'une voix forte.

Deux hommes qui, depuis un moment, se tenaient immobiles sur le point le plus élevé, déployèrent au bout de deux mâts, côte à côte, les couleurs annoncées.

Il y eut une minute de silence religieux, impressionnant !

Walter d'Avenel leva sa claymore :

—Hurrah ! pour l'Écosse ! hurrah ! pour Marie Stuart ! clama-t-il. Toutes les épées jaillirent du fourreaux, toutes les armes s'agitèrent, frémirent.

—Hurrah ! pour l'Écosse ! Hurrah ! pour Avenel et pour Stuart ! répondirent plus de mille voix.

C'était un beau et réconfortant spectacle.

Sur la tour à demi relevée, les drapeaux d'Avenel et de la reine Marie flottaient !

Au bas des remparts, l'immense foule armée clamait l'enthousiasme et l'amour du combat.

Et le soleil, sans couchant dans sa magnificence, donnait à cette scène un caractère de grandeur et de beauté guerrière que la plume peut évoquer mais non dépeindre.

A ce moment, un cavalier que l'on avait aperçu au lointain quelques instants auparavant apparut à l'extrémité du camp, agitant sa toque.

Son cheval écumant vint s'arrêter devant le chevalier d'Avenel.

—Wilfrid ! s'écria ce dernier en reconnaissant un des deux messagers qu'il avait expédiés à Marie d'Avenel et à la reine, lors de son arrivée. Et ton compagnon ?...

—Il me suit à distance, seigneur.

En prononçant ces mots, il tendit à son maître un large pli scellé aux armes royales d'Écosse.

Walter se découvrit pour recevoir le message royal, puis rompit le cachet. Une double enveloppe sortit de la première.

Il en regarda les suscriptions et sourit avec tendresse.

Ainsi qu'il s'y attendait en ne voyant qu'un seul message, Marie Stuart avait mis sous la protection de son sceau, et avec la sienne, la lettre de Marie d'Avenel.

Sur le point d'ouvrir la première, la missive dont il aurait voulu baiser l'écriture, il se contenta, et faisant passer le soldat avant l'amant, se retirant à l'écart, il commença par celle de la reine.

Son visage exprima la tension de ses facultés durant cette lecture qu'il recommença.

Il se livra ensuite à une méditation qu'il interrompit pour laisser son regard planer sur ses soldats.

Et réclamant l'attention d'un geste :

—Guerriers des clans d'Avenel, de Melrose et des clans voisins, lança-t-il d'une voix forte, c'est un message de notre souveraine, de la reine Marie Stuart. Elle me parle de ses fidèles highlanders, c'est-à-dire de vous. La reine vous connaît, elle vous attend. La guerre appelle le guerrier : nous partons demain !

—Demain ! demain ! Hurrah pour la reine ! hurrah pour d'Avenel ! répétèrent mille et mille voix.

Walter fit un geste d'adieu et de confiance à ses fidèles dans les yeux desquels éclataient l'enthousiasme et l'impatience du combat.

Et il disparut dans la tour afin de lire, dans la retraite et le recueillement, l'autre lettre, celle qui faisait trembler sa main d'émotion contenue, celle sur laquelle il avait reconnu l'écriture aimée de Marie d'Avenel, son épouse, son amante, la reine de son cœur !

XXXIX — AU PAYS DE BRETAGNE

Walter d'Avenel n'avait pas voulu se remettre en route, repartir à la tête de ses troupes sans aller donner encore un douloureux adieu à l'endroit où il croyait que son fils avait péri.

Son fils, son Julien regretté !...

Pauvre père !

Combien étaient criminels ceux qui l'abusaient d'une façon aussi cruelle !

Pauvre enfant qui tends tes bras dans le vide vers une famille au sein de laquelle ton souvenir est resté si vivace, si endolori !

Que te font les ombrages du château de Kervion ?

Certes, l'abri momentané qu'y a rencontré ton enfance malheureuse est pour toi semblable à la renaissance du soleil après les nuits implacables d'orage.

Non loin du manoir, la mer puissante des côtes de Bretagne roule ses volutes qui passent du vert brisé de l'émeraude au saphir assombri des ciels orientaux.

Mais cette mer n'est point celle qui baigne les rivages de ta patrie.

Et dans ta patrie elle-même, toi qui te crois voué à l'éternelle souffrance, tu ne connaîtrais pas cette espèce de patrie plus étroite, pareille à un tabernacle, à un refuge sacré : la douce famille !

Julien continuait en effet à habiter le château de Kervion où le vicomte, après son voyage infructueux à Londres, était enfin revenu s'enfermer.

Henri de Mercourt de Kervion, on s'en souvient, avait brusque-

ment reçu de la reine Elizabeth sa réponse au message du roi de France et de Catherine de Médicis.

Se trouvant ainsi obligé de cesser ses recherches pour retrouver Ellen Mercy, le gentilhomme français, le commandant du *Saint-Michel*, avait dû remettre à la voile et se diriger vers les côtes de France.

Un double regret le pénétrait...

Il était contraint de quitter l'Angleterre sans avoir découvert celle qu'il avait espéré y revoir, et on lui refusait la consolation d'aller se battre en Écosse et trouver, dans les dangers, un dérivatif à ses chagrins.

Catherine de Médicis, presque aussi jalouse de Marie Stuart qu'Elizabeth elle-même, avait obtenu, de son fils Charles IX, le désarmement du *Saint-Michel* dès le retour de la mission qu'il avait été chargé d'accomplir à Londres.

Il y avait bien assez, trouvait-elle, des quelques navires croisant sur les côtes d'Écosse pour laisser croire à la noblesse française que Charles IX n'abandonnait pas la veuve de son frère, qui s'en était allée avec tant de regrets de quitter "le plaisant pays de France."

Le vicomte de Mercourt, découragé, était donc reparti pour la Bretagne.

Il y avait retrouvé Julien et son compagnon, nouveau Christiano de Clinthill, Jœ, le terrible matelot du *Forward*.

Singulière destinée que celle de cet enfant, influence étrange émanée de sa faiblesse et attachant à lui, d'une affection aveugle, des colosses comme Jœ et l'ancien capitaine d'armes du chevalier d'Avenel !

Henri de Mercourt fut frappé du changement qui s'était opéré, durant son absence, chez "le petit mousse."

La distinction naturelle, l'élégance innée, qui s'étaient affirmées chez lui dans ce milieu breton, calme et reposant, étaient véritablement significatives.

—Oui, il y a certainement du sang noble dans cet enfant, se dit avec plus de force Henri de Mercourt en le revoyant.

—Eh bien ! monseigneur, êtes-vous content de notre pupille ? lui demanda, avec un contentement visible, maître Jean Dacier, son intendant.

Le digne vieillard était bien l'opposé du fourbe Stewart Bolton, l'ancien et abject intendant de la maison d'Avenel.

Le service du seigneur de Kervion était sa joie.

Jean Dacier avait du reste mis à profit l'absence de son maître pour développer, dans la mesure de ses moyens, les qualités natives de Julien.

Et celui-ci promettait déjà de devenir un cavalier ou un marin brillant.

Sa santé était presque entièrement rétablie, et une invincible mélancolie, résultant de l'incertitude de sa naissance et mettant, dans son regard, sa teinte affligée, affluait encore sa personne.

—Mon enfant, dit alors le vicomte à son jeune protégé, voici, effacées, les traces des traitements barbares que t'avait fait subir cette tête féroce d'Harrys. As-tu l'intention de reprendre la mer ?

Julien crut qu'on lui demandait s'il voulait servir de nouveau sur un autre navire comme mousse, c'est-à-dire chair à souffrances au gré des matelots.

Et un resserrement apuré de ses épaules indiqua tout le reflux des souvenirs, des tourments passés, soudain jaillit à son esprit.

D'une voix basse et sourde il répondit que non, ayant déjà pour qu'après ce refus son bienfaiteur ne se lassât de le garder.

Mais s'il aimait la mer pour elle-même, pour sa grandeur puissante, pour la magie de ses transformations, il avait trop souffert à bord du *Forward*, et la terreur le reprénaît à la pensée de s'enfermer entre quelques planches, à la merci d'êtres brutaux et cruels.

Jœ, sans doute, l'aurait accompagné.

Mais que pourrait la protection d'un homme même aussi redoutable que l'ancien matelot, contre la méchanceté de tout un équipage ?

Il préférerait une vie misérable, hasardeuse, à un tel recommencement.

Contre son attente, Henri de Mercourt, loin de paraître offensé de sa réponse, montra plutôt du contentement.

Il venait de penser :

—Les paroles mêmes sont une justification, c'est qu'il n'est pas fait pour l'existence à laquelle on l'avait condamné.

Et s'adressant à l'enfant :

—Eh bien ! soit, Julien, qu'il en soit comme tu le désires. Aussi bien, la mer exige des membres de fer et des âmes bronzées, ou désespérées. Et ce n'est pas tout à fait ton cas.

Il lui prit les mains, lui dont les longues et périlleuses courses sur l'Océan n'avaient ni bronzé, ni guéri l'âme de la désespérance qui la rongait.

—Comme on ne peut demeurer sans occupation ni sans but dans la vie, Martial Dacier, mon courageux et fidèle écuyer, le fils de maître Jean, si bon, si paternel à ton égard, t'instruira dans le

métier des armes, tandis que son père t'enseignera ce qu'il est bon que tout homme connaisse.

Sur cette parole, il remit l'héritier de Walter d'Avenel et de Marie de Melrose aux mains de Martial Dacier et de son père, en leur disant :

— Je vous le confie définitivement, faites-en un homme.

Et l'enfant grandissait.

Son adolescence s'aventurait, en même temps que s'affirmaient chez lui les quantités naissantes qui font les cœurs virils.

Après des heures données à l'étude en compagnie de l'ancien clerc et celle données au maniement des armes et à l'équitation sous la direction de l'écurier, Julien allait sous les arbres de la terrasse naturelle où, à peine convalescent encore, l'avait conduit autrefois le bon vieillard devenu son précepteur.

Et là, s'éloignant de toute chose, il se demandait ce qu'était sa patrie, cette Écosse dont il n'avait qu'un souvenir confus, ce qu'était sa famille dont sa mémoire, après sa marche à bord du *Forward*, n'avait gardé qu'une remémorance plus incertaine encore.

Cette même pensée, incessante, le harcelait, l'obsédait éternelle, assise à son chevet dans l'insonnie, le suivant fidèle comme l'ombre, alors qu'il s'éloignait, soit au bord de la mer, soit sous le couvert obscur des profondeurs forêts.

Joë, l'énorme, le puissant matelot, survenait parfois à ces moments, et le grondait avec douceur.

L'ancien pirate, afin de ne point quitter son protégé, son pupille, avait renoncé à sa vie de coureur des océans.

Mettant sa formidable vigueur au service de sa bonne volonté, il s'était improvisé jardinier, et retournait la terre comme l'étrave d'un navire retourne les vagues, en des mouvements tels qu'il menaçaient d'effondrer tout le champ.

Les années s'écoulaient.

— Joë, disait autrefois Julien à son ami fidèle, quand ma main sera assez forte pour manier une épée, je veux aller revoir le pays de mes aïeux.

Cette époque était venue.

Julien avait à peu près quatorze ans, aussi bien qu'on pouvait calculer. Il en paraissait seize à cause du développement donné à sa taille par son séjour au milieu des rochers et des bois, à cause surtout de la gravité pointée dans son regard.

Le récit des nouveaux malheurs de l'Écosse était parvenu jusqu'au manoir de Kervien.

Le trône de Marie Stuart, autrefois ébranlé et raffermi ensuite, était cette fois menacé d'une façon à troubler ceux qui n'avaient pas oublié la douce souveraine, qui, tant de fois encore, tournait son regard vers la France.

Sur les bords de la Tweed, Walter d'Avenel armait alors ses guerriers afin de voler au secours de sa reine.

Non loin de l'Océan, au manoir de Kervien, dans la Bretagne si française, Julien, son fils, ayant demandé au vicomte de Mercourt une audience, se jeta à la même heure à ses genoux.

— Monseigneur, dit-il, vous avez été la providence de ma vie, vous avez été pour moi un second père. Mais la guerre étrangère et la guerre civile menacent ma patrie; puisque vous m'avez fait apprendre à manier l'épée, laissez-moi aller m'en servir pour défendre mon pays et ma reine.

— Tu es bien jeune, Julien.

— Je suis robuste et fort. Puis Joë m'accompagnera.

— Tu lui en as parlé ?

— Joë l'a osé sans votre assentiment. Il m'a répondu : " Va trouver notre protecteur et notre ami ; puis, où tu iras, j'irai."

— Excellente nature !

Et après un moment de réflexion :

— Laisse-moi, mon enfant ; j'ai besoin de réfléchir à tout cela.

Une fois seul, le gentilhomme se mit à marcher de long en large.

— L'Écosse, murmura-t-il, et l'Angleterre aux prises ! Ces îles britanniques auxquelles mon cœur est attaché comme Prométhée sur son rocher... où un vautour, éternellement, lui déchirait le flanc !

Et joignant les mains :

— Ellen, où êtes-vous ? Êtes-vous en Angleterre ou en Écosse ? Les agissements du lâche Somerset m'ont empêché une première fois de vous retrouver. Mais Julien vient ranimer en moi cette pensée que j'essayais en vain de maîtriser. Il veut aller défendre Marie Stuart. Eh bien, soit ! Nous partirons ! Lui et Joë pour l'Écosse, moi pour Londres où, ne dussé-je, Ellen, retrouver que votre tombeau, je veux aller m'agenouiller, prier et pleurer sur le marbre du sépulcre.

Et avec une résolution amère :

— Ensuite, peut-être, nous retrouverons-nous encore tous les trois autour de Marie Stuart pour rattraper, si l'espoir de la sauver nous abandonne comme m'a abandonné celui de retrouver Ellen !

Le lendemain, une de ces barques solides, construites pour lutter contre les tourmentes redoutables des côtes de Bretagne, mettait à la voile dans une petite baie que l'on apercevait de la terrasse du manoir de Kervien.

Trois passagers étaient à son bord : Henri de Mercourt, seigneur de Kervien, Julien et Joë, l'ancien matelot du *Forward*.

Au haut du manoir, un drapeau fut hissé pour saluer le départ des voyageurs, qui y répondirent.

Les amarres étaient larguées et la barque commençait à s'élever à la lame, lorsqu'un homme, s'élançant dans le canot d'un pêcheur, fit force de rames pour rejoindre le petit voilier, avant qu'il n'eût gagné le large.

C'était Martial Dacier, le fils de l'intendant.

— Monseigneur, supplia-t-il, en s'adressant au vicomte de Mercourt, je n'y ai pu tenir, et mon père vous en conjure lui-même, encore une fois, emmenez moi.

— Eh bien ! puisque tu persistes, viens avec nous, répondit le gentilhomme, ne serais-ce que pour apporter à Kervien la nouvelle de mon trépas.

Et, se tournant vers le patron, tandis que Joë tendait la main à l'écurier pour l'aider à embarquer :

— Maintenant, le cap sur l'Angleterre !

Joë, heureux d'exercer son ancien métier, — pas celui de pirate, mais celui de marin, simplement, — largua l'écoute de bâbord sans même attendre le signal du timonier.

La voile, gonflée par le vent du suroît, la chaude brise du sud-ouest qui soufflait en grand, souleva l'embarcation, tandis que le timonier portait la barre à tribord.

L'énorme barque se dressa, comme un cheval qui se cabre avant de s'élaner et, retombant dans un jaillissement d'eau, enfonçant son étrave dans son sillon, partit vers le nord.

Le silence régnait à bord.

Joë, rugillard par le plaisir de sentir parfois les embruns lui fouetter le visage, tout à la manœuvre, plus prompt que les autres matelots, et l'œil fixé sur le patron, d'un geste comprenait, exécutait ses ordres, quand il ne les prévenait pas.

Julien, tourné vers l'arrière, tenait ses regards attachés sur les côtes de la Bretagne.

Ce n'était pas sans émotion qu'il s'éloignait de cette terre, où son enfance malheureuse avait trouvé un abri, où quelques années de repos, de paix serene s'étaient écoulées pour lui.

Le fils de Walter d'Avenel, prématurément mûri par la souffrance, était à l'âge où l'âme sent avec le plus de force.

Son œil, après avoir parcouru ces rochers, ces bois où, si souvent, il avait rêvé, se fixa sur le manoir dont la masse lointaine se fondait peu à peu.

Bientôt ses murailles disparurent, l'ensemble tout entier perdu dans l'infini vague de l'horizon.

— Adieu, murmura alors le jeune homme, l'adolescent, adieu, seuil hospitalier qui recueillit ma faiblesse !

Et regardant la mer avec méditation :

— La reverrai-je jamais ? et ne le regretterai-je point ?...

Où, c'était l'abri calme et tranquille auquel il s'était volontairement attaché.

Mais puisque, quoique bien jeune encore, sa main savait tenir une épée, n'était-ce pas son devoir d'aller défendre sa patrie... c'est-à-dire celle qui l'incarnait, la reine jeune et belle dont les romanesques amours, amplifiés par la légende, n'étaient peut-être pas sans avoir agi sur cette jeune imagination ?

Il chercha le visage du vicomte de Mercourt.

Inmobile, adossé au mât, le gentilhomme était tourné vers le nord.

Tout ce qui s'accomplissait autour de lui paraissait lui être étranger.

Le nord qui attire l'aiguille aimantée de la boussole semblait exercer sur lui le même pouvoir d'attraction.

C'est que là-haut était le pays de brumes où était née Ellen Mercy, le pays où elle était retournée.

Après deux impuissantes tentatives d'oubli, le sort le ramenait invinciblement vers elle, ou au moins vers cette contrée.

Et cette fois il s'était dit :

— C'est ma destinée, qui décidément va s'accomplir. Ou ce sera le rêve de l'amour réalisé, ou ce sera... plutôt... la tombe.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI," 28 JUILLET 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

LX. — ACCALMIE

(Suite)

— Les choses ont mieux tourné que je ne l'espérais, se disait-elle. Comme cela, nous aurons la paix, et j'aurai fait mon devoir, tout mon devoir. Julien avait compté sur moi pour notre enfant, il ne s'est pas trompé.

La comtesse de Fallière vivait enfin tranquille, consolée, auprès de sa fille. Elle n'espérait plus un bonheur d'ent, en son âme de conscience, elle se croyait indigna. Elle subissait son sort comme un châtiement.

Ce bonheur qu'elle avait mérité à force de repentir, un étranger devait le lui apporter.

Cet étranger n'était autre que Briollet, l'ami de Marcel.

Le jour même de son retour à Châteauroux, l'inépuisable reporter se présenta à la comtesse avec un mot de recommandation du baron de Borianno.

Maximo s'exprimait ainsi :

« Chère comtesse,

« Veuillez faire bon accueil à l'ami qui vous présentera ce billet. Il a à vous demander des renseignements confidentiels sur des faits de la plus haute gravité.

« Je puis compter sur votre appui et sur votre discrétion, car il s'agit du bonheur d'une famille. »

LXI. — TRIOMPHE DE BRIOLLET

Briollet avait affronté le désert africain pour y recueillir la piste de la Rasajou et, chose remarquable ! les révélations de François Brégent méritaient à cette tragédie le personnage suspect que Marcel avait eu l'imprudence d'introduire dans la bagerie.

Aussi le premier soin du reporter fut non d'informer les Borianno du résultat de son voyage, mais de se rendre à Caotey-le-Roi, chez Mlle Lambert.

Là, peut-être, il saurait quelque chose d'intéressant pour Marcel, qu'il tenait à satisfaire le premier et à préserver des embûches que son instinct lui faisait prévoir.

La vieille demoiselle avait confié la gérance de l'institution à un de ses anciens élèves. Elle y continuait sa vie toute de travail et de dévouement.

— Je viens, lui dit Briollet, de la part de mon ami Marcel, prendre des nouvelles de votre santé.

Au nom de Marcel, la physionomie de Mlle Lambert marqua un vif attendrissement.

— Ce pauvre enfant ! dit-elle. Est-il heureux ? A-t-il l'espoir de se faire une position ?

— Il a mieux que l'espoir, il tient un bon emploi.

— Loin d'ici, sans doute ?

— En Tunisie.

— Mon Dieu ! si loin ! Je m'explique pourquoi il n'est pas encore venu me voir depuis la mort de mon pauvre frère, qui l'aimait tant. Dites-lui que je me porte assez bien et que j'espère finir mes jours ici. Grondez-le un peu : il aurait dû m'écrire ; mais à son âge, on a bientôt oublié les vieilles gens qui vous ont élevé et qu'on ne voit plus. Tout ce que je souhaite, c'est qu'il soit heureux. Voilà de bonnes nouvelles. Je voudrais bien savoir aussi ce qu'il devient m'au autre orphelin, l'ami de Marcel. . .

— Jacques Brémond ?

— Oui, monsieur. Celui-là n'est pas aussi aimable que Marcel, oh ! loin de là ; mais nous l'aimons quand même.

Briollet n'avait pas eu besoin de l'amener sur la terrasse où il espérait glaner du nouveau ; elle y venait toute seule.

— Jacques est en bonne voie aussi, dit-il, et cela grâce à Marcel qui lui a trouvé en Tunisie un emploi superbe, la direction d'un vaste domaine agricole.

— Ce bon Marcel ! Il sera la providence de tous ses niais. C'est un cœur d'or, incapable de vouloir du mal même à ceux qui l'auraient offensé. Et que fait-il en Tunisie ?

— Il est précepteur du fils d'un riche Américain, le père de Jacques.

— Je suis contente que mes deux orphelins se soient tirés d'affaires et qu'ils s'entendent si bien. Ça, par exemple, je ne l'aurais jamais cru ; car ils diffèrent comme l'eau et le feu.

Le moment était venu, pour Briollet, d'attaquer la question brûlante.

— Vos deux orphelins, dit-il, sont restés en excellents rapports ; mais Marcel en voudra toujours à Jacques de ne pas lui avoir fait parvenir la dépêche par laquelle vous l'appeliez de la part de votre frère mourant.

— Il est certain que Jacques a manqué de présence d'esprit. Il a bien fait d'accourir ici ; il eût encore mieux fait en prévenant Marcel, qui aurait tout quitté pour rendre les derniers devoirs à son vieux maître.

— Marcel, ajouta Briollet, est d'autant plus inconsolable qu'il suppose que M. Lambert avait des révélations à lui faire. Peut-être s'expliquera-t-il le but de cet appel *in extremis* ! . . .

Le reporter s'arrêta sur cette observation, qui réclamait une réponse.

Mlle Lambert manifesta un certain trouble.

— Mon frère, dit-elle, ne m'a jamais rien confié au sujet des origines de nos deux orphelins. J'ignore s'il avait une révélation à faire à Marcel ; mais je puis vous garantir qu'il était anxieux de le voir.

— Que vous a-t-il dit en vous chargeant d'adresser la dépêche ?

— Nous venions de brûler ensemble une quantité de papiers que je possédais dans son secrétaire et que je mettais un à un sous ses yeux. Il devait y avoir là-dedans des secrets de famille, car mon pauvre frère a employé ses dernières forces à ce travail. Soudain, de ses mains tremblantes, il serra dans sa poche une lettre mal fermée sous enveloppe cachetée. Puis, interrogeant l'œuvre de destruction :

« — Cours au télégraphe, me dit-il, et appelle Marcel, je veux le voir avant de mourir. »

« Je me hâtai d'accomplir cette volonté. Hélas ! ce fut Jacques qui vint au lieu de Marcel. Il trouva mon frère à l'agonie. Je ne puis rien vous dire de plus.

— Avez-vous retrouvé dans les vêtements du défunt la lettre qu'il avait réservée et que, sans doute, il destinait à Marcel ?

— Non, monsieur, ni dans les vêtements ni dans son secrétaire, mais je dois vous dire que mon frère avait eu la force de jeter brièvement au feu le reste de sa correspondance devenue inutile.

— Jacques a-t-il eu le temps d'échanger quelques paroles avec le mourant ?

— Oui, monsieur.

— Et vous présente à ce dernier entretien ?

— Non, mon frère m'avait éloigné. Lorsque je revins auprès de lui, c'était fini.

Briollet ne put rien en tirer de plus.

— Dites à mes deux orphelins, lui recommanda-t-elle, que j'ai consulté toute la correspondance épargnée par mon frère. Il ne s'y trouve pas un mot qui puisse les éclairer sur le mystère de leur naissance. Recommandez-leur de me donner souvent des nouvelles.

Briollet quitta Mlle Lambert avec la conviction que le fils des Borianno avait commis le plus odieux des crimes de confiance.

Et, connaissant par Marcel lui-même le fond du caractère de Parabittieux :

— Il n'aurait agi, se dit-il, que dans un but intéressé. Cette lettre que M. Lambert lui a confiée pour être remise à Marcel, il l'aura détournée, soit qu'elle contînt de l'argent, soit qu'elle pût servir à l'accomplissement d'un chantage.

Briollet fut tenté d'avorter la piste ; mais, n'ayant ni une preuve, ni le moyen de remettre à plus tard cette révélation.

En rentrant chez lui, il y trouva le billet attendu, expédié de Gabès par Marcel, huit jours auparavant :

« Que de choses j'aurais à vous raconter sur le merveilleux pays où les hasards de ma destinée m'ont conduit ! Mais je n'ai pas le cœur à la description.

« Jamais je n'ai été plus triste ni plus anxieux que près d'Augusta, c'est évident, non surveillé et voudrait me voir au ciel tout diable. En revanche, il s'est pris d'une amitié exagérée, inconcevable pour Jacques Brémond.

« Je ne devrais pas en être jaloux, puisque c'est moi qui ai recommandé ce dernier à Chakay, et cependant j'en souffre. . . à tort ou à raison.

« Quant à elle, j'ai tout lieu de croire que je lui suis de plus en plus sympathique. Pourquoi faut-il que son immense fortune nous sépare à tout jamais !

« Excusez-moi, cher ami, de vous attrister par mes doléances ; et donnez-moi le plus tôt possible de vos nouvelles. »

Toujours guidé par son instinct, Briollet se garda de répondre

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

— Les qualités. — Croquettes, Chocolat Rept, Chocolat Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

immédiatement. Il eût été imprudent de confier au papier les graves révélations qu'il avait à faire sur le fils des Rassejou.

Il se rendit rue de Chevreuse, à l'ancien domicile de Jacques et de Marcel.

S'adressant à la concierge :

— Pourriez-vous me dire ce qu'est devenue la domestique de M. Brémont ?

La bonne femme, qui n'était nullement disposée à le renseigner et qui, de plus, le prenait pour un policier, répondit sur un ton de mauvais humour :

— Adressez-vous au *Frisé* ; il en sait plus que moi.

Briollet connaissait tous les surnoms donnés aux inspecteurs des commissariats de police. Dans ses enquêtes sur la rive gauche, il s'était rencontré maintes fois avec le *Frisé*, qui n'était pas moins complaisant à son égard que l'illustre *Pot à tabac*.

Il alla le relancer à son bureau et en tirer des renseignements complets.

— Mon opinion, dit le *Frisé*, est que la Rassejou est protégée par Jacques Brémont, lequel est parti sans laisser d'adresse ; j'ai recueilli les plus mauvais renseignements sur cet ingénieur. C'est un joueur acharné, tricheur à l'occasion. Il a été pris en flagrant délit de filouterie au baccara dans un cercle-tripot de la rue Vivienne. On ne l'a point poursuivi, mais il est surveillé par la police des jeux.

— Et vous supposez, dit Briollet, que Césarine Rassejou est allée rejoindre son ancien maître ? . . .

— Ma foi, oui ; mais ce n'est qu'une supposition. Je n'ai d'ailleurs pas de temps à perdre dans cette recherche. On devrait laisser la paix aux condamnés qui ont subi leur peine. N'est-ce pas votre avis, monsieur Briollet ?

— Certainement, mon ami, et je suis heureux d'entendre un policier me tenir ce langage.

Partout le reporter recoltait des renseignements défavorables à Jacques Brémont.

Quant à Césarine, rien ne prouvait qu'elle fût allée rejoindre son fils.

Avant de retourner au Barry, Briollet se rendit à Genty-les-Loups. Il tenait à interroger lui-même l'ancien bucheron landais, ce pauvre diable à qui Maxime avait confié la garde de l'auberge sanglante.

Le bonhomme revenait de faire ses provisions, lorsqu'ils se présentèrent à lui de la part du baron de Borianne.

Pour obtenir sa confiance, il dut lui montrer une lettre de ce dernier.

— M. le baron, lui dit-il, a besoin de savoir si la propriétaire est revenue ici.

— Non, monsieur, répondit Candars. Son notaire m'a questionné avant-hier. Il est très étonné de ce que le locataire ne soit pas encore installé. Il n'a pas revu non plus Césarine, qui ne lui a jamais demandé un centime. Voyez-vous, monsieur, on ne m'ôtera pas de la tête que Césarine est une honnête femme. Si elle fait fi de son argent, c'est qu'elle sait d'où il vient ; Rassejou n'en était pas à son coup d'essai lorsqu'il a tué le touriste pour le voler. D'abord avec quoi aurait-il pu faire construire, acheter des terrains, puisqu'il ne possédait, au moment de la guerre, que sa bicoque, qui tombait en ruines ?

Briollet visita minutieusement les locaux.

Ce fut ainsi qu'il remarqua un détail qui avait échappé à l'attention de Maxime et de Pierre : dans un angle de la chambre à coucher, le papier de tenture était décollé sur une place grande comme la main. En examinant de près cette déchirure qui pendait, Briollet y découvrit, collé en dessous, un débris de papier blanc.

Cette place avait pu servir à cacher une lettre, peut-être celle arrivée vingt-trois ans trop tard au comte de Borianne !

Le reporter s'empara de ce document.

Le soir même, il débarquait à Châteauroux.

Les Borianne, prévenus par dépêche, l'attendaient au château avec Pierre Sorlec.

L'entrevue eut lieu dans la chambre de Maxime.

Briollet rendit compte de son enquête, passant sous silence les fatigues endurées, les dangers courus.

Il s'excusa presque d'être resté trois semaines à Tunis pour se guérir d'une fièvre qui avait failli l'emporter.

— Quoi qu'il arrive, dit-il en terminant le récit de son entrevue avec François Brégeat, n'oubliez jamais que j'ai promis le secret au café du Rhin.

— Cette promesse sera respectée par nous, assura le vicomte. Continuez votre récit. Il me tarde de savoir si vous êtes sur la piste de la mère de Jacques Brémont. D'après ce que nous savons, elle ne s'éloignera jamais de son fils.

— À moins que son fils ne lui échappe, fit observer Briollet.

L'orce lui fut de parler de sa liaison avec Marcel et comment par ce dernier, il savait l'émigration de Jacques Brémont en Tunisie.

— Le mystère se complique encore, dit Pierre. Moi aussi, je con-

mais le fils des Rassejou et j'ai des raisons de croire que Mme Petitot le redoutait.

Il fit part de tout ce qu'il avait appris au sujet de l'ingénieur agronome.

— Cet intrigant, dit-il, a réussi, je ne sais comment, à capter la confiance de la comtesse de Fallière. De son côté, Mme Petitot l'a protégé au début ; puis, de graves soupçons sur le rôle qu'il jouait auprès de la comtesse l'ont plongée dans les angoisses à la suite desquelles la paralysie s'est déclarée. Le Dr Cartier m'en a parlé en secret. Ces faits m'ont été confirmés par Rose qui a entendu Mme Petitot murmurer ce mot : " L'empoisonneur ! " C'est grâce à l'énergie du docteur que James Brémont a été écarté de chez Mme de Fallière, qui semble y penser de moins en moins.

Maxime prit à son tour la parole.

S'adressant à Briollet :

— Nous vous avons écouté dans l'espoir que vous nous apporteriez de puissants éléments d'informations. Cet espoir n'a pas été déçu. De notre côté, nous ne sommes pas restés inactifs. Nous avons vu et interrogé la Rassejou.

— Vraiment ! fit Briollet.

Le baron lui retraça leur entrevue avec Césarine.

— J'étais certain, dit le reporter, qu'elle reviendrait chez Mme Petitot. Je regrette de ne pas être resté à Châteauroux. Peut-être aurais-je réussi à lui arracher la vérité. Permettez-moi de vous dire que vous vous y êtes mal pris. Dans tous les cas, vous auriez dû faire filer cette femme, ne point la perdre de vue.

— Eh ! s'écria Pierre, nous croyions bien la tenir, puisque par l'entremise de son fils, elle était entrée comme domestique chez Mme de Fallière. Mais, une heure après, elle donnait congé à la comtesse et reprenait le train de Paris.

— C'était facile à prévoir, dit Briollet. Comme vous dites, le mystère se complique : quel rôle jouait auprès de la comtesse Césarine Rassejou ? Était-elle venue à Châteauroux pour se rapprocher de Rose ? . . . C'est bien improbable. J'estime que son fils l'avait chargée de surveiller ses intérêts ; mais quels intérêts ? C'est là ce qu'il faudrait savoir. Demain, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'irai le demander à Mme de Fallière.

— Quant à moi, déclara Pierre, non seulement j'approuve cette démarche, mais encore j'estime qu'on doit mettre la comtesse dans notre secret. C'est une amie sur laquelle nous pouvons compter. Elle est d'une discrétion à toute épreuve.

Après un instant d'hésitation, le vicomte se rangea à cet avis. Quant à Maxime, il ne pouvait que confirmer l'excellente opinion que son ami avait de Mme de Fallière.

— Soyez tranquille, dit Briollet, je n'userai de votre autorisation que si je le juge indispensable. Mais je n'ai point encore fini mon compte rendu. Avant-hier, j'étais à l'auberge sanglante et j'en ai rapporté une pièce à conviction dont nous allons examiner de suite la valeur.

Il tira de son portefeuille le papier de tenture qu'il avait arraché au mur, dans la chambre à coucher des Rassejou.

— Veuillez, dit-il, me communiquer la lettre de la vicomtesse de Borianne. Ce n'est point pour en prendre connaissance, mais pour vérifier un détail purement matériel.

Et, montrant le petit morceau de papier blanc resté collé au revers de la tenture.

— Si cette lettre a été cachée par Césarine, en 1871, ce débris va peut-être lui servir de souche.

On juge de l'angoisse ressentie par le vicomte et son fils pendant cette constatation.

Hector de Borianne poussa soudain un cri où s'exhalait une douleur atroce.

— La preuve est faite ! s'écria-t-il, ma pauvre femme a été assassinée dans cette auberge.

Et ses yeux, dilatés par l'horreur, restaient rivés sur le billet, dont une pointe s'adaptait exactement à la souche découverte par le reporter.

Maxime, voyant son père s'abandonner au désespoir, fit signe à Pierre et à Briollet de se retirer.

Ces derniers quittèrent le château, très attristés par la scène douloureuse à laquelle ils avaient dû participer.

— Pour donner confiance à la comtesse, dit Pierre à son compagnon, il vous faudrait un mot de Maxime. J'irai le lui demander demain matin et je vous l'apporterai à votre hôtel.

Nous avons vu comment Briollet, muni de ce billet, se présenta chez Mme de Fallière.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit la comtesse. Je suis toute prête à répondre au désir du baron de Borianne ; mais je ne saurais soupçonner en quoi je pourrais lui être utile.

Briollet avait promis d'être prudent. Il tint parole. Comme toujours, son plan d'attaque était fait d'avance.

— Chargé, dit-il, par le vicomte de Borianne et son fils d'une enquête d'où dépend l'honneur de leur famille, mes premières investigations m'ont amené à rechercher deux personnes avec lesquelles

vous vous êtes trouvée en rapport dans des conditions assez mystérieuses.

La comtesse de Fallière ne put réprimer un tressaillement.

Cet inconnu, qui l'interrogeait au nom des Borianne, allait-il lui parler de Jacques ?...

Briollet remarqua son émotion.

— Vous vous êtes intéressée, dit-il, au fils d'une de vos anciennes amies, morte à Genève et que vous aviez perdue de vue depuis son départ de Paris. Êtes-vous certaine que ce jeune homme ne vous a point trompée sur son origine ? J'ai de fortes raisons de croire qu'il n'est point celui que vous croyez.

L'insinuation ne parut nullement étonner la comtesse.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-elle. Je suis toute disposée à vous renseigner ; mais encore faudrait-il savoir en quoi la personnalité de mon protégé peut intéresser la famille de Borianne ?

Briollet comprit qu'il n'en tirerait rien, s'il n'usait pas d'une entière franchise.

— Soit ! mais auparavant, veuillez, madame la comtesse, me prêter le serment de garder le secret le plus absolu sur toutes mes révélations.

— C'est fait, dit-elle, avec un grand air de dignité. Permettez-moi, maintenant, de vous demander à quel titre vous êtes chargé de cette démarche ?

Briollet déclina ses noms et qualités.

— Je vous écoute, monsieur, dit la comtesse.

Il ne lui cacha rien du mystère qui planait sur la naissance de Rosita Speranza.

Mais à peine a-t-il nommé Jacques Brémont et révélé son origine qu'il dut s'interrompre.

La comtesse était devenue très pâle.

Portant la main à son cœur :

— Oh ! monsieur, fit-elle, vous ne sauriez croire ce que je souffre.

Ainsi donc, Jacques Brémont n'était pas le fils de Julien Lartigue, mais celui d'un assassin condamné à mort et exécuté !

Comment avait-il pu se procurer la lettre sur laquelle il appuyait son imposture ?

Soudain, l'espoir revient à la pauvre femme : cet enfant, si regretté et qu'elle n'espérait plus retrouver, existe peut-être. Et c'est à lui que Jacques Brémont, par une infâme supercherie, s'est substitué.

Comment le savoir ?

La comtesse a besoin, elle aussi, d'un homme dévoué pour démasquer l'imposteur.

Cet homme, ne l'a-t-elle pas sous la main, en la personne du mandataire des Borianne ?

La confiance que ces derniers et Pierre Soriac ont en lui est une preuve de son honnêteté.

Et puis, Mme de Fallière n'a pas le choix. Dans sa hâte de savoir, elle ne saurait rebtenir le secret prêt à s'échapper de ses lèvres.

— Monsieur, s'écrie-t-elle, je me confie à vous comme les Borianne se confient à moi, par votre entremise. Oui, j'ai de graves confidences à vous faire ; mais mon honneur en dépend.

Le reporter éleva la main.

— Parlez, madame, je vous jure sur les cendres de ma mère que je ne répéterai à qui que ce soit un mot de ce que vous m'aurez dit. Elle le crut et n'eut jamais à s'en repentir.

Elle lui raconta son histoire et aussi dans quelles circonstances Jacques Brémont avait accompli son imposture.

— Retrouvez mon fils, s'écria-t-elle, et demandez-moi ce que vous voudrez !

— Laissons l'intérêt de côté, répliqua le reporter. En vous rendant votre fils, ma récompense sera complète, car Marcel est mon meilleur ami.

— Marcel ! dites-vous, c'est bien le nom de mon enfant. C'est ainsi qu'il a été déclaré à la mairie de Fontainebleau. Et j'ai pu croire que Julien avait poussé la cruauté jusqu'à lui retirer ce nom que nous avions choisi ! Où est-il, mon Marcel ? Que fait-il ?

Il se garda de l'effrayer en lui révélant que le poète se trouvait dans un désert, auprès du fils des Bassajou.

— Marcel, dit-il, est percepteur des enfants d'un riche Espagnol, à Madère.

— Si loin !

— Je vous l'amènerai bientôt et vous serez fier de lui. C'est un homme instruit, une nature d'élite.

Comme on le voit, Briollet avait deviné que Jacques Brémont tenait de M. Lambert mourant la lettre destinée à Marcel.

Rien n'échappait à sa clairvoyance.

— Maintenant, dit-il, parlons de la veuve Virieu, qui n'est autre que Césarine Bassajou.

La comtesse trembla à l'idée qu'elle avait eu cette femme pour servante.

Le reporter lui fit raconter comment elle avait été amenée à la prendre à son service.

— Je crois, dit-elle, que le scélérat l'avait placée ici pour l'avertir

de ma mort ; car je l'avais avantagé d'une somme de cent mille francs sur mon testament, comme qu'il espère sans doute toucher bientôt.

— Que pensez-vous de Césarine ?...

— Que c'est une pauvre malheureuse incapable de nuire. Elle s'ennuyait ici et elle a dû aller retrouver son fils, en Tunisie.

Il ne restait plus à Briollet qu'à remercier la comtesse de Fallière.

— Votre secret est en bonne main, assura-t-il avant de se retirer. Je me contenterai de dire aux Borianne que Jacques Brémont vous avait été recommandé secrètement et à son insu par Mme Petitot.

Il se rendit en toute hâte au château de Borianne.

Après un concubinage qui ne dura pas moins de trois heures, le vicomte déclara qu'il fallait partir pour la Tunisie dès le lendemain.

— Je pense y retrouver la Bassajou, dit Briollet. Dans tous les cas, j'ai un moyen sûr pour forcer le fils à nous donner l'adresse de sa mère.

Comme on le verra bientôt, ils arrivèrent à la plantation de sir William Clakay le jour même de l'attentat commis par Jacques Brémont sur Marcel.

LXII — L'IDÉE DE JACQUES BRÉMONT

Outre les gens de sa maison, sir William Clakay avait amené un médecin à sa plantation de Gabès.

Le docteur Leroy touchait à la trentaine. C'était un travailleur sérieux, tranquille et doux, très sérieux pour son âge.

Le milliardaire lui avait offert cinquante mille francs pour le déléguer à l'étranger pendant deux ans. Le jeune docteur accepta, non par appât de la forte somme, mais faute de ressources pour se monter un cabinet à Paris.

Leroy et Marcel, bien faits pour se comprendre, firent bientôt amis.

Le lendemain du débarquement, tout le monde s'installait à la villa des Oliviers, à cinq kilomètres environ de Gabès, sur la route de Sfax.

Durant la traversée, notamment de la Goulette à Gabès, Clakay, qui se concevait en homme, avait étudié Jacques Brémont et acquis la certitude que l'ingénieur agronome ne manquait pas de valeur.

Ainsi, le soir même, il l'appela dans sa chambre.

— Je vous donne toute latitude, lui dit-il rondement. Commandez, faites, organisez. Mon intention étant de me fixer ici pour mes deux ans, jusqu'à guérison complète d'Arthur. Je veux, tout d'abord, une habitation des plus confortables, et, puisque me voilà planteur, une propriété dont on parlera. Je vous ouvre un crédit illimité.

Jacques se mit aussitôt à l'œuvre.

Déjeuner sans compter, c'était le rêve de toute sa vie.

Il se récita ardemment des ordres.

En quelques semaines, les Oliviers se transformèrent, du rez-de-chaussée aux moucharabichs et aux terrasses.

Le jardin et le parc, négligés par l'ancien propriétaire, furent rétablis sur des plans nouveaux, du meilleur effet.

Jacques était partout, veillait à tout.

Pendant que les tapissiers indigènes, appelés à la hâte de Djorba, ils renommés pour ses tentures, que les mosaïstes et les peintres, venus de Sfax, embellissaient et décoraient la villa, une armée d'ouvriers retournait le sol, drainait et plantait.

Et on faisait de l'ort.

Jacques en trouva.

Avec un fil de fer qui tenait du prodige et enveloppait les Arabes, il sut découvrir sous le roc et le sable, des nappes d'eau et des sources.

Les vallées, amplement arrosées, reverdissent.

Les coteaux, jusque-là incultes et chauves, se couvrirent de vignes, d'oliviers et de chênes-liège.

A grands froids, des puits artésiens furent percés de l'ousis. Répiqués dans des fosses profondes, les racines à l'humidité, ils ne saupiquèrent même pas du voyage.

Après la première couche le dornier, Jacques était toujours sur la brèche, frais, dispos, souriant.

Clakay n'en revenait pas.

— Le gaillard me rappelle mes débuts, disait-il. J'ai, enfin, rencontré mon homme. A nous deux, nous retournerons des millions, nous chergerons la face morose de ce pays et ferons un jardin de l'Afrique.

Dédaignant un peu Marcel, souvent plongé dans ses rêveries, le docteur Leroy lui-même qui, de son propre aveu, n'entendait goutte à la culture, ne s'ouvrait guère qu'à sa fille.

Avec elle, par exemple, il se dédoublait et portait l'ingénieur aux nues.

Augusta l'écoutait distraitemment.

Jusqu'à-là, elle n'avait rien, ou presque, rien, à reprocher à l'homme de confiance de son père.

Il lui semblait bien que, parfois, à table, lorsqu'il ne se croyait pas observé, il la couvait d'un ardent regard, dans lequel, avec sa finesse de femme, elle démêlait de vagues désirs, une passion naissante ; mais comme il se montrait avec elle d'une extrême réserve, elle se contentait de l'observer, en attendant.

Le mois du renouveau arriva. D'un jour à l'autre, le ciel, un peu assombri d'hier, bléissait. Les boutons des grenadiers grossissaient et mille fleurettes piquaient les pelouses.

Un matin, Clakay, rajoué, entra, en chantonnant, chez sa fille.

— Quel ! fit-il, déjà au travail ? Plante là brosse et pinceau. Le temps est superbe, partout du bleu, de l'or et du rose... Sapristi ! voici que je fais concurrence au précepteur d'Arthur ! Allons plutôt, petite reine, visiter nos domaines.

Tous deux, dix minutes après, partaient à cheval.

De temps à autre, Clakay s'arrêtait, en extase.

— C'est ma vue ! ma parole ! Encore une semaine et il ne restera plus un pouce de terrain en friche. Brémond est décidément un homme incomparable.

La petite reine ne pouvait qu'approuver... de la tête, jamais de la parole.

— Tu y viens, disait-il, c'est bien temps. Ah ! la science, la jeunesse et l'énergie.

Il aperçut Jacques sur le chantier.

— Allons le féliciter, dit-il, il le mérite bien.

Complimenté par son patron, en la présence des ouvriers et de l'héritière, Jacques eut un sourire de triomphe.

Son regard s'arrêta, longuement, passionné et suppliant à la fois, sur celui de la jeune fille.

Elle en fut si troublée qu'elle laissa tomber sa cravache.

L'ingénieur se précipita pour la ramasser.

En la lui remettant, leurs doigts se touchèrent.

Jacques, tout pâle, s'inclina profondément.

C'est à moi qu'il en a, pensait-elle.

— L'heure du déjeuner approche, fit remarquer Clakay, qui n'avait rien vu. Assez travaillé pour ce matin, rentrons.

Patrons et ingénieur, chevauchant côte à côte, formaient des projets, parlaient d'agrandir la propriété, de révolutionner la culture par l'implantation de nouveaux cépages.

Augusta n'écoutait plus.

Elle réfléchissait.

A cette heure, elle voyait clair dans le plan de l'ambitieux.

De menus faits, qui lui avaient paru sans importance, se relient pour former un faisceau de preuves.

Elle eut peur, une peur instinctive, de cet homme qu'elle devinait très fort, audacieux et dont les yeux noirs, tour à tour câlins et astucieux, s'ouvraient sur une âme soigneusement voilée, indéchiffrable.

Que faire ?...

Prévenir son père, le mettre en garde ; mais celui-ci, enthousiasmé, grisé, sourirait de ses confidences et les traiterait de rêveries.

Tout à coup, elle songea à Marcel, qui avait introuvé Jacques dans la maison, et cette plainte lui échappa :

— Mon Dieu !

Clakay se retourna.

— Tu es pâle, fit-il, qu'as-tu donc ?

L'ingénieur s'empressait.

— J'ai un peu froid, répondit-elle à tout hasard ?

— Froid, par ce clair soleil.

On arrivait à la villa.

— Ah ! ajouta-t-il, voici notre Arthur. Il n'a pas l'air d'avoir froid, lui, au contraire. Dans quelques mois, il aura de la santé à revendre.

Il mit pied à terre, et s'adressant à Jacques qui confiait son cheval à un garçon d'écurie :

— Mon jeune monsieur, dès que cet enfant pourra, sans danger, en venir aux études sérieuses, j'entends que vous lui donniez des leçons. Vous m'en ferz, un scientifique et vous lui communiquerez votre feu sacré. Qu'il devienne un homme, comme vous, et vous n'aurez pas obligé des ingrats...

— Pardon, monsieur, interrompit le docteur Leroy, qui survenait avec Marcel, il me semble que j'ai voix au chapitre : la Faculté s'oppose à ce qu'on surmène l'esprit de cet enfant.

— Bon, répliqua Clakay, j'émettais un vœu, tout simplement. Nous obéirons à la Faculté... jusqu'à nouvel ordre.

Tendant les mains aux deux amis :

— Signons la paix et allons déjeuner.

Marcel garda longtemps un visage contristé : allait-on lui enlever Arthur, pour le confier à Jacques, dont il connaissait les théories dissolvantes ?

Son regard inquiet chercha celui d'Augusta.

— Confiance ! disaient les yeux de la jeune fille.

On passa à la salle à manger.

La Rassajou, sous le nom d'Augustino Virieu, servait à table, muette, énigmatique, infiniment triste, toujours, sous ses vêtements de deuil.

Augusta, à la prière de Marcel, qui s'intéressait à cette infortunée, l'avait prise sous sa protection et la traitait avec beaucoup d'égards.

Clakay et l'ingénieur tiraient le haut de la conversation et se congratulèrent sans vergogne.

— Nous élargirons notre zone d'affaires, disait le patron. Vous serez le bras, moi la tête. Dès que le commandant Roudaire aura lancé la Méditerranée dans les chotts, nous établirons des comptoirs à Tozar et dans les principales oasis du R'rir.

— Cela ne saurait tarder...

— Vous croyez ?

— Assurément. J'ai eu l'honneur de m'entretenir, hier, à ce sujet, avec le commandant.

— Espère-t-il réussir ?

— Sans aucun doute : une colline à renverser, des barrages à établir, des prises d'eau à régler, qu'est-ce tant avec l'outillage moderne ?

— Vous en parlez à votre aise !

— J'en parle comme un homme qui a pesé le pour et le contre, répliqua Jacques avec ce superbe aplomb que rien ne démontait.

— Ah ! fit Clakay, interloqué, à la fin, je vous crois, sacrebleu ! je suis servi pour vous croire.

Il se leva et rejetant sa serviette :

— Que faites-vous, cette après-midi, mon cher Brémond ?

— Je me proposais d'assister au forage d'un puits artésien.

— Je vous suis pour reprendre cette conversation sur la mer intérieure et nos futurs comptoirs.

Jacques se tourna vers Arthur, et souriant :

— Voulez-vous, mon ami, me faire le plaisir de nous accompagner. Nous atteindrons sûrement, ce soir, la nappe d'eau...

— Je vous remercie, monsieur, interrompit froidement l'enfant.

— Ce sera très curieux, insista Jacques.

— Et pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous, avec moi ? demanda le père.

— Je suis fatigué.

— Hein !... fatigué ?...

Clakay ne souffrait point qu'on le contrariât.

— Peut-on se rendre au puits en voiture, monsieur Brémond ?

— Oui monsieur.

Le maître frappa sur un gong, et, au valet qui parut aussitôt :

— Dites qu'on attelle l'araba, de suite.

— Papa, s'écria Arthur, je t'assure que je suis indisposé.

— Le grand air te remettra.

Arthur, alors, fondit en larmes.

La scène devenait pénible. Le docteur intervint, et, prenant la main de l'enfant :

— Il a véritablement un peu de fièvre, dit-il... il serait préférable de ne pas l'emmenner.

— Qu'on le couche, s'il est souffrant.

Sir William haussa les épaules et sortit.

Passant familièrement son bras sous celui de l'ingénieur, et l'entraînant dehors :

— Cet enfant ne sera jamais qu'une femmolette... J'ai eu tort, aussi, de l'avoir confié à votre ami, un rêveur.

— Bah ! répondit Jacques, il n'y a rien de perdu.

— Vous vous occuperez de lui ?

— Comptez sur moi.

Jacques se détourna pour cacher une flambée d'orgueil.

Il avait, en quelques mois, gagné, de haute lutte, la première manche de cette partie colossale.

Ainsi pensait Jacques, souriant au maître, souriant surtout à ce magnifique domaine, son œuvre, qui lui appartenait un jour.

Dans la salle à manger, Marcel interrogeait la mère Virieu occupée à desservir.

— Alors, Augustino, vous vous plaisez ici ?

— Il le faut bien, monsieur.

Comme vous dites cela... on croirait que vous regrettez la France ?

— Peut-être, monsieur Marcel.

Toujours elle répondait d'une manière évasive.

Ce jour-là, elle paraissait plus triste encore que de coutume et devait faire effort pour ne pas pleurer ; les larmes tremblaient au bord de ses paupières.

Marcel le remarqua.

— Vous avez du chagrin, Augustine, un gros chagrin. Confiez-le moi. Ne puis-je vous être utile ?

— Je n'ai pas de... chagrin, murmura la Rassajou.

— Qui vous rend si triste, alors ? un secret lourd à porter ?

Césarine ouvrit les lèvres comme pour s'expliquer ; une poignante émotion, presque de l'effroi, se lit sur son visage.

Puis, elle recule, les yeux hagards, les mains en avant, et s'écrie :
—Un secret... qui vous fait croire ? Non... je n'ai pas de secret
Je n'ai rien à vous dire... pas encore... jamais !

Elle s'enfuit... glissant, sur le tapis, comme une ombre.

Il sortit et s'informa d'Arthur.

L'enfant sommeillait dans un hamac. Près de lui, le docteur compulsait un bouquin.

Les fenêtres d'Augusta étaient closes.

Marcel s'éloigna en soupirant. Il s'en fut errer sous les platanes dont les feuilles, telles des castagnettes, claquaient à la brise, avec un bruit moqueur.

Il guetta, en vain, sous la marquise, l'apparition d'une ombrelle rose et d'une écharpe blanche...

Augusta ne descendait pas.

Il regagna sa chambre et n'accorda à la fenêtre.

Paysage splendide : des collines lointaines, dorées de soleil, des arbres à l'infini, remués par un rien de brise, une campagne toute réjouie, aux lignes azurées.

Au loin, la mer se déploie, étincelante, sillonnée de barques, pareilles, de cette distance, à de grands oiseaux balancés entre le bleu du ciel et le rayonnement de l'onde.

Quel décor pour un poète !

Mais Marcel ne le voit pas.

Il songe qu'il n'est guère plus avancé qu'au premier jour, que l'abus, en Touraine, au château de Montbrun, lorsqu'il écrivait à Brijollet.

Le soir, il espère, pour désespérer le lendemain.

Un mot le reconforte, un autre le replonge dans le doute.

Et, pourtant, Augusta n'est plus pour lui la patricienne dédaigneuse ; elle le traite en ami, parfois elle le consulte.

Souvent, il s'est dit : " Si je lui déclarais mon amour ? "

Son amour, qui déborde, il le jette sur le papier, en vers enflammés qu'ils débite dans la solitude, heureux d'entendre répéter à l'écho le nom de l'adorée.

Cette situation, cependant, ne peut s'éterniser.

Aujourd'hui même, sir William a parlé de donner à son fils un maître de sciences.

A quel parti se résoudre ?

Marcel, pour réfléchir plus à l'aise, ferma sa fenêtre aux bruits du dehors, aux chants d'oiseaux, aux castagnettes des platanes dont les claquement l'énervent.

Il rêve, devant les feuilletts épars de son livre sur l'Amour.

Les ombres du soir s'allongent...

Il ne s'en aperçoit pas.

Qu'importe l'heure, pour lui !

On frappe à sa porte et Jacques paraît, botté, cravache en main, le sourire aux lèvres.

—Bonsoir, tu travailles encore, à cette heure ?

Marcel, qui ne l'avait pas entendu venir, rassembla précipitamment ses papiers.

S'emparant d'un feuillet :

—Toujours ce fameux poème, dit Jacques ; tu permets ?

Et d'un ton ironique, il lut à voix haute ces vers inspirés par l'amour :

Nous chercherons, au fond du ciel,

Un coin d'or à nos rêveries,

Et, jusqu'aux étoiles pâlies,

Nous voguerons dans l'irréel.

—Oh ! fit-il, ce coin d'or ! ces étoiles pâlies ! et ce voyage dans l'irréel !

Il ne put en lire davantage.

Marcel lui avait arraché des mains le feuillet.

—Alors, mon cher, dit l'indiscret, tu es amoureux ?

Et comme Marcel esquissait un geste de dénégation :

—Tu es amoureux, te dis-je ! D'abord, un poète est toujours amoureux, et puis, on ne commet pas de pareilles rimes de gaieté de cœur.

Il prit un siège, s'assit, et, d'un air grave :

—Tu me fais de la peine, Marcel. On dirait que, depuis quelque temps, tu n'as plus confiance en moi. Ne suis-je pas ton ami, pourtant, presque ton frère ? N'avons-nous pas grandi, souffert ensemble, plus souvent qu'à notre tour.

Ce langage était bien fait pour émuovoir le poète.

—Sans doute, continua Jacques, je n'ai pas toujours partagé tes idées. C'est qu'aussi, de nous deux, c'est moi qui suis le nigri par la destinée. Toi au moins, tu as connu ton père ; il te reste, aux Pyrénées, des affections sincères. Moi, je n'ai personne, personne !... Il fallait que je me fisse une place dans la vie... Je la tiens, maintenant, cette place, grâce à toi ; alors...

—Alors ?

—Soyons amis, Marcel ; n'ayons rien de caché l'un pour l'autre, veux-tu ? Interroge-moi et je t'ouvrirai mon âme.

L'imposteur avait saisi les mains de Marcel et les pressait doucement.

Marcel se sentit remué jusqu'au fond du cœur.

Est-ce que, jusque-là, il avait méconnu Jacques ?

—Oui, répondit-il, tombant dans le piège qu'on lui tendait, tu as deviné, j'aime, hélas !

—Pauvre ami, comme je te plains !

—Et tu as raison de me plaindre, car celle que j'adore est si éloignée de moi...

—Bah ! interrompit Jacques, espère ; tu es jeune, tu as du talent et l'amour appelle l'amour.

Marcel se redressa, marcha jusqu'à la fenêtre et demeura quelque temps sans répondre, comme en contemplation devant l'horizon empourpré du soir.

Le secret d'amour, si lourd à porter, l'étouffait.

Il revint à Jacques, et, à voix basse :

—Tu ne me trahiras pas ?

—Moi, te trahir, quand je donnerais ma vie pour assurer ton bonheur !

Alors, Marcel, dans un souffle, avoua :

—J'aime Augusta.

—Ah ! fit Jacques, sans trahir la joie que lui causa cette avou.

—Comprends-tu maintenant ce que je souffre, et la distance qui nous sépare ?

—Qui sait ? murmura l'ingénieur. Mais, dis-moi, mon cher ami, Augusta, puisqu'il s'agit d'elle, connaît-elle ton amour, le lui as-tu déclaré ?

—Non, jamais.

—Te laisse-t-elle au moins, quelque espoir ?

—Voilà bien ce qui cause mon tourment. Elle me sourit parfois, et j'espère ; puis le lendemain, elle me fuit, et je retombe dans l'incertitude.

—Diable, pensa Jacques, il était temps d'aviser !

—Tu as bien fait de m'ouvrir ton cœur : sir William daigne me témoigner quelque confiance, j'en userai à ton service.

—Ne fais pas cela ! s'écria Marcel, je ne veux tenir Augusta que d'elle-même.

—Ah ! cher poète, je te reconnais bien. Pour aujourd'hui restons-en là ; je suis obligé de te quitter. J'ai un plan à terminer d'urgence.

—Je puis compter sur ta discrétion, n'est-ce pas ?

—Sois sans crainte.

N'ayant plus rien à apprendre, le fils de Rassajou s'éclipsa.

Une ombre filait dans le couloir assombri.

Jacques reconnut sa mère.

En deux bonds il la dépassa, et lui barrant le chemin, il l'obligea à entrer avec lui dans sa chambre.

—Vous m'espionnez ? fit-il d'un air menaçant. Vous écoutiez à la porte ?

Il croyait l'intimider et demeura stupéfait par l'audace de la pauvre femme.

—Oui, j'écoutais, dit-elle, et j'ai tout entendu.

—Ah ! fit-il avec un ricannement sauvage.

Mais elle, sans se déconcerter :

—Ton hypocrisie me révolte, à la fin !

—Je ne comprends pas ?

—Je m'explique : pour me rapprocher de toi, j'ai abandonné Savinia et ta fille. Comment m'as-tu récompensée de ce sacrifice ? Tu ne m'as pas adressé, depuis que nous sommes ici, une parole de tendresse, pas même un regard qui m'eût consolée de toutes mes peines.

Au souvenir de Savinia, de sa petite-fille, de sa tristesse partagée, Césarine ne put retenir ses larmes.

—Finissons-en ! dit Jacques.

—Oui, continua-t-elle, tu as raison, il faut en finir. Je m'en irai, puisque je te gêne, et je tâcherai de t'oublier ; mais, avant de m'éloigner, j'ai un devoir à remplir. Tu as semé assez de larmes, sur ta route ; je prévienrai Marcel.

—Vous ne ferez pas cela !

—Je le ferai.

—Et vous prétendez m'aimer ? Allons donc ! une mère ne trahit pas son fils.

—Il le faut, pour éviter de nouveaux malheurs et réparer le passé. Marcel retrouvera sa mère, il en est digne, lui ! Il retournera en France et sera ainsi à l'abri de tes entreprises. Du reste, tu n'as rien à craindre : il t'épargnera. Il est si bon, si généreux !

Parlait-elle sérieusement ? Allait-elle donc faire écrouler tous ses rêves d'avenir ?

Il le lui demanda d'une voix où grondait la rage contenue.

—Je t'observe depuis trop longtemps, dit-elle, pour ne pas te connaître. Moi, ta mère qui t'ai épargné deux années, je ne me sens plus de force à te protéger contre toi-même. Je vois clair dans ta nouvelle intrigue : tu vises à la dot d'Augusta et tu feras l'impossible pour éloigner Marcel qui, dans sa confiance aveugle, t'a avoué son amour. Je veille, heureusement. Je ne suis qu'une pauvre femme, mais je déjouerai tes calculs, j'aurai le dernier mot.

Une immense révolte s'amassait en Jacques.

Il était demeuré, perché à jour, et par qui ? par sa mère !

Ah ! que ne l'avait-il laissé en France, auprès de Savinia, à Châteauroux... au diable !

Des larmes dansaient devant ses yeux.

Il vit rouge, et, les mains crispées, s'avança sur la pauvre femme.

Elle s'élança à la fenêtre, qu'elle ouvrait toute grande.

— Ici, dit-elle avec calme, je suis en sûreté contre toi.

Comédien habile, il se contenta, et, d'une voix qu'il s'efforçait d'adoucir, presque suppliante :

— Vous me prêtez, ma mère des sentiments odieux. On dirait que vous prenez plaisir à m'exaspérer. Je n'ai jamais songé à Augusta et je n'en veux pas à Marcel. Je vous prouverai même le contraire, bientôt.

— Toi, et comment ?

— En m'éloignant, pour vous laisser la place libre. Soit ! vous prévendrez Marcel et je m'en remettrai à sa discrétion. Seulement, et c'est une grâce que je vous demande, accordez-moi ce que je vous demande, accordez-moi quelque répit. J'ai sur le chantier, des travaux auxquels je tiens à donner la dernière main... Sir William me les paie. Je partirai sous le prétexte d'acquisitions de matériel à faire en France. Dans quinze jours, j'aurai quitté la Tunisie.

Cesarine réfléchissait.

— Soit, fit-elle enfin : j'attendrai ce délai pour prévenir Marcel.

A cette réponse, les yeux de Jacques étincelèrent.

La mère surprit cet éclair de joie et de haine.

Rentrée chez elle, elle s'enferma à clef, car, à cette heure, elle craignait tout du bandit que, lassée par le destin, elle était résignée à abandonner à son sort.

LXIII. — THEATRE

Jacques, comme si rien d'anormal ne se fût passé, se remit au travail avec une nouvelle ardeur.

Hautement approuvé par le maître, il organisa un comptoir à Gafsa.

Il projetait d'en établir d'autres, sous la sauvegarde de colonies armées, à Tôteur, à Ghadamès, à In-Salah, afin de capter, pour ainsi dire, le commerce des oasis du Sud et des tribus riveraines du Sahara.

Quelque commerçant s'en venait-il à la villa des Oliviers pour traiter une affaire d'importance, sir William lui répondait :

— Adressez-vous à M. Brémont.

Bref, par tous moyens, suivant en cela le plan qu'il s'était dressé le soir de sa scène avec sa mère, Jacques s'arrangeait pour se rendre indispensable.

Que pensait Cesarine ?

L'infatigable se réjouissait presque, trompée par cette existence de travail, par le bon accord qui régnait en apparence entre les deux amis.

— Tout a une fin, se disait-elle, même le mal : s'il pouvait, mon Dieu ! se corriger et se repentir !

Quant à Jacques, l'espoir de s'enrichir par un brillant mariage se doublait chez lui d'un sauvage amour pour Augusta.

Cette passion qui le tenait éveillé la nuit, l'égrenait d'une fièvre croissante, il la cachait sous un masque de froide indifférence.

Le débauché convenu touchait à sa fin. Bientôt, il lui faudrait partir avec quelques milliers de francs en poche, une mère, reconquise par d'autres bases, et lesquelles ? la lutte pour la vie, se condamner à ne plus revoir Augusta.

Se sentant surveillé par Cesarine, il affectait un grand calme, une certaine tristesse, mais dès qu'il était seul, il s'empoignait contre la destinée qui avait amené cette femme sur son chemin, et rêvait un moyen de parer à la situation.

Il n'en trouvait qu'un : éloigner Marcel.

Un soir qu'il cherchait à expliquer à sir William une gigantesque opération commerciale, Clakay, grisé par les chiffres, s'écria :

— Mon cher enfant, vous avez le génie des affaires !

Jacques crut le moment favorable pour agir.

— Grâce à vous, dit-il. Tout marche à mon souhait et cependant, je suis triste au fond ; et cela par la faute d'un homme que j'aime, quo j'estime.

Il soupira et se tut.

— Achève, mon cher ami.

— Je n'ose... Ce que j'ai à vous apprendre est tellement délicat. Et comme sir William insistait :

— Tenez ! parlons d'autre chose, monsieur... Je préfère me taire... Plus tard, peut-être...

— Non pas ! répliqua le maître, intrigué par ces réticences, ouez,

mon cher Brémont, vous avez toutes mes sympathies et toute ma confiance.

— Je vous en remercie, monsieur, mais...

Clakay lui prit la main :

— Enfant, je vous écoute.

Jacques se fit prier longtemps encore ; puis, se décidant tout à coup :

— Je parlerai, monsieur, parce qu'il le faut. Au reste, c'est dans son intérêt... pauvre Marcel !

— Que voulez-vous dire ?

— Voici, monsieur... Aussi bien, vous le sauriez tôt ou tard... Marcel aime Mlle Augusta.

L'Américain bondit, leva le poing et le laissa retomber sur la table qui craqua.

— Vous êtes certain de ce que vous avancez ?

— Hélas ! monsieur, trop certain.

— Ah ! ce monsieur se permet... Nous allons rire.

Il se leva et, repoussant sa chaise :

— Je vais, sur l'heure, lui dire son fait.

Jacques avait prévu cette colère.

— Calmez-vous, monsieur, supplia-t-il. Marcel est un poète, ne l'oubliez pas, et, comme tel, un peu irresponsable. Je vous ai indiqué le mal, le remède est bien simple : éloignez le pauvre amoureux.

— Ce soir même.

— Non, attendez à demain, je vous en prie. Marcel est un excellent garçon, au fond, un cœur d'or, un roseau qu'un vent de tempête briserait. Ne le molestez pas. Remerciez-le tout simplement.

Sir William n'avait rien à refuser à son homme de confiance.

— J'y consens, répondit-il après un silence ; mais c'est bien pour vous.

— Qu'il ignore ma démarche, n'est-ce pas, monsieur ? Si j'ai trahi son secret, c'est par pure amitié.

— Je n'en doute pas, mon cher Brémont. Au revoir et merci.

Il sortit en grommelant :

— Un misérable professeur s'adresser à ma fille... Ces gens-là ne doutent de rien, ma parole !...

Jacques, resté seul, se frottait les mains.

— Puisque Marcel part, moi je reste, se dit-il, et ma mère se taiera. Le lendemain même, sir William entra chez son fils au moment de la leçon.

— Où en sommes-nous ? demanda-t-il.

Il retira brusquement le livre des mains d'Arthur.

— Des vers, encore des vers, de la poésie par-dessus la tête. Que voulez-vous, monsieur le professeur, que mon fils fasse de tout ce fatras ? Et pas un mot de sciences ; or, la science, j'y tiens, car c'est à elle que je dois ma fortune.

S'adressant à Arthur :

— Dis-moi sur quels principes repose la construction d'un puits arabe ?

L'enfant resta bouche close.

— Laissez-nous, ajouta le père avec une mauvaise humeur évidente, j'ai à m'entretenir avec ton maître.

Il se tourna vers Marcel, qui demeurait stupéfait, anéanti.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, je commence par vous dire que je ne vous en veux pas. Littérateur vous êtes, littérateur vous resterez. C'est d'ailleurs à ce titre que je vous ai pris. Seulement, je désire un autre enseignement pour mon fils qui aura à gérer, plus tard, une grosse fortune.

Marcel comprit de suite où le maître voulait en venir.

— Ne me séparez pas de mon élève, pria-t-il, pas encore, du moins... Si le faut, j'apprendrai les sciences.

Cette insistance, et pour cause, déplut au millionnaire, mais, fidèle à la promesse faite à Brémont, il n'en laissa rien voir.

— Apprenez les sciences, vous, à votre âge ! répondit-il, avec votre tempérament, quelle drôle d'idée ! Vous avez du talent, en un autre genre ; votre place est à Paris où vous réussirez sûrement.

Marcel vit qu'il se débattait dans le vide.

— Fort bien, fit-il, devenu très pâle, quand désirez-vous que je cesse mes leçons ?

— Rien de pressé... Prenez huit jours, davantage... Ah ! j'ai un service à vous demander. Arthur vous aime beaucoup, je le sais ; ce départ le chagrindra, le rendra peut-être malade... cachez-le-lui.

— Je vous obéirai, monsieur.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va sirapi-dement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à son brasseur et 15 cts quand nous l'expéditions par la poste.

Supplément Musical du "Samedi"

(Suite)

First system of musical notation in the left column, featuring a treble clef and a complex melodic line with various ornaments and dynamics.

Second system of musical notation in the left column, showing a continuation of the melodic line with some rests and dynamic markings.

Third system of musical notation in the left column, featuring a treble clef and a complex melodic line with various ornaments and dynamics.

Fourth system of musical notation in the left column, showing a continuation of the melodic line with some rests and dynamic markings.

Fifth system of musical notation in the left column, featuring a treble clef and a complex melodic line with various ornaments and dynamics.

Sixth system of musical notation in the left column, showing a continuation of the melodic line with some rests and dynamic markings.

First system of musical notation in the right column, featuring a treble clef and a complex melodic line with various ornaments and dynamics.

Second system of musical notation in the right column, showing a continuation of the melodic line with some rests and dynamic markings.

Third system of musical notation in the right column, featuring a treble clef and a complex melodic line with various ornaments and dynamics.

Fourth system of musical notation in the right column, showing a continuation of the melodic line with some rests and dynamic markings.

Fifth system of musical notation in the right column, featuring a treble clef and a complex melodic line with various ornaments and dynamics.

Sixth system of musical notation in the right column, showing a continuation of the melodic line with some rests and dynamic markings.

8

First system of a musical score, featuring a vocal line and piano accompaniment. The system includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings.

Second system of the musical score, continuing the vocal and piano parts. It includes dynamic markings such as *mf* and *pp*.

Third system of the musical score, showing further development of the musical themes. Dynamic markings like *mf* and *pp* are present.

Fourth system of the musical score, featuring the vocal line with lyrics. The lyrics include "cen du" and "Sicut erat". Dynamic markings include *pp*.

Fifth system of the musical score, continuing the vocal and piano parts. It includes various musical notations and dynamic markings.

Sixth system of the musical score, concluding the page. It includes various musical notations and dynamic markings.

8

First system of a musical score, featuring a vocal line and piano accompaniment. The system includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings.

Second system of the musical score, continuing the vocal and piano parts. It includes dynamic markings such as *p* and *pp*.

Third system of the musical score, showing further development of the musical themes. Dynamic markings like *pp* and *ppp* are present.

Fourth system of the musical score, featuring the vocal line with lyrics. The lyrics include "cen du" and "Sicut erat". Dynamic markings include *ppp*.

Fifth system of the musical score, continuing the vocal and piano parts. It includes various musical notations and dynamic markings.

Sixth system of the musical score, concluding the page. It includes various musical notations and dynamic markings.

L'exploit d'Eugène

Aux Champs-Élysées, en bordure, l'hôtel se dresse, vaste, somptueux, massif sur ses bases, solide comme la fortune qu'il annonce. C'est l'hôtel Pacheco, Manuel Pacheco, des ducs d'Amada; vieille noblesse chilienne.

Dans la grande cour, la loge du concierge — si l'on ose donner ce nom à un tel personnage — forme un pavillon à part, opposé aux communs et, du plancher au plafond, aux mètres de boiseries ouvragées se continuent à travers quatre pièces de haut décor; certains bourgeois qui ont des rentes envieraient cette installation. Il est vrai que, malgré tout, il faut tirer du cordon; mais le titulaire, M. Pitois, et son épouse, Mme Victorine Pitois, ont une telle façon d'exercer leur office que "c'en est un mélange de grâce et de dignité" de l'avis de toute la livrée environnante.

Puis encore, Pitois est-il concierge? suisse plutôt, les jours de gala, sous son habit à la française, brodé d'or sur écarlate, l'épée en verrouil, le bicorne en bataille, la canne haute en main; huissier tout au moins, les jours ordinaires, tout en noir, culotte courte, la chaîne d'argent au cou. Quant à Victorine, forte de ses anciens services de femme de chambre stylée aux entours de madame, vieille aussi à présent! elle fait ce qu'elle veut et respire sans contrôle. Le couple est important et détient des mystères. Il est dix heures du matin, une femme de chambre est passée apportant au rapport les dernières nouvelles. M. Pitois prévient son épouse.

— C'est dit, ils y vont chez les Du Sac... dîner, bal, la paix jusqu'à une heure du matin... nous pouvons être tranquilles.

— Bon, prévient nos invités...

Dans sa loge, M. Pitois possède le téléphone: il presse le bouton: allô! et tout de suite servi, sur son appel autoritaire, et par considération pour le quartier, il demandait la communication avec l'hôtel Compoï, même avenue, puis l'hôtel Karao, parc Monceau, deux et trois autres encore; enfin l'hôtel Paraban, boulevard Malesherbes.

Et chaque fois, la même phrase, quand, à la sonnerie, répondait une voix connue de lui.

— C'est vous, Baptiste? bien... c'est moi Pitois, ce soir dix heures, venez prendre le thé!... on dansera. Après Baptiste, ce fut Mlle Julie et ainsi de suite. Pitois invitait à sa petite fête tous les larbins de tous les maîtres qui devaient, avec les siens, passer la soirée chez le baron Du Sac. Il faut bien que le monde s'amuse chacun dans sa sphère.

Toutes les invitations furent acceptées avec plaisir et sans réticences. Chez les Pitois on faisait bien les choses, et c'était certainement la loge où l'on festoyait le plus abondamment. Le thé était toujours accompagné de nombreuses victuailles et la cave de Pacheco était célèbre. Donc, dix heures un quart, tout le monde se trouvait là. Ces messieurs ou ces dames ou ces demoiselles s'interpellaient familièrement par leurs petits noms, ou encore par ceux de leurs maîtres, en y joignant les titres: A Eugène de chez les Paraban, Pitois-Pacheco disait: "Mon cher comte..." et mademoiselle Julie, de Karao, répondait volontiers à qui l'appelait baronne.

Tout de suite, on dansa. Le piano était tenu par miss Chester (de Compoï), gouvernante anglaise, très distinguée. On bostonnait. Ce fut très gai, très cordial, du meilleur ton.

Vers onze heures et demie, les tables se dressèrent et le souper fut servi.

Ces messieurs rivalisaient de galanterie, de savoir-vivre; ces dames, de grâce et de belles manières. Mais au champagne, un doux laisser-aller régna par l'assistance, et, langues lâchées, on commença les petite potins. Chacun, chacune, racontait, en amplifiant, la dernière carotte, le dernier tour, joués aux maîtres, l'ennemi naturel, comme il est dit en bon français.

Et des histoires énormes roulèrent sur la nappe, prouvant dix fois de plus que les "putrons" sont tous d'odieux imbéciles, et que tout ce qui reste d'esprit en France s'est réfugié en des cerveaux de laquais. Les uns étaient des Scapins, les autres des Ruy Blas; il y en avait pour tous les goûts, de gros rires sonnèrent; mais soudain Eugène (de Paraban), en choquant son couteau contre son verre, réclama le silence, il était très considéré; on se tut pour l'oubli.

Et, tout de suite, il débuta par un coup de maître une phrase sensationnelle, géniale:

— Moi, tantôt j'ai rossé madame...

Des "oh! oh!" des "ah! ah!" exprimant la surprise, l'admiration ou l'incrédulité.

Il reprit, sans embarras, très sûr de lui:

— Malgré tous les "oh! oh!" tous les "ah! ah!" de la terro, c'est comme cela, oui j'ai rossé madame, la comtesse de Paraban, vieille noblesse angevine, jolie femme, ma foi! voulez-vous savoir comme?

— Oui, oui!

Il s'installa, poitrine, satisfait de son triomphe mérité, et daigna expliquer l'aventure:

— Il faut vous dire qu'elle est insupportable, toujours sur notre

dos, jamais contente: une chipie quoi! or, depuis deux mois elle a un chien, un épagneul: Fox, dont elle est toquée, folle. Elle le laisse sauter sur son lit, ce qui ne plaît pas à monsieur. Cet animal (le chien, pas monsieur pour cette fois-ci) lui rend sa tendresse et se croit tout permis. Dans la journée, quand madame est sortie, il rentre dans sa chambre, s'installe sur le lit, on boule dans l'éclat. Monsieur l'a surpris avant-hier, et l'a chassé à coups de bottes... oh! si madame avait été là, c'était le divorce à coup sûr... enfin, monsieur m'a dit: "Eugène, j'en ai assez, je n'aime pas les puceaux... Toutes les fois que Fox entrera dans la chambre, sautera sur le lit, chasserez-le avec une trique: c'est moi qui vous l'ordonne."

— Bien, monsieur.

"Ce matin, madame, à propos d'une assiette cassée, m'a traité comme le dernier des derniers: j'ai filé doux, les gages sont bons, mais, à part moi, je roulais des projets de vengeance."

"Vers deux heures au lieu de sortir comme d'habitude, bien qu'elle fut habillée, je l'entends dire à Mariotte: "J'ai la migraine, je vais dormir un peu", alors une idée diabolique m'est poussée. J'ai attendu vingt minutes, puis, la trique en main, je suis entré dans la chambre; elle était noire, les rideaux tombés, le lit défait. Je m'approche à pas de loup et pif! paf! v'lan! je cogno en criant:

— Tiens, salle bête, attrappe, ça t'apprendra, chamoau!"

Deux grands cris m'ont répondu, deux cris terribles — j'avais eu la trique lourde, paraît-il, — puis un appel: "Au secours, à l'assassin!"

"Alors j'ai laissé tomber la canne, j'ai crié aussi de désespoir, a-t-on pensé... j'ai pleuré de vrais pleurs."

"Oh! pardon madame, je croyais que c'était Fox... et monsieur m'avait ordonné... j'en mourrai!" Monsieur arrivait justement, attiré par le bruit. On s'est expliqué... j'ai plaidé non coupable... Fox par-ci, Fox par-là... il a bien fallu me croire... n'importe, elle ne doit pas danser ce soir chez les Du Sac, la chère madame: la danse de tantôt suffira pour un jour... voilla! qu'en dites-vous?"

Pitois se leva, remplit les verres, et porta un toast à Eugène; puis, ces dames, toutes à la file, l'embrassèrent et dans un flot de rires, de congratulations mutuelles, on le proclama "Empereur des larbins et la terreur des singes".

MAURICE MONTEGUT.

LA RIME DOTALE

X.—Vous dites que le riche poète Levors vous a refusé la main de sa fille, mais pour quelle raison?

X.X.—Il dit que sa fille a \$20,000 de dot, tandis que moi je n'en ai que mille et que ça ne rime pas.

PROCÈS PAS BANAL

Un vieux magistrat s'était mis en tête — dit un de nos confrères qui rapporte le fait — d'apprendre à danser.

Il s'adressa à un professeur de danse qui, sans difficulté, consentit à un forfait.

Durant un mois, le bon juge exécuta des petits pas, des petits sauts, des entrechats, des révérences.

Toutefois, malgré sa bonne volonté, il ne put arriver à danser en mesure. C'est alors que, le jugeant irrémédiablement réfractaire à l'art de Terpsichore, le maître à danser salua son élève et ne revint plus.

Mais le juge n'était point pour rien magistrat; il intenta un procès à son professeur et le gagna.

"Attendu, dit l'arrêt, qu'un homme bien constitué et exempt de toute infirmité corporelle n'est pas impropre à apprendre à danser, le professeur est condamné à continuer ses leçons jusqu'à ce que son élève sache danser."

... "Jusqu'à ce que mort s'en suive", disent les jugements qui condamnent les gens à être pendus.

Le maître de danse doit considérer, un peu, de cette façon-là sa condamnation.

Pourvu qu'il n'ait pas l'idée de continuer ses leçons jusqu'à ce que la mort de son vieil élève s'en suive!...

CALME ASSURÉ

Sulpice.—Je suis bien certain que le Dr Bolus réussira à trouver un calmant qui puisse apaiser notre nouveau bébé.

L'infirme.—Aussi certain que cela?

Sulpice.—Oui, car nous allons devenir voisins la semaine prochaine.

SCIENCES ABSTRAITES

Fontenolle, tout savant qu'il était, ne laissait pas de railler ceux qui s'adonnaient à des sciences trop abstraites.

"Dans le temps disait-il, où Mme de B... et moi nous nous occupions de métaphysique, nous nous entendîmes assez bien pendant la première année et tout le monde nous entendait. La seconde année nous étions à peu près seuls à nous entendre; pendant la troisième nous ne comprenions plus rien; enfin, la troisième année, nous ne nous entendions plus ni l'un ni l'autre."



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

Jean Bénédit, de Marseille, est l'auteur de l'unique Poème didactique composé sur le *Jeu de Dominos*.

Méry a fait un Poème sur le *Dominos*.

Il existe un ouvrage intitulé: *L'Album des Dominos*, imprimé en 1848 à 70 exemplaires, dont les auteurs sont Henri Berthoud pour le texte et Dantan Jeune pour les dessins, précédé d'une *Épître* en vers de Jousserandot.

Moulin à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

Écarter tout les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

373 Rue St-Jacques, - - - - - Montréal
TEL. N° 1221

... DE ...

Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"

35 rue St-Jacques

LA MORT DU BOTANISTE



(En voulant rompre le fleur de néphrolep, M. Francheteau tombe à l'eau.)
Le poisson. Il doit être à la recherche d'une plante bien rare, car voilà un bon quart d'heure qu'il est sous l'eau...



La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas de tuyaux, de fils ou de machine à gaz. Lumière parfaitement blanche, régulière, saine, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts. Pas de mèches à arranger, pas de tances, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Passage supérieur à l'électricité, l'acétylène, l'huile de charbon. Économique de l'éclairage sauve le porteur en trois mois.



112 RUE VITRE
Coin St-Jacques



Pierre Van Laar, dit la *Banchoche*, peintre hollandais, ainsi surnommé à cause de la conformation bizarre de sa tête, a peint des tableautins comiques et sans prétention, Kermesses de village, Chasses, Pêches, etc., auxquels son surnom a fait donner le titre de *Banchochades*.

Les injures s'oublient plus qu'elles ne se pardonnent, et l'on fait honneur à la générosité du cœur de la faiblesse de l'esprit.

Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU
Bureau du "SAMEDI"
35 RUE ST-JACQUES.



PETIT 086. LA VISE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Chiring Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Librairie Française

JULES PONY, 1532 Rue Ste-Catherine
L'Éditeur.

Toutes les publications et journaux français.
EN VENTE: Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50c le volume. *L'Otage*, de René Maizerot.
PROCHAINEMENT: *L'Hypnotisme*, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.
Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

Romeo

et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigar l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :
"LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.